N° 471 — Tome CXXV 1er Février 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, PIERRE BENOÎT, MARCEL BOLL,
HENRY-D. DAVRAY, LOUIS DUMUR, GUSTAVE FUSS-AMORÉ,
JEAN DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
PAUL LOUIS, ALEXANDRE MAVROUDIS, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
RAOUL MONTARIOL, PAUL MORISSE, LÉON MOUSSINAC,
GEORGES PALANTE, LOUIS TEXIER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

N° 471. — 1er FÉVRIER 1918

Marcel Boll	*Sur la Durée, la Liberté et autres « Intuitions »*	385
Paul Louis	*La Social-démocratie allemande après le Congrès de Würtzburg*	411
Léon Moussinac	*Le Vent*, poème	428
Raoul Montariol	*Le Progrès, l'Homme et la Guerre, ou la Fin d'un Espoir*	432
Louis Texier	*Les Allemands en Chine*	445
Pierre Benoît	*Kœnigsmark*, roman (VI suite-VII)	456

REVUE DE LA QUINZAINE

Jean de Gourmont	*Littérature*	483
Georges Palante	*Philosophie*	490
Henri Mazel	*Science sociale*	495
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	500
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	505
Gustave Kahn	*Art*	514
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	519
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	526
Divers	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	542
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	547
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	549
	Suisse (Louis Dumur)	555
	A travers la Presse (Paul Morisse)	559
Mercvre	*Publications récentes*	565
—	*Échos*	566

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

L'AMÉRIQUE ET LA GUERRE

DANIEL HALÉVY

Le Président Wilson. Étude sur la Démocratie américaine..... 4 fr.

* * *

Lettres d'un vieil Américain à un Français, traduites par J.-L. DUPLAN. Préface de LYSIS..... 4 fr.

JAMES M. BECK

Ancien Sous-Secrétaire d'État au Département de la Justice des États-Unis

La Guerre et l'Humanité. Avec une introduction de Stéphane Lauzanne, rédacteur en chef du *Matin*, et une préface de Théodore ROOSEVELT, ancien Président des ÉTATS-UNIS. Préface de Victor CAMBON..... 4 fr.

A. SCHALCK DE LA FAVERIE

Napoléon et l'Amérique. Histoire des relations franco-américaines, spécialement envisagée au point de vue de l'influence napoléonienne..... 6 fr.

E. SERVAN

L'Exemple Américain. Le Prix du Temps aux États-Unis. Préface de Victor CAMBON..... 4 fr.

GABRIEL ALPHAUD

L'Action allemande aux États-Unis pendant la guerre-1914-1915. *(De la mission Dernburg aux incidents Dumba).* Avec une préface de M. Ernest LAVISSE, de l'Académie française..... 5 fr.

(Ouvrage couronné par l'Académie Française)

Les États-Unis contre l'Allemagne. *(Du rappel du Dumba à la déclaration de guerre-25 septembre 1915-4 avril 1917)*... 6 fr.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

REMY DE GOURMONT

Pendant la Guerre, Lettres pour l'Argentine avec une Préface par JEAN DE GOURMONT. Vol. in-18..... 3.50

Lettres à l'Amazone, avec un frontispice et la reproduction en fac-simile d'une lettre de l'auteur. Vol. in-18..... 3.50

PAUL FORT

Anthologie des Ballades Françaises, 1897-1917. (I. Ballades Françaises. — II. Montagne. — III. Le Roman de Louis XI. — IV. Les Idylles antiques. — V. L'Amour marin. — VI. Paris Sentimental. — VII. Les Hymnes de Feu. — VIII. Coxcomb ou l'Homme tout nu tombé du Paradis. — IX. Ile de France. — X. Mortcerf. — XI. La Tristesse de l'Homme. — XII. L'Aventure éternelle. — XIII. Montlhéry-la-Bataille. — XIV. Vivre en Dieu. — XV. Chanson pour me consoler d'être heureux. — XVI. Les Nocturnes. — XVII. Si Peau d'Ane m'était conté. — XVIII. Deux Chaumières au pays de l'Yveline. — XIX. Poèmes de France (Bulletin lyrique de la Guerre). — XX. Le Temps de Guerre). Vol. In-18. 3.50

LÉON BLOY

Méditations d'un Solitaire en 1916. Vol. in-18..... 3.50

GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs 1914-1916, volume in-18..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

Choix de Poèmes, avec une Préface d'ALBERT HEUMANN, une Bibliographie et un Portrait. Volume in-18..... 3.50

HENRI DE RÉGNIER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Illusion héroïque de Tito Bassi, roman. Vol. in-18..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre, poèmes. Vol. in-18..... 3.50

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18..... 3.50

RNEST FLAMMARION, Editeur, 26, Rue Racine, PARIS

louveautés :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

HIER ET DEMAIN

PENSÉES BRÈVES

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

Les forces qui mènent l'histoire. — Genèse psychologique des grands conflits. — Philoophie de la mort. — Les formes du courage. — L'art de commander. — L'incompréhenon entre races différentes. — La vieillesse des peuples. — Les vérités actives et les véris inactives. — L'interdépendance des nations. — La militarisation future de l'univers.

même Auteur. **Enseignements Psychologiques de la Guerre Européenne** (27e mille). Un vol. in-18. Prix..... **3 fr. 50**

remières conséquences de la Guerre (20e mille). Un volume in-18. Prix..... **3 fr. 50**

Charles FOLEŸ

LE ROMAN D'UN SOLDAT

ROMAN

Un volume in-16. — Prix..... **3 fr. 50**

L'auteur a su peindre, avec infiniment de charme, le trouble profond, la tristesse touchante, puis l'héroïsme perbe que la lutte formidable a fait naître dans des âmes ardentes et fières.

André SAVIGNON

UNE FEMME DANS CHAQUE PORT

(SCÈNES ANGLAISES)

Un volume in-16. Prix..... **3 fr. 50**

Une femme dans chaque port est un des livres les plus curieux et les plus pénétrants qui aient jamais écrits sur l'Angleterre et sur la femme anglaise.

" LEURS MEILLEURES HISTOIRES "

Un volume in-16. — Prix..... **3 fr. 50**

es histoires que contient ce livre sont les plus drôles, les plus gaies qu'aient écrites Georges Auriol, Tristan rnard, Cami, Alfred Capus, Colette, Georges Courteline, Hugues Delorme, Georges Docquois, Maurice Donnay, nri Duvernois, Max et Alex Fischer, Gyp, Pierre Mille, G. de Pawlowski, Maurice Prax, Rip, Pierre Veber, lly, et Miguel Zamacoïs.

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

Majoration temporaire **50** centimes

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **60 centimes**

avec couverture illustrée en couleurs

André THEURIET, de l'Académie Française

LA FORTUNE D'ANGÈLE

ROMAN

Couverture illustrée en couleurs d'ALBERT GUILLAUME

— Un volume —

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
116, Boulevard Saint-Germain, Paris (VIe) — *Téléph. : Gobelins 44-01*

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

MARIE
REINE DE ROUMANIE

MON PAYS

Traduction française de Jean LAHOVARY

Un volume petit in-16 ..... 1.75

JEANNE BROUSSAN-GAUBERT

REVIENDRA-T-IL?

ROMAN

Un volume in-16 ..... 3.50

EMILE DERMENGHEM

LA VIE AFFECTIVE D'OLIVIER MINTERNE

Un volume in-16 ..... 3.50

ÉLIE FAURE

LA SAINTE FACE

Un volume in-16 ..... 3.50

LAURENT TAILHADE

LES LIVRES ET LES HOMMES

(1916-1917)

Un volume in-16 ..... 3.50

COMTESSE DE CHAMBRUN

L'ÉCHIQUIER

ROMAN COURTOIS

Un volume in-16 ..... 3.50

P.-J. TOULET

MONSIEUR DU PAU

Un volume in-16 ..... 3.50

DU MÊME :

COMME UNE FANTAISIE

Un volume in-16 ..... 3.50

Envoi franco du Catalogue général

SUR LA DURÉE, LA LIBERTÉ ET AUTRES « INTUITIONS »

—

Au déclin du siècle dernier, certains philosophes des deux continents proclamèrent que l'intelligence était rivée à nos besoins purement utilitaires et qu'elle devait céder le pas à nos sentiments intimes, à notre idéal moral, à nos croyances religieuses. Encore sous l'influence de Schelling et de Schopenhauer, l'Allemagne prit les devants avec le nietzschéisme, dont l'influence fut profonde et déplorable; puis le pragmatisme naquit en Amérique avec Ch. Peirce et se développa dans le volontarisme fidéiste de W. James; de son côté, la France assista à l'éclosion de l'intuitionnisme bergsonien et du modernisme, que suivit, outre-Manche, l'humanisme de F. C. S. Schiller. Ces doctrines étaient sans doute l'expression concrète d'aspirations latentes, puisque les adeptes ne tardèrent pas à affluer; mais le mouvement était étale, lorsque le cataclysme actuel refoula à l'arrière-plan les préoccupations métaphysiques.

Telle fut notamment, autour de nous, la vogue d'Henri Bergson que tout ce qui pense se crut tenu de prendre position : d'admirer ou de combattre; chacun choisit le camp qui reflétât « son instinct », qui flattât ses goûts et coutumes (1): camp des litéraires (2) et camp des scientifiques (3). Même,

(1) Nul « scientifique » ne s'est encore mué en apôtre de l'*élan créateur*; tout au plus quelques savants préconisèrent un pragmatisme très édulcoré (Ernst Mach et la science, économie de pensée; Henri Poincaré et la vérité scientifique, convention commode).

(2) L. Blum, A. Chaumeix, L. Dauriac, Dosaymard. J. Florence, R. Gillouin, Fr. Grandjean, E. Le Roy, P. Millet, G. Rageot, D. Roustan, J. Segond, G. Sorel, J. Wahl.....

(3) J. Benda, R. Berthelot, E. Borel, A. Fouillée, F. Le Dantec, H. Poincaré, A. Rey.....

le monde de la dialectique retentit de l'écho d'invectives passionnées, jusqu'alors réservées à l'arène politique : les antibergsoniens accusaient les prosélytes de puériles pâmoisons, et ceux-ci stigmatisaient l'incapacité philosophique des autres. Nouvelle forme de la querelle séculaire entre spiritualistes, à qui le monde extérieur n'apprend rien d'essentiel, et scientistes, qui prétendent s'en tenir aux données de l'expérimentation; sursaut de la métaphysique, battue en brèche par le positivisme; efforts de l'affectivité pour circonscrire les gênants progrès du jugement.

Objectivement parlant, le bergsonisme est un phénomène psychologique à conséquences sociales limitées, qui n'échappe pas à la critique scientifique; c'est un peu le but qu'ont poursuivi les études d'Alfred Fouillée (1) et de Harald Höffding (2), les curieuses brochures de polémique de Julien Benda (3) et le très remarquable ouvrage de René Berthelot (4). Tout en faisant des réserves sur le fond même de la doctrine, ces auteurs ont attribué une certaine importance aux interprétations judicieuses qui ont révélé Bergson comme un psychologue subtil, parfois profond (5); nous aurons l'occasion d'examiner ce qu'il y a de vivace dans sa théorie de la durée; mais il faudrait aussi signaler ses aperçus originaux sur l'art, sur le sentiment esthétique, sur les conditions de la production intellectuelle, sur le développement de l'intelligence (6)...; surtout, il y aurait lieu d'insister sur son analyse du rire, du rire de la moquerie principalement (7) et sur son intéressante étude sur la genèse du principe de causalité (8).

Mais, d'autre part, bien des affirmations bergsoniennes sont

(1) *La pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes*, Paris, Alcan, 1910.

(2) *La Philosophie de Bergson*, traduit du danois par Coussange, Paris, Alcan, 1916.

(3) *Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité*, Paris, *Mercure de France*, 1912; *Sur le Succès du Bergsonisme*, Paris, *Mercure de France*, 1914.

(4) *Un Romantisme utilitaire*, t. II, Paris, Alcan, 1913.

(5) « Caro semble avoir jugé la philosophie de son successeur Bergson : admirable tant qu'elle *décrit*, tant qu'elle *analyse* les états inintellectuels de la conscience; détestable dès qu'elle veut les ériger en instruments de méthode. » (J. Benda, *Les sentiments de Critias*, Paris, 1917, p. 144).

(6) *La perception n'est possible que chez un être doué de mémoire. — La connaissance intellectuelle est d'abord déterminée par l'utilité; elle s'est d'abord développée par l'action; elle est même parfois déformée par l'utilité physiologique et sociale.* — Et ailleurs : *Le problème de savoir comment l'existence a pu naître du néant est un problème inexistant.*

(7) *Le risible résulte de la rupture soudaine d'une connexité.*

(8) *La croyance au principe de causalité est liée à une coordination progressive de nos impressions tactiles à nos impressions visuelles.*

démenties par des faits expérimentaux, les uns (d'ordre physique) incontestables, les autres (d'ordres biologique et psychologique) très probables. Les développements qui vont suivre ont pour but de mettre en lumière quelques-unes de ces erreurs matérielles, que Bergson utilise, pêle-mêle avec des observations exactes, pour édifier sa métaphysique; et nous nous demanderons ce qu'on peut raisonnablement penser de la thèse des admirateurs enthousiastes, à savoir que l'intuitionnisme serait le point de départ nécessaire de toute philosophie ultérieure (1).

THÈME AVEC VARIATIONS

Il y a une opposition absolue et irréductible entre l'organique et l'inorganique, c'est-à-dire, si l'on veut :

1° Entre la qualité et la quantité;

2° Entre l'élan créateur et le déterminisme;

3° Entre l'intuition et l'intelligence;

4° Entre l'art et la science;

5° Entre la métaphysique et la philosophie.

A tous les seconds termes s'appliquent les qualificatifs de corporels, d'utilitaires, d'inférieurs..., et on réserve aux premiers seuls les épithètes de spirituels, de désintéressés, de transcendants...

VARIATION I

LA QUALITÉ PURE OU DURÉE

ÉTAI DU BERGSONISME

Les disciples du Maître voient dans la durée ce qui fait à la fois l'originalité et la valeur de ses conceptions; Bergson a écrit plusieurs fois que *la durée est le fondement de la doctrine*; or il semble bien que c'est là qu'il est le plus facile de le mettre en contradiction, soit avec lui-même, soit avec des faits indéniables, quelque interprétation qu'ils comportent.

La première variation du thème bergsonien peut se résumer comme suit : *La vie progresse dans la durée; la matière se projette dans le temps, qui, au fond, n'est que de l'espace. La durée est qualité pure; le temps n'est que quantité* (2).

(1) Les thèses bergsoniennes (telles que nous les comprenons) sont reproduites en *italique*; les guillemets sont réservés aux « citations ».

(2) Tout ce que l'on peut retenir de cette *spatialité du temps*, c'est que le temps se mesure dans l'espace (chronomètres et chronographes) et qu'il peut être conventionnellement représenté par une longueur; il y a là une propriété commune à toutes

La *durée*, « qui est la forme que prend la suite de nos états de conscience, quand notre moi se laisse vivre » (1), serait quelque chose de radicalement différent du temps. En particulier, *les savants déclarent égaux deux intervalles de temps, quand leurs débuts se produisent simultanément, et aussi leurs fins, mais on ne s'occupe jamais de ce qui peut se passer entre ce début et cette fin, ce qui prouve que le temps ne dure pas.* Remarquons accessoirement qu'on pourrait présenter la même objection à la notion d'espace, puisqu'on définit comme égales deux longueurs dont les extrémités peuvent être amenées à coïncider deux à deux : symétriquement, on devrait conclure que l'espace n'a pas d'étendue!

Cette discontinuité entre les deux points qui interceptent une longueur ou entre les deux instants qui embrassent un intervalle de temps avait déjà éveillé l'attention de Newton, de Leibniz et de Fermat, puisqu'ils trouvèrent le moyen de passer d'une grandeur finie à une grandeur infiniment petite, en créant le calcul différentiel : ces « trous » d'espace, ces « trous » de temps sont ainsi comblés, théoriquement tout au moins. En pratique, on traitera comme infiniment petite une grandeur inférieure à toute quantité perceptible, c'est-à-dire une grandeur qui est pour nous comme si elle n'existait pas; or « le plus petit intervalle de temps, dont nous ayons conscience, est égal, d'après Exner, à deux millièmes de seconde » (2), tandis que la physique est parvenue à définir des temps dont la brièveté déconcerte l'imagination, car les périodes des vibrations lumineuses valent environ la milliardième partie d'un millionième de seconde. Et, de même que les « trous » d'espace sont remplis par des distances micros-

les grandeurs (force, courant électrique...), due peut-être à ce que l'espace est une notion plus simple que le temps, la force ou le courant électrique. — La science contemporaine a été amenée à considérer l'ensemble espace-temps qu'elle appelle « univers » ; l' « univers » a quatre dimensions, trois dimensions spatiales et une temporelle; mais la dernière dimension est très différente des trois autres, puisque les trois dimensions de l'espace sont réelles et que le temps doit être envisagé comme une dimension imaginaire.

(1) *Essai sur les données immédiates de la conscience*, p. 76.

(2) *Matière et mémoire*, p. 229. Nous prenons là Bergson en flagrant délit de contradiction, car comment peut-il évaluer le minimum de temps perceptible, si la durée n'est que qualité pure, non mesurable. Il écrit ailleurs (*Données immédiates*, p. 143) : « Vous n'avez pas le droit d'abréger — fût-ce d'une seconde — les divers états de conscience ». De même encore (p. 90), quand il parle d'une grandeur qui peut « devenir » aussi petite que toute quantité donnée. — S'il nous enlève le temps d'une main, immédiatement il est obligé de nous le rendre de l'autre.

copiques de l'ordre du millième de millimètre, de même nous pouvons comparer avec précision la durée de deux événements contemporains quelconques : oscillations d'un pendule, écoulement du sable d'un sablier, explosion, pulsations du cœur, sensation, rêverie,...

Une preuve expérimentale directe de ce fait que la matière brute dure bien réellement, réside dans les forces qui prennent naissance dès qu'il se produit une accélération, c'est-à-dire dès que la vitesse subit une variation (soit en grandeur, soit en direction) : ce sont les forces d'inertie, dont la force centrifuge est un cas particulier remarquable. Pour prendre un exemple concret, l'écart des boules, dans le régulateur d'un moteur thermique, est lié à la composition du poids des boules et de la force centrifuge qui les sollicite; lorsque la vitesse de rotation croît, le poids des boules restant constant, mais la force centrifuge augmentant, les boules s'éloignent de l'axe de rotation. Et cependant Bergson affirme (1) que *rien ne serait changé au monde si tous les mouvements s'effectuaient deux ou trois fois plus vite* : pour prétendre que « la mécanique ne retient du mouvement que l'immobilité » (2), il est nécessaire d'ignorer la partie de la science qui traite précisément du mouvement et de ses conditions, c'est-à-dire la dynamique de Galilée, de d'Alembert et de Lagrange (3).

Est ce à dire qu'il n'y ait rien à retenir de l'analyse de la durée? Une condamnation aussi radicale serait exagérée, car Bergson a transplanté et complété certaines indications de Berkeley sur l'opposition de l'abstrait au concret, de l'intelligible au sensible. Il est intéressant de signaler ici quelques

(1) *Données immédiates*, pp. 88 et 147.

(2) *Données immédiates*, p. 90. — Quant à la croyance que *le mobile serait plus mystérieux que l'immobile*, elle paraît en contradiction avec la science actuelle : 1° il est impossible de trouver des portions de matière en repos absolu ; 2° alors que le mouvement varié nécessite l'intervention d'une force, le repos exige la présence d'au moins deux forces, dont les effets s'annihilent (un corps qui tombe est soumis à l'attraction de la terre ; un corps en repos l'est en plus à la résistance de son support) ; 3° le repos a été considéré par Lagrange comme renfermant en puissance une infinité de déplacements possibles ; 4° pour interpréter les mouvements browniens, l'atomistique considère le repos comme une apparence qui résulte de la neutralisation d'un nombre immense de petits mouvements : c'est le mouvement et non le repos qui est une donnée immédiate de la matière.

(3) Je ne puis insister ici sur l'affirmation maintes fois répétée que *la matière effectue des transformations réversibles* : elle implique la négation du principe de Carnot, c'est-à-dire la croyance au mouvement perpétuel. (Voir l'« appendice » ci-dessous).

propositions qu'a énoncées René Berthelot (1), en dépassant les pensées qui l'ont inspiré :

1° L'espace et le temps intelligibles sont homogènes; l'espace et le temps sensibles sont hétérogènes, car l' « ici » dans l'espace et le « maintenant » dans le temps sont une position et un instant privilégiés (2). L'acte de la pensée, c'est précisément de généraliser, d'éliminer ces données individuelles, de passer du particulier au général, du concret à l'abstrait, aussi bien dans l'espace que dans le temps et que partout ailleurs.

2° L'espace et le temps intelligibles sont à la fois continus et indéfiniment divisibles; l'espace et le temps sensibles sont des continus qui ne sont pas divisibles indéfiniment (seuil de perception); c'est là un point essentiel de la psychophysique.

3° Les notions d'espace et de temps (de simultanéité et de succession) ne sont nullement immédiates; la dualité entre l'espace et le temps, qui se présente pour la première fois en mécanique, se retrouve sous une forme plus simple en arithmétique dans la dualité entre le nombre cardinal (par exemple huit) et le nombre ordinal (par exemple le huitième) : alors que le concept de simultanéité intervient seul dans la définition du nombre cardinal, il est nécessaire, pour le nombre ordinal, de faire appel à l'idée de succession.

Ainsi, l'opposition que Bergson avait cru établir entre l'*espace* et la *durée* se résout en d'autres oppositions plus précises ou plus fondamentales; la durée (ou temps sensible) est une sorte d' « équation personnelle », une sorte de coefficient subjectif, qui intervient dans notre perception du temps : une maison n'apparaît pas de la même manière à qui l'observe du dehors et à qui en explore l'intérieur. Réduite à ces proportions modestes, on ne voit plus quelle métaphysique l'intuition du nombre ordinal pourrait bien nous suggérer.

La physique est un coupe-gorge pour les imprudents qui s'y risquent insuffisamment armés; hier Schelling et Gœthe, aujourd'hui Bergson.

Comment peut-on comprendre cette science en négligeant les deux méthodes fondamentales, qui servent de bases à

(1) *Un Romantisme utilitaire*, tome II, pp. 352-355 et 386.

(2) Chacun de nous se voit le centre de l'univers. C'est la commune illusion. Le « balayeur de la rue n'y échappe pas ». (A. France, *le Jardin d'Epicure*, p. 92.)

l'étude du continu et du discontinu, la notion de fonction qui s'est développée à la suite des travaux de Descartes (1) et le calcul des probabilités de Pascal et de Fermat (2)? Même, certaines assertions, qui trahissent une complète méconnaissance de la portée du calcul infinitésimal, impliquent la négation de toute science : *il ne saurait y avoir de système matériel isolé* (3), *tout agit sur tout, une goutte de vin que l'on jette dans la mer la pénètre tout entière* : dialectique a prioriste dont l'évidence apparente, sapée par le seuil de perception, ne correspond à aucune signification réelle. La science, pour Bergson, n'est jamais qu'une construction rigide et étriquée : la multiplicité de ses distinctions, la souplesse de ses procédés lui échappent ; on a l'impression qu'il a appris la méthodologie moderne dans Aristote.

VARIATION II

L'ÉLAN CRÉATEUR, CENTRE LUMINEUX DE LA DOCTRINE

Si Bergson insiste sur la notion de temps, ce n'est certes pas parce que la mécanique l'intéresse d'une manière particulière ; c'est bien plutôt parce qu'il a vite compris que la matière ne doit pas vieillir, sous peine de ne pouvoir faire au vivant une situation d'exception : *La vie est le fait d'un élan créateur imprévisible; la matière n'est qu'une réalité diminuée, régressive et morte, qui obéit au rigoureux déterminisme des lois naturelles* (4).

L'expérience est loin de justifier cette distinction absolue entre le vivant et le non-vivant ; au contraire, les différences, qui séparent la biologie de la physicochimie, s'atténuent de jour en jour. Ainsi, par exemple :

Les transformations continues d'assimilation et de désassimilation obéissent aux principes de l'énergétique ; une image

(1) Et dont l'expression actuelle la plus parfaite est le calcul vectoriel.

(2) René Berthelot réfute avec force cette idée très répandue chez les philosophes actuels qu' « il ne peut y avoir de science que de ce qui se reproduit » ; en fait, certaines lois peuvent fort bien ne se vérifier que dans un étroit domaine et, à la limite, une loi générale pourra ne s'appliquer qu'à un seul individu. (*Un Romantisme utilitaire*, tome II, pp. 275-277).

(3) *Matière et mémoire*, p. 222. — Bergson ignore ce fait essentiel que certains phénomènes peuvent avoir sur d'autres des influences infiniment petites, c'est-à-dire plus petites que toute quantité perceptible.— Voir l' « Appendice » ci-dessous.

(4) Cette opposition a été un peu atténuée dans l'*Evolution créatrice*, où la vie et la matière sont considérées comme les points d'aboutissement de deux courants de sens inverse : il y aurait entre ces points une gamme insensible de phénomènes plus ou moins vitaux, moins ou plus matériels.

simple de ces transformations nous est fournie par les réactions chimiques lentes, et les corps catalyseurs sont de véritables ferments inorganiques; même Traube, St. Leduc et Bütchli ont réalisé des « croissances artificielles », forme rudimentaire de l'assimilation fonctionnelle ;

les échanges de matière avec fixité de propriétés se retrouvent dans les flammes, dans les parois semiperméables... ;

les phénomènes de reproduction existent dans les corps cristallisés (1) ;

l'adaptation physiologique et l'habitude sont des cas particuliers de la loi d'action et de réaction ;

enfin, sans reprendre les faits (rémanence, déformation permanente, hystérésis...,) qui, dans la matière brute, laissent pressentir l'acte mnésique, on peut citer plusieurs dispositifs électriques (2), qui donnent une représentation précise de la mémoire.

Jamais, on n'a pu mettre en évidence un seul caractère définissable qui permette de distinguer un phénomène vital d'un phénomène matériel ; il est regrettable que la théorie de la durée, inventée exprès pour cela, ait échoué. Les progrès de la biologie sont liés à cette décomposition de la vie en phénomènes physicochimiques simples ; c'est là l'aspect le plus positif du mécanisme déterministe.

Devant l'imposant cortège de ces faits précis, notre croyance subjective à la liberté devient, au point de vue objectif, une apparence assez facile à justifier. Quand on dit que telle autre chose aurait pu se produire, on entend simplement par là qu'elle aurait eu lieu, si les circonstances avaient été un peu différentes et que, dans cette hypothèse, on n'en aurait pas été étonné ; ainsi, quand nous sommes placés dans une alternative pratique quelconque et que nous nous imaginons que la réalisation des deux partis qui se présentent à nous est également possible, c'est que, dans l'ignorance de certains motifs essentiels qui nous font agir, nous sommes incapables de prévoir avec certitude ce qui va se passer.

« Ne nous voyons-nous pas, à tous moments, impuissants à faire effort, incapables de bien vouloir ? C'est là un fait d'expérience autre-

(1) Nécessité d'un germe dans les deux cas ; l'être vivant et le cristal réparent leurs blessures...

(2) Sollier, *Le Problème de la Mémoire*, Alcan, 1900.

nent fort, autrement rigoureux que ce malheureux sens intime, qu'on prétend être inné en nous, mais que nous ne retrouvons jamais dans une conscience, si ce n'est suggéré par l'éducation. Le libre-arbitre est une illusion (1). » « Si l'on veut que la notion de liberté conserve une signification et puisse correspondre à la réalité, on ne peut la définir que comme une certaine motivation, la motivation par la raison ; ce sont les faits qui nous révèlent l'existence de la liberté ainsi entendue, en même temps qu'ils nous conduisent à un déterminisme parfaitement acceptable (2). »

Il est à peine possible, aujourd'hui, de contester une telle interprétation, et Bergson s'en est si bien aperçu qu'il ne se tire d'affaire qu'en jetant du lest : l'abîme, que les métaphysiciens ont creusé entre le corps brut et l'être vivant, entre le composé chimique et la cellule, Bergson le transplante au sein même de l'homme (3) et le disloque en deux tronçons irréductibles : *la sensation reste rattachée à la matière, car la vie ne commence qu'à la mémoire ; le moi superficiel, qui est l'intersection de notre conscience avec le monde extérieur, obéit comme lui aux lois naturelles, mais notre moi fondamental échappe au cauchemar du déterminisme : un acte est d'autant plus libre qu'il exprime plus profondément les aspirations obscures de notre être, que nous nous laissons aller davantage à nos passions profondes* (4), que nous sommes plus sourds à la voix de la réflexion et à l'influence de la société. Pourquoi ne pas ajouter : que nous nous rapprochons davantage de l'anthropopithèque ? Nous reviendrons sur les conséquences possibles de ce tour de passe-passe dont la « liberté » fait les frais.

Ce qui est singulièrement sophistique, une fois qu'on a concédé que le monde extérieur obéit aux lois naturelles, c'est de se mettre perpétuellement en quête du Phénomène Rebelle qui transgresserait ces lois. Bergson a une tendresse particulière pour le principe de Carnot, qu'il appelle « le plus métaphysique des principes de la science », parce qu'il a voulu y voir une entorse au déterminisme ; or le mouvement brownien est venu apporter une preuve expérimentale directe aux

(1) Maurice de Fleury, *L'Ame du Criminel*, p. 55.
(2) A. Landry, *Principes de Morale rationnelle* pp. 93, 94 et 103.
(3) Ou plus exactement au milieu même de la mémoire (*Matière et mémoire*, Chap. II et III). Bergson reprend l'idée de Ravaisson, pour qui l'habitude est le centre de la vie.
(4) *Données immédiates*, chap. II et III ; *L'Evolution créatrice*, chap. I.

théories mécanistes. En décrivant avec complaisance des historiettes romanesques sur l'instinct des guêpes et sur l'œil des huîtres (1), Bergson s'imagine avoir découvert des Faits-Rebelles *par essence* à toute explication scientifique ; il avait émis des prétentions analogues sur l'assimilation chlorophyllienne des végétaux et sur les phénomènes de suggestion mentale qu'il évoque à chaque instant : or Daniel Berthelot a réalisé, depuis, la synthèse d'hydrates de carbone par les rayons ultraviolets, tandis qu'à la suite de Babinski et de Dumas, Dupré et Delmas montraient que l'hypnotisme n'est qu'une simulation plus ou moins consciente de sommeil somnambulique. Décidément, Bergson se complaît dans les à peu près et dans les bizarreries préscientifiques ; physicien de la période prégaliléenne, il est en biologie le contemporain des théoriciens vitalistes du début de XIX^e^ siècle, pour qui, dans le vivant, tout marchait au rebours de partout ailleurs.

On conçoit qu'un tel fétichisme de la vie s'oppose irréductiblement au déterminisme, pour qui l'univers s'explique par un rapport du présent au passé, et au mécanisme, qui s'efforce de décomposer le monde en parties plus simples à concevoir. Cependant Bergson prétend s'éloigner tout autant de la téléologie, qui voit dans l'univers l'œuvre qui réalise un plan conçu à l'avance par une volonté consciente. En fait, il emprunte au finalisme l'ambition de résoudre l'univers dans un rapport du présent à l'avenir, mais, au lieu d'expliquer la vie par la conscience, il affirme qu'inversement *la conscience est à la fois la résultante et un des aspects de cet instinct obscur qu'est l'élan vital* : finalisme de l'inconscient, téléologie à rebrousse-poil. Au fond, le spiritualisme traditionnel et le vitalisme bergsonien ne sont que deux variantes qui prennent, en face du déterminisme, une position analogue à celle qu'occupent juifs et chrétiens vis-à-vis d'un esprit affranchi de toute croyance à un problématique au-delà.

La force seule des problèmes métaphysiques a changé au cours des siècles; le fond trahit les mêmes préoccupations obsédantes. Thalès, ses émules et ses successeurs ne purent se mettre d'accord sur le principe de toutes choses : était-ce l'eau, le feu, l'esprit, l'être ou le devenir ? Le moyen-âge

(1) Ces questions sont longuement traitées par René Berthelot, *loc. cit.*, Chap. XI et XIII.

épuisa sa sagacité sur des questions insidieuses : l'accord entre la grâce divine et la liberté humaine, l'âne de Buridan, combien faut-il de crins pour faire une queue de cheval ? l'univers est-il plein ou vide? De nos jours, nos dialecticiens se demandaient avec angoisse si le monde est un mécanisme qu'on pourrait démonter ou un chef-d'œuvre en voie d'exécution ; *ni l'un ni l'autre*, répondit Bergson à la suite d' « un héroïque reploiement sur soi-même », *la vie est une poussée qui crée ou, ce qui revient au même, un cours d'eau majestueux*.

« Et voilà bientôt trois mille ans que ces systèmes sont repris à chaque génération, développés, précisés parfois, bien souvent obscurcis par les subtilités d'une pensée qui ne veut jamais s'avouer vaincue. Ne serait-ce pas alors que les questions qu'ils débattent sont mal posées et oiseuses (1) ? »

L'illusion finaliste, subjective et anthropomorphique a été inséparable de toutes les explications qu'imaginait l'homme dès qu'un objet inconnu piquait sa curiosité ; elle asservit encore ceux qui s'interrogent eux-mêmes avant d'approfondir les phénomènes simples de la matière et de la vie.

« Transformer les lacunes des explications scientifiques en des fossés infranchissables derrière lesquels la métaphysique dressera it pour l'éternité des refuges improvisés, c'est co idamner les philosophe s à mener contre la science une guerre de guérillas à l'abri de remparts précaires d'où chaque progrès scientifique les déloge (2). »

Tour à tour, la révolution des astres, les transformations de la matière, l'adaptation et l'hérédité des êtres vivants se sont dégagés, suivant les termes d'Auguste Comte, de tout arbitraire divin ou humain ; mais l' « intimité de l'âme » restait le dernier bastion d'un imprévisible libre-arbitre. Et voici que Bergson avoue que *l'aspect le plus commun de la vie consciente est régi par la loi de détermination causale* (3) : acceptons ce nouveau domaine que la métaphysique abandonne à la science et enregistrons la justification indirecte qu'apporte au déterminisme un irréductible adversaire.

Le siècle de Pascal trouvait dans les humeurs et dans les vapeurs le mystère impénétrable que le bergsonisme a restreint à l'humeur et à l'élan vital ; ces tendances profondes et encore

(1) Abel Rey, *La Philosophie moderne*, pp. 356 et 357 (Paris, Flammarion, 1908).
(2) René Berthelot, *Un Romantisme utilitaire*, tome II, p. 242.
(3) *Données immédiates*, chap. II. *Evolution créatrice*, chap. III.

mal connues, *qui transcendent l'intelligence* et qui paraissent plus immédiates, sans doute parce que la vie sociale les a développées de très bonne heure, sont la trame de notre vie affective, et aucune argumentation *a priori*, si brillante soit-elle, ne pourra en interdire l'étude à la physiologie psychologique, ni surtout à la psychopathologie. On commence à entrevoir les caractères d'une psychose constitutionnelle comme l'hystérie et la mégalomanie ; souvent les psychiatres prévoient les actions d'un halluciné ou d'un hypocondriaque avec plus de succès que les météorologistes nous prédisent le temps qu'il fera demain ; et cependant nul pragmatiste ne doute de l'avenir de la météorologie. N'est-on pas à la veille de remonter du « morbide » au « sain », de l'exceptionnel à l'habituel, et de disséquer *le moi fondamental* de Bergson, en interprétant du même coup ses prestigieuses illusions ? Tout le monde serait alors d'accord pour déposer l'*élan vital* dans le musée rétrospectif des explications qui n'en sont pas, où il rejoindrait la vertu dormitive de l'opium, l'instinctive horreur de la nature pour le vide, et les anges auxquels on confiait jadis la direction des étoiles.

VARIATION III

LES PROCÉDÉS BERGSONIENS : L'INTUITION ET L'ARGUMENTATION MÉTAPHORIQUE

Ainsi, l'idéal bergsonien consiste à pénétrer jusqu'au tréfonds du *moi fondamental*, à suivre *l'élan vital*, à vivre *la pure durée*. Mais comment l'homme fut-il assez naïf pour ne pas s'en apercevoir plus tôt ? C'est que, jusqu'à présent, sa plus urgente préoccupation fut de lutter pour l'existence contre les forces hostiles : *l'hérédité et l'habitude ont masqué la connexité intime de la vie ; il faut nous replonger dans l'instinct, écouter en nous la mélodie confuse des puissances intuitives, mais corrélativement abandonner tout langage, toute pensée logique, si nous prétendons atteindre l'élargissement et l'approfondissement de notre moi.* D'où troisième variation : *La matière est comprise par l'intelligence ; mais la vie, étant identique à l'intuition, peut seulement être sentie par elle.*

On reconnaît, un peu rajeunie, la thèse pragmatiste de Schelling, pour qui *l'intelligence isole et fixe son objet ; l'ac-*

tivité vivante de l'esprit est saisie par l'intuition, sorte de sympathie qui nous transporte à l'intérieur d'une chose et nous fait coïncider avec ce qu'elle a d'unique. L'intelligence nous donne une connaissance superficielle et extérieure; les sciences de la nature sont des esclaves au service de la pratique, dont le seul intérêt est de nous fournir des loisirs, mais qui ne peuvent prétendre apporter aucune contribution essentielle à notre sentiment de la vie. Il faut faire fi du discours cohérent (1), *de la définition précise.....* Mais alors ? Henri Poincaré a répondu il y a longtemps :

« En récusant l'analyse et le discours, la philosophie anti intellectualiste se condamne par cela même à être intransmissible : si elle veut rester fidèle à elle-même, elle s'épuise dans une négation et un cri d'enthousiasme (2). »

Négation de la science ; enthousiasme pour l'intuition, qui ne peut être « qu'un trou noir où on ne peut plus rien voir, même soi » (3). On s'en rend un peu compte quand on apprend que *durée et vie*, — *élan créateur et liberté*, — *intuition et moi fondamental sont des termes rigoureusemeut synonymes* qu'on emploie au hasard, avec la seule intention de mieux éveiller *les aspects ondoyants et divers de notre dynamisme interne.*

L'*intuition* étant informulable, l'exposé de la doctrine aurait pu être en quelque sorte *de l'intuition en acte.* Or Bergson fait un appel constant à la méthode dont il proclame la stérilité : tout en reprochant à l'intelligence *de ne savoir que pousser les faits dans une catégorie préexistante*, il pousse le fait « intuition » dans la catégorie « endosmose » ou « auscultation » ; il essaie de faire comprendre ce qu'est la « vie » en l'assimilant à une « poussée », à un « élan », termes singulièrement matériels ou même mécanistes (4). L'artifice de

(1) En fait, le langage peut exprimer notre vie intérieure, au même titre que la science nous fournit, du monde extérieur, une traduction qui ressemble à l'original. Et on goûtera l'étrange opposition des deux formules accouplées côte-à-côte : *la science nous fait connaître la matière d'une façon absolue* (!), *le langage est une traduction illégitime de la vie.*

(2) Henri Poincaré, *la Valeur de la Science*, p. 215.

(3) Fouillée, *loc. cit.*

(4) De même, Bergson ne peut se dégager de l'obsession géométrique ; il abuse, dans *Matière et Mémoire*, des *plans* de la conscience, du *cône* de la mémoire, de l'*intersection* du corps et de l'esprit,... Que dire d'un raisonnement comme celui-ci : *L'intelligence ne peut comprendre la vie, car la partie ne peut égaler le tout*, si ce n'est qu'il est renouvelé de la métaphysique scolastique ?

prédilection de la rhétorique bergsonienne est la métaphore, forme confuse de l'analogie, contrefaçon de la comparaison scientifique; ces métaphores sont tirées de toutes les branches de la connaissance et de l'activité humaines : *la vie est comme une onde immense qui se convertit en oscillations sur place sauf en un point.....; les états de conscience se fondent entre eux comme des aiguilles de neige au contact prolongé de la main....; l'étendue résulte de la synthèse de certaines sensations comme l'eau de la combinaison de deux gaz....; l'acte libre est la route que se fraye la dernière fusée d'un feu d'artifice....; la vie intérieure est un peloton qui tantôt se déroule et tantôt se rebobine....* Tels sont les succédanés que le bergsonisme propose, pour supplanter le langage précis et la pensée scientifique.

Bergson affectionne aussi les petites observations puisées dans la vie de tous les jours et décrites avec brio : la vue d'une étoile filante, l'odeur d'une rose, l'équivalent émotionnel de 29 francs 95 ; le tic-tac du moulin qui incite au sommeil ; la surprise qu'on éprouve quand on soulève un panier qu'on vous dit plein de ferraille et qui en réalité est vide; le fait de se lever pour ouvrir la fenêtre et de ne plus se souvenir pourquoi on s'est levé une fois qu'on est debout (1).... Tous ces exemples veulent être des raisons de croire à l'intuition, à la liberté et à la pure durée ; il ne serait pas très difficile d'en tirer des arguments pour l'intelligence, le déterminisme et le temps scientifique. « Une argumentation suivie sur un sujet complexe ne prouvera jamais que l'habileté de l'esprit qui l'a conduite (2).» L'habileté de Bergson est hors de cause.

Toutefois ces critiques de détail ne sont rien à côté du paralogisme inhérent à la doctrine. Bien des phrases bergsoniennes pourraient servir d'épigraphes à un traité de méthodologie scientifique, notamment quand il parle « de l'instinct confus, capable, comme tous les instincts de commettre des méprises grossières (3) », ou encore quand il écrit : « Une connaissance scientifique et précise des faits est la condition préalable de l'intuition métaphysique (4). De l'avis de tous les conceptions les plus ingénieusement assemblées et les rai

(1) Voir l'« appendice » ci-dessous.
(2) A. France, *le Jardin d'Epicure*, pp. 213 et 214.
(3) *Données immédiates*, p. 96.
(4) *Bulletin Soc. franç. de Philosophie*, IX, p. 274.

onnements les plus savamment échafaudés s'écroulent comme es châteaux de cartes le jour où un fait — un seul fait réelle- ient aperçu — vient heurter ces conceptions et ces raisonne- ients (1). » Et nous touchons là, pour ainsi dire, au Bergson ondamental : comme l'a bien vu René Berthelot, ce que Berg- on appelle une donnée immédiate, c'est « un ensemble de oncepts qui résultent d'une abstraction opérée sur la cons- ience actuelle et qui tirent leur valeur exceptionnelle » de ce ostulat très contestable « que certains éléments de notre oi sont réels parce que non-intellectuels, tandis que d'au- es sont fictifs parce qu'intellectuels (2) ». C'est par une nalyse intellectuelle — ou tout au moins par un raisonne- ient de justification — qu'il a découvert la *durée*, support de a doctrine ; *l'intuition* se trouve être ainsi une fiction ration- elle, une abstraction factice de l'intelligence ; et on ne com- rend pas pourquoi elle n'est pas, comme l'est l'intelligence lle-même, le résultat d'un long exercice, l'effet de l'utilité iologique et sociale.

Avant Bergson, bien des philosophes avaient insisté sur 'importance de l'intuition ; Höffding nous rappelle qu'on dési- ne habituellement ainsi, soit la perception immédiate qui est la base de l'observation, du souvenir et de l'imagination, oit la synthèse spontanée de nos sensations, soit la compré- ension d'un rapport ou d'un tout (3). En science, l'intuition se retrouve dans l'édification hésitante des hypothèses et en général dans la méthode inductive, dont les bonds n'ont rien le méthodique. Au contraire, *l'intuition* bergsonienne pré- end transcender l'expérience et échapper à son contrôle ; or a déduction et l'intuition, loin de s'exclure, se complètent 'une l'autre dans tous les domaines : si l'intuition fait la dé- couverte, la logique seule donne la certitude.

On peut donc admettre que Bergson a échoué dans sa echerche d'une nouvelle source de connaissance, extérieure à l'intelligence et supérieure à elle. Ce mécompte revêt un riple aspect :

L'existence de l'*intuition* bergsonienne repose sur des obser- vations superficielles et interprétées de manière tendancieuse ;

(1) *La perception du changement*, p. 5. — Cette phrase est la condamnation du romantisme intuitionniste.
(2) René Berthelot, *loc. cit.*, p. 319.
(3) *La Philosophie de Bergson*, chap. II.

l'exposé de la doctrine ne compte pas, en dehors de métaphores chatoyantes, de méthode originale ;

bien plus, il est contradictoire de ruiner l'intellectualisme par une analyse intellectuelle, il est absurde de demander au jugement de se détruire lui-même.

D'ailleurs, Bergson ne peut mettre son argumentation sur pied que par un véritable abus de termes : il assimile l'intelligence à une sorte de « fonctionnement bureaucratique de l'esprit, classement de faits, dressage de fiches, application de règles connues (1) » et il attribue à l'intuition tout ce que l'intelligence renferme « de pénétration, d'invention, de création, de personnalité ». On a beau jeu de rabaisser la science, si on la confond avec l'érudition ; de professer une admiration exclusive pour l'intuition, si on entend par là ce que tout le monde appelle intelligence. L'intuitionnisme est « un acte de foi implicite dans l'efficacité des méthodes intellectuelles, et cela dans le domaine même qu'en vertu de sa définition de l'intelligence, il devrait leur interdire (2) ».

La philosophie bergsonienne pratique, sans prévenir et comme en cachette, des argumentations d'apparence (3) scientifique ; mais dès qu'on veut la critiquer, elle se souvient alors qu'elle est informulable par essence et elle reproche à ses adversaires de manquer de cette sympathie suffisante pour pénétrer au sein des choses et nécessaire pour franchir le seuil du sanctuaire. L'objection est courante : les apôtres du spiritisme l'opposent tous les jours aux sceptiques.

ÉPILOGUE

DIAGNOSTIC ET PRONOSTIC DU ROMANTISME INTUITIONNISTE

Seul un assez long exercice de la recherche scientifique — quelle qu'elle soit — peut transformer la science en chose réellement comprise dans ses résultats et surtout dans ses méthodes ; seule la recherche nous révèle par expérience la profondeur et la fécondité du travail intellectuel. Sinon l'expérimentation est un mot et tous les *Avenir de la Science*, tous les *Discours de Pallas Athéné* restent lettre morte : le pragmatisme nous le fit bien voir.

(1) Julien Benda, *Une Philosophie de la Mobilité*, p. 62.
(2) René Berthelot, *loc. cit.*, p. 331.
(3) Par ses prétentions scientifiques, l'*Evolution créatrice* est un roman biologique contemporain de la peinture cubiste.

Il fut le syndicat des mécontents de la science, de ceux dont la noblesse d'âme s'accommode mal des lents progrès d'une méthode terre à terre, comme de ceux qui appréhendent la mainmise de l'intelligence sur les passions et les sentiments auxquels ils tiennent le plus; de ceux enfin qui avaient espéré que la science se mettrait au service de leurs fantaisies imaginatives. Aussi quand ils s'aperçurent qu'elle posait les problèmes autrement qu'ils le voulaient, quand ils crurent qu'allait disparaître sous sa critique « tout ce qui fait le charme et la séduction de la vie », la déception fut rude et ils proclamèrent « la faillite de la nouvelle idole » : faillite, puisqu'on ne pouvait la forcer à donner « ce qu'elle s'épuise à dire qu'elle n'entend pas donner (1) ». Naturellement, on s'en prit surtout à la biologie et à la psychologie, nées d'avant-hier et d'hier, exagérant les incertitudes et les divergences de l'une, insistant sur la distance énorme qui sépare l'autre des sciences physico-chimiques, principale illustration de la méthode expérimentale. Ainsi se répandit l'opinion que la subordination des faits de conscience à la physiologie était une affirmation gratuite, en quelque sorte un acte de foi, et qu'il fallait construire sur d'autres bases une synthèse subjective, « qui satisfît à la fois le cerveau et le cœur de l'homme ».

Cette idée directrice domine l'œuvre de Bergson : la psychologie qualitative des *Données immédiates* nous prépare au spiritualisme mystique de l'*Evolution créatrice* ; une philosophie pragmatique, utilitaire de l'intelligence sert d'introduction à une métaphysique romantique du sentiment et cette synthèse de l'affectivité en marge de la science s'enfle démesurément pour se muer en une métaphysique absolue de la vie.

« Il y a beau temps, écrit Anatole France (2), que je lis les traités de métaphysique comme des romans plus amusants que les autres, non plus véritables. » Cette phrase du maître ironiste est surtout « adéquate » à notre pragmatiste national : par cela même qu'il place l'*intuition* au faîte de sa doctrine, par cela même que l'*intuition* possède en elle-même son but et sa valeur, Bergson vise à une sorte de création artistique, qui nous convie à sentir bien plus qu'à penser, à éprouver des

(1) J. Benda, *Les Sentiments de Critias*, p. 162.
(2) *Jardin d'Epicure*, p. 119.

états affectifs plutôt qu'à former des concepts. Jamais, en effet, l'hypothèse scientifique n'est à elle-même sa propre conclusion, puisqu'elle est la base de réflexions et de recherches ultérieures ; au contraire, en se plongeant dans l'*intuition*, on se résoud à ne trouver aucune solution aux problèmes traditionnels de la liberté, de l'âme, de la vie, puisque ces problèmes sont noyés dans le courant de la pensée et se trouvent en quelque sorte supprimés. Il était presque fatal qu'une psychologie, où le sentiment est à peu près tout, aboutît à une sorte de « métaphysique esthétique » : Bergson admet lui-même que le métaphysicien est proche parent de l'artiste, *puisque l'un et l'autre voient les choses dans leur individualité propre et dans leur plénitude immédiate*. Les rapports entre la métaphysique et le monde extérieur rappellent ceux par lesquels l'art tient au réel : l'art et la métaphysique sont des créations subjectives qui prennent leur point de départ dans les faits observés ; mais, dans l'un et l'autre cas, ce point de départ est indispensable, sans être essentiel ; la part de l'imagination et du sentiment y est telle que chacun peut y retrouver un reflet de sa propre pensée.

Mais, pour Bergson, la métaphysique irait plus loin que l'art, car *elle fait appel à l'intelligence et elle prend le vital avant son éparpillement en images, tandis que l'art ne porte que sur les images* (1); *si l'art est la pénétration d'un esprit dans d'autres vies individuelles, la métaphysique embrasse la spontanéité créatrice de la vie*. Pour situer la métaphysique à côté des autres arts, on pourrait dire que la poésie et la littérature sont à peu près à mi-chemin entre la danse et la métaphysique. La métaphysique serait alors la poésie lyrique de l'*inconnaissable ;* elle viserait à la satisfaction des archaïques aspirations, qui sont à la limite de l'affectivité et de l'intellect, par une suite de spéculations au delà de l'expérience ou en deçà sur l'origine, la fin et la nature de la matière et de la vie. L'assimilation de la métaphysique à la poésie n'est pas nouvelle, puisque Hegel (2) la stigmatisait en ces termes : « Cette manière de philosopher, qui en tient pour une pensée intuitive et poétique, apporte sur le marché les combinaisons abstraites d'une imagination que la pensée n'a fait que désorga-

(1) Lettre de Bergson dans l'ouvrage cité d'Höffding, pp. 159 et 160.
(2) Cité par René Berthelot, *loc. cit.*, p. 279.

niser, des créatures qui ne sont ni chair ni poisson, ni poésie ni philosophie. » Il conviendrait de réserver le mot de « philosophie » pour désigner ce qu'au fond celle-ci fut toujours : une anticipation — hardie, mais vraisemblable — sur les résultats de la science, au même titre que l'hypothèse scientifique est une synthèse provisoire des faits expérimentaux. Tandis que la métaphysique aurait l'ambition brillante d'être une apothéose de l'art, la philosophie se contente d'être une apologie du sens commun ; mais il n'est pas sûr que ceci ne tuera pas cela.

« Tous les philosophes depuis deux siècles ont reconnu le primat du sentir sur le penser dans l'agissement humain : Descartes, Spinoza, Comte, Spencer, Ribot ; mais cette constatation les attristait plutôt (1). » Au contraire, Bergson, plus métaphysicien que philosophe, porté vers les jouissances esthétiques plutôt que vers les vérités scientifiques, se fit l'apôtre du romantisme « qui glorifie la spontanéité du sentiment dans toutes ses formes, celles qui élèvent et qui épurent comme celles qui troublent et qui dissolvent, sans fournir aucun moyen de choisir entre les unes et les autres » (2).

Si Bergson avait « tué l'intellectualisme, définitivement et sans retour » (3), serait-ce l'*intuition* qui nous détournerait d'un sensualisme qui, pour être profond et irrésistible, n'en est pas moins grossier ou même brutal ? Certes non, puisque l'*intuition* prétend « justifier » des impulsions que le jugement et la morale s'efforcent de refréner. Serait-ce l'*élan vital* qui nous guérirait des psychoses constitutionnelles, qui existent chez nous tous à l'état plus ou moins développé, qui apparaissent à chacun de nous comme naturelles et immédiates et dont nous n'apprenons la présence en nous-mêmes que par la psychopathologie ? Et l'on se prend à se demander si une richesse d'expression comme celle de Bergson, si l'adhésion de certains néophytes, si ces rêveries nuageuses qui présentent un intérêt pathétique pour ceux qui les goûtent, ne seraient pas le fait d'une sensibilité hypertrophiée, si le *moi fondamental* ne serait pas une déviation anormale, qui n'irait pas sans quelque danger pour la vie sociale de l'individu, dès qu'on

(1) J. Benda, *Le succès du Bergsonisme*, p. 197. — Le bergsonisme prône le sentiment parce qu'il est très général et très répandu ; puis il fait l'éloge de l'*élan vital*, qui est très spécial et très exceptionnel.

(2) R. Berthelot, *Un Romantisme utilitaire*, tome I, p.

(3) W. James, *Philosophie de l'expérience*, p. 206. — Le fidéiste américain a pris une fois de plus ses états d'âme pour des réalités.

prétend en tirer un principe général d'action. Reproche que les intuitionnistes ne pourront pas nous retourner, car l'intelligence se présente comme un prolongement psychique de la plus grande utilité comme instrument et comme régulateur de la vie individuelle et de la vie collective. C'est un peu ce qu'exprime un admirateur de Bergson :

« Je me demande si on ne retombe pas dans une sorte de mysticisme psychologique, puisque les résultats de l'intuition ne sont jamais vérifiables, alors que les acquisitions de l'entendement, même symboliques, sont effectives et efficaces. Si l'on prend comme critère l'action, quelle est la plus justifiée de nos facultés, l'entendement qui nous fournit des lois vérifiées, ou le sentiment qui nous donne une philosophie informulable (1) ? »

L'esprit d'imitation se complaît dans les choses familières; l'esprit de contradiction affectionne le paradoxe. Ainsi s'explique cet attrait puéril pour les mystérieux mouvements d'objets usuels ; ainsi se justifie cet engouement plus raffiné pour de spécieuses variations sur le thème classique de la sentimentalité humaine. La métaphysique bergsonienne flatte la plupart des passions qui sont à la fois la force et la faiblesse du caractère français : l'enthousiasme vif, mais éphémère ; la spontanéité et la confiance en soi, qui développent un individualisme exagéré; le génie d'improvisation, dont les succès s'accompagnent bientôt de l'horreur des efforts prolongés; un sens critique clairvoyant, mais qui peut s'exagérer en sens du désordre, en mépris de toute méthode et en obsession du dénigrement. Dans une polémique récente qu'il a soutenue avec Benda, Bergson se récuse de n'être pour rien dans les insuffisances de notre préparation militaire et dans les trop nombreux cas d'inorganisation (2). Soit, mais, en isolant l'individu dans la contemplation de son moi, en rabaissant la science au rang des préoccupations inférieures, de telles tendances semées en terrain propice ruinaient par avance les qualités qui devaient le plus nous servir dans l'effroyable conflit d'aujourd'hui. René Lote a montré récemment avec force (3) combien, dans l'opinion française, « l'imagination est parvenue à égarer le jugement... Moins d'incohérence et moins d'arbitraire, plus

(1) G. Rageot, *Les Savants et la Philosophie* (Conclusion).
(2) *Figaro*, 2 août 1916.
(3) « Pourquoi la guerre est longue ? » *Grande Revue*, juillet 1917.

de scientisme : le bien public a tout à y gagner, tout ce qu'ont à y perdre la mauvaise politique, l'idéologie (1) et la fausse littérature. »

Le danger est moindre pour les Anglais et les Américains, qui s'entendent à séparer leurs idées et leur vie pratique de leurs croyances religieuses ou métaphysiques par une cloison dont l'étanchéité tient du prodige. Au contraire, l'Allemagne, incapable d'objectivité quand son intérêt immédiat est en jeu, en proie à une mégalomanie jalousement entretenue, enrégimentait les tendances pragmatistes au service de ses appétits de tyrannie mondiale : l'intelligence esclave de la force, alors que nous persistons à désirer que l'action se subordonne à l'idée (2). C'est dans la mesure où nous sommes idéalistes, donc antipragmatistes, que notre pays conserve la direction morale que lui reconnaissent nos Alliés ; ne nous laissons pas « hypnotiser » par cette superstition pseudomécaniste de « l'action en soi » !

Nous ne sommes que trop portés à exagérer le rôle de la liberté et à la faire dégénérer en licence ; et comme nous ne méconnaîtrons jamais « ce que le génie implique d'acception de risque, d'évasion de la routine, d'invention immédiate, de vue divinatoire », nous aurions bien plutôt besoin qu'on prône chez nous « le labeur patient et méthodique, la persévérance de l'effort, la coordination des intelligences, l'utilisation systématique des ressources, le développement des volontés de système et d'organisation (3) », toutes choses que seule une sévère discipline scientifique peut inculquer, à l'exclusion de toute effusion mystique.

Aussi bien au point de vue spéculatif que dans le domaine politique et moral, nous retrouvons cette opposition fondamentale sur laquelle le pragmatisme a insisté, mais qu'il n'a sans doute pas résolue. Le donné implique deux sortes de re-

(1) « Ce n'est pas une des moindres beautés de ce temps que cette abnégation avec laquelle tant de publicistes ont oublié du jour au lendemain ce qu'ils professent depuis qu'ils parlent. » J. Benda, *Les Sentiments de Critias*, p. 23.

(2) Citons à ce sujet l'opinion de notre grand Henri Poincaré, qui, malgré ses tendances pragmatistes, écrit (*La Valeur de la Science*, p. 217) : « Que le cœur soit l'ouvrier et que l'intelligence ne soit que l'instrument, on peut y consentir. Encore est-ce un instrument dont on ne peut se passer, sinon pour agir, au moins pour philosopher... Peut-être conclurons-nous au « primat » de l'action, toujours est-il que c'est notre intelligence qui conclura ainsi. »

(3) « Un être qui ne serait qu'*incessant changement* parviendrait à la non-existence par excès de liberté. » J. Benda (*Figaro*, 30 juillet et 31 septembre 1916).

lations, celles qui ne dépendent pas de l'individu qui perçoit et celles d'après lesquelles le donné dépend de l'organisme qui connaît (1) : objectif et subjectif, abstrait et concret, général et particulier, conception et perception, coopération sociale et expansion individuelle, différence « entre les jours de semaine et le dimanche, entre la prose et la poésie (2) ». Sans doute, la science n'est-elle parvenue que bien imparfaitement à situer nos subjectivités dans le monde objectif; sans doute n'a-t-elle pas encore réussi à aplanir toutes les difficultés qui surgissent entre le subjectif, limité, imprévisible, comprenant des commencements absolus et l'objectif, indéfini, où il n'y a que des phénomènes qui continuent; sans doute encore la série subjective des valeurs, c'est-à-dire nos buts et nos moyens, s'intercalent mal entre les causes et les effets qui relient les phénomènes objectifs. L'opposition entre l'objectif et le subjectif est une forme de la réaction réciproque de l'individu et du milieu ; de même que, quand on place un aimant dans un champ magnétique, il y a des facteurs qui dépendent de l'aimant et d'autres qui proviennent du champ extérieur, de même ici il y aurait lieu d'édifier une synthèse qui fasse une place suffisante aux individus dans une société rénovée et qui définisse les rapports du sentiment et de l'intelligence dans chaque personnalité. Le positivisme a jeté les bases d'une philosophie de l'intelligence; peut-être le pragmatisme aura-t-il fourni des matériaux utilisables (3); mais il serait abusif de croire qu'une philosophie du sentiment ait été ébauchée : nous ignorons encore trop de notre vie affective.

La grande tradition philosophique de la France est dans le cartésianisme, l'Encyclopédie et le positivisme ; Bergson le reconnaît implicitement (4). Les poussées indépendantes (Pascal, Rousseau, Maine de Biran, Ravaisson (5) et aujour-

(1) Les deux anciens domaines de Descartes : l'étendue et la pensée.

(2) H. Höffding, *loc. cit.*, p. 149.

(3) Plutôt dans ses parties négatives que positives. En particulier, lorsque l'*intuition* sera démodée, qui sait si Bergson ne sera pas considéré comme un des précurseurs des théoriciens mécanistes de la vie et de l'esprit. Joignons aux citations déjà reproduites la suivante : « Il n'y a pas de différence essentielle entre l'opération par laquelle un acide tire d'un sel sa base et l'acte de la plante qui extrait invariablement des sols les plus divers les mêmes éléments qui doivent lui servir de nourriture. » (*Mat. et mém.*, p. 173), etc.

(4) Chapitre *Philosophie*, dans la *Science française* (Larousse, 1916).

(5) La première partie de la philosophie biranienne et toute l'œuvre de Ravaisson ont d'ailleurs une tendance nettement intellectualiste ; en complétant la pensée

d'hui Bergson) sont en quelque sorte des intermèdes qui par contraste donnent plus de prix à l'ensemble. Ce serait une singulière présomption de dire quelles idées générales croîtront sur les ruines du bouleversement mondial. Toutefois, si l'on se reporte par la pensée à l'époque révolutionnaire et impériale, après laquelle le mouvement positiviste s'empara progressivement des esprits, une certaine analogie conduit à supposer que la philosophie de demain continuera la tradition française; mais il n'est pas impossible qu'elle tînt compte de ce qu'il y a de plus solide dans cette rêverie de dilettantes qu'est la métaphysique bergsonienne.

MARCEL BÖLL.

APPENDICE

A LA MANIÈRE DE..... HENRI BERGSON

Fragments d'un *Essai sur les Fictions pratiques de la Science.*

CHAPITRE II

DE L'IMPOSSIBILITÉ DE TOUTE MESURE PHYSIQUE

... Nous éprouvons une incroyable difficulté à reconnaître que toute multiplicité ne puisse jamais être que multiplicité qualitative et indistincte, c'est-à-dire cette multiplicité, cette distinction, cette hétérogénéité qui ne contiennent le nombre qu'en puissance, comme dirait Aristote. Il en résulte que, toutes les fois que nous pensons à des termes qui se comptent ou qui peuvent se compter, nous sommes malgré nous victimes d'une illusion pratique ou, pour mieux dire, d'une pratique illusoire, radicalement incompatible avec la durée pure, avec la multiplicité confuse, au sein de laquelle chacun des faits de conscience progresse, sans qu'aucun nombre ne s'y puisse insinuer.

On pourrait objecter que la numération a précisément pour but de compter les termes simultanés et successifs d'un ensemble. Il n'en est rien cependant ; et pour bien comprendre ce qu'une telle prétention offre de fallacieux, reprenons, pour notre compte, mais cette fois en toute liberté, le raisonnement de la queue de cheval d'Horace. Je dis par exemple que cette queue de cheval est formée de dix-sept crins, et j'entends par là qu'une telle queue, déployée en éventail à

de Ravaisson, il arrive souvent que Bergson la déforme au point de la rendre méconnaissable.

la façon d'un paon qui fait la roue, nous donnera l'impression homogène et immédiate de dix-sept filets distincts, que je me représente d'un coup et par une seule aperception de l'esprit. Si d'autre part je veux évoquer ces dix-sept crins isolément, je devrai penser à chaque fil en excluant le souvenir du voisin. Que si enfin je conserve, joint à l'image du crin actuel, le souvenir de tous les crins de la queue, il arrivera de deux choses l'une : ou je juxtaposerai les deux images, et la queue de cheval aura dix-huit crins et non plus dix-sept, ce qui est une absurdité ; ou j'apercevrai ces divers crins s'enchevêtrant et s'organisant entre eux comme les notes d'une mélodie, de manière à former une multiplicité indistincte ou qualitative, sans aucun rapport avec le nombre : je me serai entièrement dégagé de l'idée de la mesure et même de toute espèce de concept.

Dans le même ordre d'idées, mon sens intime se répugne invinciblement à être divisé en un nombre infini de personnalités fragmentaires, lorsque je mets ma cravate devant un miroir à trois faces : que conclure d'une telle constatation maintes fois répétée, si ce n'est qu'il m'est impossible de conserver la fiction pratique de nombre, puisque je viens de la montrer grosse de contradictions à la fois insupportables à la conscience et inadéquates à la vie modernes ?

Pour mettre cet argument sous une forme plus rigoureuse, imaginons deux cylindres, l'un et l'autre de quatre centimètres de diamètre ; mais dont les longueurs soient très différentes. Supposons que l'un d'eux, que j'appellerai *d* pour simplifier, ait un seul et unique centimètre de hauteur, alors que la longueur de l'autre soit de trois mètres : pour cette raison, je désignerai ce deuxième cylindre par la lettre G. On dit le plus souvent que ces deux grandeurs sont quantitativement inégales ; or, en y réfléchissant davantage, on verra qu'il y a là deux choses qui diffèrent qualitativement. Pour faire toucher du doigt cette différence capitale, considérons vingt cylindres tels que *d* : ces vingt cylindres sont en quelque sorte les vingt pions qui servent à matérialiser l'un des camps d'un jeu de dames, alors qu'un seul cylindre G est analogue à une perche de Gymnastique. Qui ne sent par ce simple rapprochement qu'il s'agit ici de deux objets qualitativement distincts ? Car aucune personne ne s'avisera de jouer aux dames en se servant de deux séries de vingt cylindres pareils à G, non plus que nous ne pourrons jamais imaginer d'écolier assez dépourvu d'intuition pour grimper à un cylindre *d*, en le prenant pour un agrès de gymnastique. Et de même que la queue de cheval nous servit d'exemple concret pour montrer que la notion de nombre se résoud dans la qualité pure, de même un ingénieux rapprochement de deux choses usuelles fait évanouir tout ce que le concept de longueur pouvait superficiellement conserver de quantitatif...

Des romanciers ont imaginé que si notre globe était soumis à une rotation vingt fois plus rapide, la table sur laquelle j'écris ces lignes, l'encrier où je trempe ma plume, pourraient être violemment projetés dans l'espace ambiant ; certains spécialistes m'ont même affirmé qu'à leur sens, ils voyaient là une application d'une science à laquelle j'évite de me reporter, — car ses résultats m'ont toujours paru confus et problématiques, — et qu'ils nomment la dynamique. En vue d'approfondir davantage cette intuition, supposons qu'un puissant génie, plus malin encore que celui de Descartes, prescrivît à tous les mouvements de l'univers d'aller plusieurs fois plus vite : il n'y aurait rien à modifier ni à nos formules ni aux nombres que nous y faisons rentrer, puisqu'il est nécessaire que ma table et mon encrier restent à leurs places pour que je puisse achever mon argumentation. Ce qui prouve bien que l'intervalle de durée ne compte pas au point de vue de la science.....

CHAPITRE III

DE L'IMPOSSIBILITÉ DE TOUTE PRÉVISION SCIENTIFIQUE

... Au dire de plusieurs savants, le principe de Carnot comporterait des conséquences singulières sur le mouvement perpétuel et le sens des transformations de la matière inerte. A priori, de telles déductions ne sauraient être ni valables ni même à proprement parler légitimes, car de deux choses l'une : ou bien on a l'intuition de la portée métaphysique d'une loi naturelle, et c'est alors une superfétation d'en saisir le sens ; ou, au contraire, on n'a pas cette intuition, et rien ne peut suppléer à une telle indigence. Quoi qu'il en soit, considérons, pour fixer les idées et en faisant abstraction des gestes que nous exécutons nous-mêmes, le mélange du vin à l'eau qui donne ce que l'on est convenu d'appeler de l'eau rougie. Bien que je ne l'aie pas observé de mes propres yeux, est-il tellement insensé de supposer que l'eau rougie puisse se séparer d'elle-même en deux couches superposées, l'une de vin, l'autre d'eau ? On conçoit du moins ce retour comme possible et l'on admet que, dans ces conditions, rien ne serait changé à l'état primitif du système tout entier ni de ses parties élémentaires ; je conçois fort bien que les phénomènes matériels puissent véritablement se succéder à la façon d'un film cinématographique qu'un opérateur facétieux dérouleraît en sens inverse. D'une manière plus précise, la matière se réscud en une réversibilité sans durée, alors que la vie est adéquate à une durée sans réversibilité...

Pour bien montrer l'inanité des philosophes qui se sont laissé séduire par le chimérique idéal de la prévision scientifique, examinons attentivement le simple jeu de pile ou face, tel que le pratiquent

certaines personnes avides, désœuvrées ou indécises. A partir du moment O où la pièce de monnaie vient d'être lancée en l'air, deux alternatives sont possibles et deux seulement : la pièce retombe sur le côté pile P ou la pièce retombe sur le côté face F ; autrement dit, arrivée au point O, la pièce est en présence de deux chemins OP et OF également possibles.—Que si maintenant je creuse au-dessous de ces deux directions divergentes, je découvrirai un postulat commun aux partisans du déterminisme et aux partisans du libre-arbitre : c'est que les uns et les autres, pour avoir une certitude, attendent que la pièce soit tombée. Mais, tandis que les déterministes tiennent compte de tout ce qu'ils savent et constatent que l'un des deux chemins, soit OP, soit OF, a été parcouru effectivement à l'exclusion de l'autre, leurs adversaires se reportent par la pensée au point O et laissent jusqu'à nouvel ordre la pièce osciller entre les deux directions ouvertes OP et OF. Défenseurs et adversaires du libre-arbitre se trompent également, — les premiers quand ils affirment et les autres quand ils nient que la pièce puisse tomber autrement qu'elle ne tombe. Les premiers raisonnent ainsi : « La pièce de monnaie n'est pas encore tombée, donc elle peut prendre une direction quelconque. » Les autres disent : « La pièce est tombée ainsi ; donc sa direction possible n'était pas une direction quelconque, mais bien cette direction même. » Faites abstraction de ce symbolisme grossier, dont l'idée vous obsède à votre insu ; vous verrez que l'argumentation des déterministes revêt cette forme puérile : « La pièce, une fois tombée, est tombée », et que leurs adversaires répondent : « La pièce, avant d'être tombée, ne l'était pas encore. » En d'autres termes, la question de la liberté sort indemne de la discussion, puisqu'il faut chercher la liberté dans une certaine nuance et non dans un rapport de ce qui est avec ce qui n'est pas ou avec ce qui aurait pu être...

Pour copie conforme :

M. B.

LA
SOCIAL-DÉMOCRATIE ALLEMANDE
APRÈS LE CONGRÈS DE WURTZBURG

—

Il m'a paru intéressant de poursuivre la série des articles que j'ai déjà publiés ici sur la social-démocratie allemande, et de préciser l'attitude de ce parti à la fin de 1917. Il était plus divisé que jamais en deux sinon en trois fractions, dont une seule acceptait la thèse de l'« union sacrée » ou mieux d'une solidarité conditionnelle avec le pouvoir. A cette fraction qui, sous la pression des masses, et par crainte d'un déclin total avait manifesté quelques velleités, — bien timides d'ailleurs, — d'indépendance, Guillaume II avait concédé certaines mesures de portée douteuse : il avait appelé à la chancellerie, à la vice-chancellerie, à la vice-présidence du ministère prussien des parlementaires de la majorité bourgeoise; il avait déposé le projet qui réformait le statut de la Prusse sans du reste toucher au mécanisme politique général de cet État; il avait consenti à négocier l'armistice et à discuter de la paix avec les maximalistes russes. Scheidemann, à la séance du Reichstag du 29 novembre, avait manifesté la satisfaction des socialistes majoritaires, en présence de cette triple concession, — mais les minoritaires avaient persévéré dans leur intransigeance et refusé les crédits de guerre comme auparavant : en réalité, le congrès de Würtzburg, qui s'était tenu au milieu d'octobre, n'avait point modifié les dispositions respectives de ces majoritaires et du gros de ces minoritaires, rangés dernière Haase, Ledebour et Bernstein. Pour comprendre cette fixité d'attitudes, il est nécessaire de revenir aux délibérations du congrès lui-même, et ses délibérations s'éclaireront d'autant mieux

au surplus, qu'on les replacera plus exactement dans leu cadre historique.

§

La scission qui s'était non point brusquement produite mais méthodiquement élaborée entre les deux fractions de l social-démocratie, n'était point demeurée en surface; ell travaillait tous les organismes qui, de près ou de loin, rele vaient de l'ancien parti. On avait vu des fédérations régionale et des groupes de circonscriptions passer intégralement au dissidents; d'autres agrégats du premier ou du second degr s'étaient coupés en deux, et cette rupture, qui paralysait leu propagande, gênait aussi leur fonctionnement normal. De « cartels » de syndicats, correspondant à nos Unions locales se divisaient en tronçons antagonistes et ces divisions compor taient dans l'ordre corporatif des conséquences immédiate très graves : on les avait constatées à Leipzig et ailleurs. Dan les municipalités socialistes, celles de l'agglomération berli noise entre autres, le déchirement était exploité ingénieuse ment par les partis bourgeois. Comme il arrive d'habitude des hostilités sans merci se déployaient entre les néo-révision nistes et les champions de la doctrine consacrée. Ni la valeu intellectuelle, ni la durée des services rendus, n'entraien plus en compte, Clara Zetkin avaient été chassé de la direc tion de la *Gleichheit* et Karl Kautsky, le plus grand théori cien vivant du socialisme, expulsé de la *Neue Zeit*, — la revu scientifique qu'il avait tant d'années animée de sa pensée. L'u et l'autre étaient suspects aux majoritaires parce qu'ils criti quaient le pouvoir avec une âpreté que rien ne lassait et qu'il restaient fermement assis sur le terrain où le socialism international s'était cantonné jusqu'à la guerre.

Ces luttes intestines avaient affaibli le parti. En pleine crois sance de 1912 à 1913, au lendemain des élections au Reich tag qui avaient été un triomphe pour lui, il avait tout à cou subi, après le mois d'août 1914, une formidable décadence La mobilisation, ou plutôt les mobilisations successives édi tées par l'autorité militaire ne suffisaient pas à expliquer cet régression, car, d'une part, elle s'était exercée même dans l contingent féminin qui eût dû plutôt augmenter, et, de l'autre elle s'accentuait avec le temps, alors que les levées d'homme se restreignaient par la force des choses. En vérité la socia

émocratie déclinait au delà de toute mesure rationnelle : ° parce qu'elle avait, au moins dans sa majorité, déserté son ôle normal, celui qu'elle s'était elle-même assigné et qui con- stait à la fois à défendre la paix mondiale, à lutter contre arbitraire gouvernemental et à sauvegarder les intérêts ma- ériels et moraux du prolétariat ; — et 2° parce que ses que- elles intimes rebutaient les ouvriers qui hésitaient à s'enrôler ans l'un ou dans l'autre camp, — qui sortaient d'une majo- té trop complaisante pour le pouvoir, et restaient à l'écart 'une minorité de structure et de programme encore mal des- nés. Malgré tout, cette minorité, dès l'automne 1917, avait ortement grossi aux dépens de la majorité.

Le rapport que le *Vorwaerts* publiait à la veille du congrès e Würtzburg avouait que les pertes dues à la scission aient graves pour la social-démocratie officielle. Les circons- iptions de Berlin et de son agglomération, de Leipzig, de rancfort-sur-Mein, de la Prusse Orientale, du Rhin inférieur, e Brunswick, de Halle, d'Erfurt et de la grande-Thuringe, ant passées à la dissidence, le nombre des femmes inscrites ant à peu près partout fléchi, cette social-démocratie offi- elle ne comptait plus que 244.000 membres, dont 66.000 fem- es, au 1er avril 1917,—contre 432.000, dont 112.000 femmes 1 1er avril 1916, 585.000, dont 134.000 femmes au 1er avril 15, et 1.085.000, dont 175.000 femmes au 1er avril 1914. *Vorwaerts* eut dû ajouter que du 1er avril au 1er octobre 17, sous l'influence de la propagande des minoritaires qui aient déjà 120.000, le contingent s'était presque réduit de oitié encore. Le nombre des journaux du parti n'était plus e de 91, 11 d'entre eux ayant disparu dans les trois der- ères années : celui des abonnés avait rétrogradé de 1.488.000 62.000. Enfin le budget, dont le comité directeur était si fier qui accusait d'ordinaire de splendides plus-values, offrait aspect lamentable ; les dépenses représentaient plus du uble des recettes.

Nul n'ignore qu'outre-Rhin, les syndicats libres sont étroi- ment liés à la social-démocratie, dont ils partagent les idées sentielles et qu'ils soutiennent ouvertement aux élections : aucoup de députés de la « fraction » sont en même temps s leaders du mouvement corporatif. Or la décadence du crutement politique se doublait d'une régression des effec-

tifs professionnels organisés, bien qu'à la vérité celle-ci coïncidât pas absolument avec celle-là.

Au moment où éclatait la guerre, les syndicats socialist (il y a à côté d'eux les catholiques et les libéraux) rasse blaient plus de 2.400.000 adhérents, dont 200.000 femme au milieu de 1916, ils n'en groupaient plus que 956.000, do 191.000 femmes; à la fin de 1916, les chiffres respectifs étaie 934.000 et 190.000. Un progrès se marqua dans le premi semestre 1917, qui donna 1.076.000 et 256.000. Mais le cul par rapport à 1914 demeurait énorme, et l'on ne nous pas combien de ces ouvriers et de ces ouvrières étaient d posés à quitter les fédérations demeurées sous la tutelle comité directeur du vieux parti, pour aller à des organisatio orientées vers la dissidence.

Il n'est pas difficile, — ces éléments statistiques plus moins suggestifs étant connus, — de préciser les divergences vues théoriques et pratiques qui se marquaient entre la maj rité et la minorité. Il importe d'autant plus de les évoqu ne fût-ce que succinctement, ici, que les délibérations de Wurt burg apparaîtraient autrement comme fort confuses.

La social-démocratie officielle s'était ralliée le 4 août au v des crédits de guerre, déclarant par là que la lutte, pour l'A lemagne, était une entreprise non d'agression, mais de fense nationale. Elle avait ainsi secondé l'argumentation q les chanceliers se sont fidèlement transmise les uns aux autr de Bethmann-Holweg à Michaelis et de Michaelis à Hertli et que les ministres des affaires étrangères, Jagow, Zimme mann, Kühlmann, ont tenue pour un dogme. Très généra ment, elle a accordé les mesures budgétaires qui ont soumises au Reichstag. Il n'en a pas été de même des mi ritaires qui, d'abord en très petit nombre, puis en continge grossissant, ont refusé leurs bulletins. Alors que les soci démocrates officiels, dans les derniers temps avant le c grès, envisageaient leur attitude, au regard des dotations l'Etat, comme une affaire de pure tactique, leurs adversair s'en référant aux décisions anciennes des congrès nationa et internationaux, exprimaient des votes négatifs par princi

Les majoritaires étaient devenus des auxiliaires du pouv et les conditions mêmes qu'ils mettaient à leur concours n taient pas telles qu'elles gênassent leur docilité aux fonctio

naires impériaux. Bethmann-Hollweg avait en somme vécu de leur tolérance, et l'opposition strictement verbale et intermittente qu'ils faisaient excluait toute intransigeance. Les minoritaires critiquaient âprement les actes du gouvernement et considéraient comme un devoir de le combattre en toute occurrence. A aucun prix ils ne consentaient à devenir pour lui des collaborateurs. L'antagonisme de la social-démocratie et des fractions bourgeoises demeurait à leur yeux une vérité première, un article indiscutable, la règle même de leur conduite, soit qu'ils s'élevassent contre des projets de la chancellerie, soit qu'ils missent en cause tel ou tel geste des représentants de l'empereur.

Les majoritaires luttaient pour la parlementarisation et la démocratisation de l'Allemagne, et dans cette lutte, ils marquaient simplement un peu plus d'exigences formelles que les progressistes ou l'aile gauche des catholiques, dont les tendances étaient analogues. Les masses allemandes sentaient confusément que le conflit mondial eût pu être conjuré, si les Hohenzollern n'avaient pas détenu une façon d'autorité suprême et de puissance sans contrepoids. Elles inclinaient à modifier l'essence même du régime et à remanier le mécanisme. Des partis avant tout électoraux, — et c'était le cas de ceux que je viens de nommer, — ne pouvaient se soustraire à un courant aussi apparent. Il était naturel que la social-démocratie officielle cherchât dans une entreprise de cette nature à se différencier des radicaux ou des hommes du centre. Mais elle se contentait de l'établissement de la responsabilité ministérielle dans l'Empire (en d'autres termes du droit pour la majorité de renverser les secrétaires d'Etat et le chancelier) et de la réforme électorale en Prusse. Elle menaçait l'autocratie des Hohenzollern, mais non le principe dynastique lui-même. Elle se dispensait de prononcer le mot de république et, à cet égard, se trouvait en recul sur beaucoup de libéraux de 1848. Chaque fois que Guillaume II parlait de la réforme prussienne, même en termes voilés et lointains, elle affectait une grande joie. Elle s'accommodait fort bien du maintien d'un kaiser, à condition que ce kaiser lui fit de suffisantes concessions et, en particulier, lui facilitât, pour ses propres leaders, l'accès des ministères. Depuis trois ans, elle a fait à peu près constamment figure d'un parti prêt à « se

rallier ». Ce ralliement, les minoritaires le répudiaient et se l'interdisaient expressément. Leur formule n'était pas la monarchie parlementaire à institutions démocratisées, mais la république ouvrière et la révolution sociale.

Enfin la majorité, si elle dénonçait les menées du pangermanisme, si elle flétrissait la ligue de la « Patrie allemande », si elle souscrivait à la paix de compromis, n'admettait pas que l'on pût discuter la contexture de l'Allemagne créée en 1871. Le droit des peuples n'avait de valeur, pour elle, qu'au regard des autres Etats constitués. Le problème d'Alsace-Lorraine était, par elle, proclamé inexistant, « les Alsaciens et les Lorrains étant, — sauf peut-être quelques milliers d'entre eux, de purs Allemands que les événements avaient restitués à la mère-patrie ». Elle protestait également contre la récupération pure et simple du territoire d'Empire par la France et contre une « consultation » par plébiscite. Les minoritaires, à la suite de Haase et de Bernstein, — aussi bien dans la réponse au questionnaire de Stockholm qu'à la tribune du Reischtag, — s'écartaient catégoriquement de ces thèses. Le leader des indépendants avait osé dire le 19 juillet 1917, en pleine assemblée impériale, que l'Alsace-Lorraine avait été annexée contre sa volonté et qu'elle devait être appelée à prononcer librement sur son sort.

Qu'on considérât les problèmes intérieurs, ou ceux de la structure européenne, les deux fractions de la social-démocratie se trouvaient séparées par un profond abîme.

§

Les journées qui précédèrent immédiatement le congrès de Würtzburg furent de grandes journées, et pour toute l'Allemagne. La crise de chancellerie éclatait une fois de plus et dans toute son ampleur. Aux maladresses et aux provocations des ministres, qui affectaient de mépriser la représentation nationale, répondait un assaut en règle mené par toute l'opposition. Il avait toujours paru que l'automne apporterait son contingent de tempêtes et de scandales, et que Michaelis, né on ne sait comment ni pourquoi, périrait dans un incident tumultueux.

Je n'ai point l'intention de reprendre par le menu les débats de la seconde semaine d'octobre au parlement. Interpellé par les socialistes sur la propagande exercée dans

l'armée au nom de la Ligue de la Patrie allemande, le général von Stein, ministre de la guerre, indisposa le Reichstag par le ton cassant qu'il adoptait. Le vice-chancelier Helferich, l'homme de l'empereur, fut plus malhabile encore et, devant l'accueil qu'il recevait, quitta brusquement la salle. Le conflit était ouvert. Le 9 octobre, le chancelier Michaelis essaya de l'apaiser en donnant quelques satisfactions verbales à la majorité socialiste officielle progressiste-catholique. Le même jour, Kühlmann, le ministre des Affaires étrangères, qui comptait beaucoup de sympathies parmi les députés, prononça sur la politique étrangère le discours où l'on releva la phrase sonore :« A cette question : l'Allemagne peut-elle, relativement à l'Alsace Lorraine, faire à la France des concessions quelconques? nous n'avons qu'une réponse : non, jamais. » Mais alors que le calme semblait se rétablir, l'amiral von Capelle, ministre de la Marine, vint soulever une querelle beaucoup plus vive que toutes les précédentes, en accusant les socialistes minoritaires de fomenter ou d'encourager les mutineries navales. La situation des majoritaires était grave et délicate; ils ne voulaient pas avoir l'air de se solidariser avec les rebellions, mais ils comprenaient qu'à faire le jeu de l'amirauté et du gouvernement, ils compromettaient leur influence. David, qui parlait en leur nom, formula des réserves sur la réalité des faits signalés. Haase, l'orateur des minoritaires, fut plus incisif. Il reprocha à von Capelle d'agiter le spectre rouge dans un dessein calculé. Le ministre, harcelé par lui et par d'autres membres de la fraction, voulut répliquer. Il n'aboutit qu'à susciter les protestations de toutes les gauches. La motion des minoritaires, qui condamnait l'attitude du gouvernement, fut rejetée, mais les socialistes officiels avaient voté pour elle : c'était l'un de ces cas d'exception où toute la Social-démocratie se retrouvait unie. Michaelis et Helferich avaient, au cours de ces discussions ardentes, reçu le coup mortel.

Le congrès de Würtzburg s'ouvrit le 14 octobre. Les délégués (qui relevaient tous de la majorité et il n'en pouvait être autrement, la minorité s'étant constituée à part) avaient reçu communication d'importants rapports. Landsberg traitait de la démocratisation de l'Allemagne et, après avoir énuméré les réformes indispensables à son gré, concluait en

ces termes : « La démocratie est en marche, sa victoire ne peut être retardée que par le défaut d'unité du peuple ouvrier ; quiconque affaiblit le prolétariat, en organisant la scission, travaille pour la réaction. » Cunow, qui avait succédé à Kautski à la tête de la *Neue Zeit*, parlait des problèmes économiques (échanges extérieurs, marine marchande, change, etc, qui préoccupent tous les milieux d'outre-Rhin) ; Keil proposait ses vues sur la politique financière, réclamant une fiscalité qui chargeât davantage le capital, le revenu et les héritages. Par avance, le Congrès était saisi d'une série de motions qui recommandaient un rapprochement entre les socialistes officiels et les dissidents. Le débat qui devait se greffer sur elles allait être un des plus intéressants du congrès.

Le lecteur n'attend pas que je lui présente une analyse chronologique, séance par séance, de ces assises. Il y a mieux à faire. Il s'agit surtout de dégager de cette assemblée, la première de cet ordre qui ait été tenue depuis l'ouverture de la guerre, quelques idées générales.

On peut se demander pourquoi tant de gens tenaient à la réconciliation des deux tendances : les sections de Nuremberg, de Bayreuth, de Hambourg, de Lubeck, de Francfort-sur-Mein, de Dantzig, de Cologne, etc., etc., avaient déposé des motions en ce sens. Ce n'était point que leurs membres fussent disposés à se jeter, par pur sentiment de fraternité, dans les bras des dissidents, et à oublier brusquement tous les outrages échangés. La controverse le montra avec une suffisante clarté. Mais le raisonnement des majoritaires était très simple : les minoritaires gagnaient du terrain et étaient appelés à en gagner encore, parce qu'ils représentaient l'opposition et que la classe ouvrière trouvait qu'une complaisance trop constante de ses mandataires la désarmait dans la lutte quotidienne. Au jour où les élections générales auraient lieu, les social-démocrates officiels risqueraient très gros jeu, s'ils étaient pris entre les candidats bourgeois et les intransigeants. Il fallait donc refaire l'unité, mais en stipulant bien que les dissidents s'avoueraient vaincus. Ainsi les dissidents cesseraient d'être dangereux, et en même temps Scheidemann et ses amis ne compromettraient point leurs velléités d'accession au pouvoir : mieux, ils les serviraient en manifestant leur force et en ramenant au respect de la légalité impériale des groupements

qui la traitaient avec un indubitable dédain. La motion votée disait : « Animé de la conviction que l'efficacité et le plein succès du mouvement des travailleurs ne sont possibles que par leur union complète, le Congrès approuve tous les efforts qui visent au rétablissement de l'unité du parti. Il doit montrer la plus grande tolérance envers toutes les différences d'opinion, mais présume que la minorité doit se soumettre aux décisions de la majorité. » C'était clair et impératif.

Il était naturel que les problèmes de politique étrangère donnassent lieu à des débats véhéments. En fait, si l'on excepte quelques délégués qui, avec Katzenstein, souscrivaient au plébiscite pour l'Alsace-Lorraine, la masse se prononça sur ces deux points : le pangermanisme doit être reprouvé ; le statut allemand des Alsaciens-Lorrains ne saurait être mis en cause dans son principe.

« Le peuple d'Alsace-Lorraine, dit Scheidemann, n'est pas une nation particulière. Le territoire de ce pays est essentiellement allemand ; nous demandons que l'autonomie complète lui soit accordée, mais nous demandons aussi qu'il continue à faire partie de l'empire, car l'intégrité de l'empire est une de nos conditions de paix, et nous lutterons jusqu'au bout pour l'Allemagne. »

Muller estime que seule une Allemagne vaincue pourrait être amenée à restituer l'Alsace-Lorraine. Comment un homme d'Etat oserait-il se présenter devant le peuple allemand, s'il poursuivait des négociations la concernant ?

Hoch, qui est un des moins hostiles aux indépendants parmi les majoritaires, s'écrie : « Nous ne céderons jamais l'Alsace-Lorraine, mais il faut lui conférer l'autonomie. » Immel est d'accord avec lui : « L'Alsace-Lorraine doit rester terre allemande. Si nous permettions à la population de ce pays de décider de son sort, il faudrait également permettre aux populations de la Hesse ou de l'Oldenburg ou de n'importe quel Etat allemand de décider si elles veulent se réunir à l'Angleterre ou à la France... La richesse de ces provinces est une raison suffisante pour imposer à l'Allemagne le devoir de les garder. »

David se réserve la tâche d'attaquer la ligue de la Patrie Allemande, dont la propagande inquiète la Social-démocratie,

mais il ajoute que la guerre sous-marine ayant été édictée malgré les avis du parti, il sied de la poursuivre désormais avec la plus grande résolution.

La motion Lœbe qui fut adoptée à la quasi unanimité, à titre de conclusion générale des discussions du congrès, comportait sur ces divers problèmes les indications suivantes : Il y a lieu de rechercher une paix qui n'opprime aucun peuple politiquement, financièrement ou économiquement. Seule une telle paix sera durable. Les dirigeants de l'Empire doivent se prononcer avec une franchise catégorique sur la restauration de la Belgique comme Etat neutre. Le Congrès proteste avec énergie contre les projets de partage de l'Alsace-Lorraine ; il demande que l'autonomie et l'égalité des droits avec les Etats confédérés soient accordés à l'Alsace-Lorraine dans le cadre de l'Empire. Il s'élève contre les idées de conquête continuelle des pangermanistes, celles du prétendu parti de la paix allemande et des groupements de tendances analogues.

Sur les réformes à apporter dans la constitution même de l'Empire, les controverses ne furent ni longues, ni passionnées : l'accord était pour ainsi dire réalisé d'avance. La motion Lœbe revendiquait la démocratisation immédiate, « rien n'étant plus propre à augmenter la force de résistance du peuple allemand, sa volonté de se défendre, que l'établissement de l'égalité complète des droits civiques » ; elle préconisait l'introduction du droit électoral égal en Prusse et la participation décisive du Reichstag dans toutes les grandes questions actuelles.

Le débat sur le vote des crédits de guerre, qui ranimait toutes les controverses passées depuis de longues années et réveillait le souvenir des congrès vraiment historiques où la doctrine traditionnelle et le révisionnisme s'étaient affrontés, fut au contraire prolongé et véhément. Fallait-il revenir au refus de principe ? Devait-on considérer le vote comme une obligation de défense nationale et l'accorder dans tous les cas ? Remarquons que cette seconde thèse avait fléchi au cours des derniers mois. Hoch se prononça pour le rejet systématique — « celui-ci soulignera notre opinion que le gouvernement veut continuer la guerre au lieu de chercher la paix ». Mais Noske répondit qu'on ne pouvait accepter le devoir de défendre la patrie sans adopter les crédits de guerre. Landsberg et David prirent nettement position contre Hoch, qu'ils accu-

sèrent de subir l'influence minoritaire et dont le texte fut finalement repoussé par 258 voix contre 26,78 délégués s'abstenant.

La motion Lœbe disait à ce sujet — et je rappelle qu'elle réunit la quasi unanimité : « Le Congrès invite la fraction, dans l'avenir comme dans le passé, à faire dépendre le vote des crédits de guerre de leur utilisation dans l'intérêt de la défense nationale. » Ce n'était qu'une acceptation conditionnelle, et le comité directeur se flattait d'exploiter la formule aussi bien auprès du gouvernement qu'auprès des électeurs socialistes réfractaires aux complaisances. Elle était suffisamment ambiguë et élastique.

Mais le véritable intérêt du congrès était ailleurs. Ce qui devait en rester surtout, c'était le grand discours de Scheidemann ; c'était le revirement doctrinal ou mieux le reniement qui allait caractériser la principale manifestation oratoire du leader reconnu du parti.

Scheidemann déclara d'abord que la Social-démocratie aspirait à représenter une puissance dans l'Etat. « Après les premières élections qui suivront la paix, nous saurons ce que le peuple aura voulu faire de nous. Sans nous montrer optimistes, nous pouvons compter obtenir une très grande influence qui nous permettra de ne pas confier aux autres toutes les responsabilités. »

Puis il proclama la nécessité de réaliser les principes socialistes. Mais aussitôt, comme s'il craignait d'en avoir trop dit et par suite d'aller à l'encontre de l'objectif qu'il s'assignait, il ajouta : « Nous devons nous montrer prudents dans nos promesses et ne pas faire entrevoir au peuple le paradis sur terre... Nous ne devons pas rester des théoriciens et des agitateurs, comme par le passé, mais il nous faut faire une politique pratique. » Retenez bien cette phrase, c'est sur elle que va tourner tout le discours, et aussi bien elle est la formule qui, historiquement, a permis à tous les partis de se soustraire à leurs antécédents et d'accomplir leur évolution vers la mainmise sur l'Etat.

« Le socialisme n'est rien en soi », dit encore Scheidemann, et j'imagine que des courants contradictoires circulaient parmi ses auditeurs, — les uns ne songeant qu'à l'avenir entr'ouvert devant eux, les autres évoquant les grandes luttes de leur ado-

lescence, les souvenirs de Bebel, de Liebknecht, de Singer que de telles affirmations eussent indignés. — « Nous ne pouvons pas examiner chaque mesure pour savoir si elle est socialiste ou pratique », ce qui signifie dans la bouche de ce leader de la Social-démocratie que les idées ne comptent plus, que seuls les résultats immédiats ont une valeur et qu'on peut les acheter au prix de n'importe quelle défaillance intellectuelle.— « La politique que nous devons faire sera surtout une politique sociale. » Cette proposition n'eût choqué ni Bismarck, ni Posadowski, un tel ministre qui considérait la politique sociale comme la meilleure barrière contre la poussée révolutionnaire. — « Pour l'accomplissement de cette tâche, un seul parti ne suffit pas, ce n'est plus une affaire de parti. » Lisez entre les lignes. Scheidemann pense qu'il y a au Reichstag, à côté des majoritaires socialistes, des progressistes, des catholiques, des nationaux-libéraux qui ont déjà formé un bloc d'opposition, qui pourraient former un bloc de gouvernement, et soutenir une combinaison où il serait entré...

Quand l'orateur de la fraction eut terminé, un délégué tira toute la moralité du discours en s'écriant : « On nous jette à la face comme une injure d'être des socialistes de gouvernement, nous devons nous en honorer ; nous devons surtout en avoir assez de nous livrer exclusivement à des critiques et de briser les vitres. Rejetons notre dogmatisme. » C'était brutal. La Social-démocratie officielle abattait la barricade pour fraterniser avec ceux qui, de l'autre côté, épiaient ses gestes et préparaient leurs armes.

§

Si l'on reprend maintenant dans leur ensemble les délibérations et les décisions de Würtzburg, elles revêtent un sens lumineux. Le socialisme officiel frappe à la porte de la chancellerie. Pour donner le change, si possible, aux foules ouvrières qui nourrissent des griefs contre le régime, qui restent sous l'influence des propagandes anciennes et qui répugnent à pactiser avec leurs maîtres, on a préconisé le rapprochement avec les minoritaires et admis l'hypothèse d'un rejet des crédits de guerre. Mais la motion de réconciliation est rédigée de telle sorte qu'elle accentuera le schisme plutôt qu'elle ne l'abolira : il s'agit surtout de laisser aux dissidents la responsabilité de la séparation. L'éventualité du refus du

budget est subordonnée à des conditions telles qu'elle a chance de ne se réaliser jamais. Et ainsi les menaces que ces deux textes pourraient comporter pour les dirigeants de l'Empire sont conjecturales au point d'être illusoires.

Par contre, Scheidemann et ses amis, dans l'ordre de la politique étrangère, se serrent autour de la formule de compromis, à laquelle souscrivent déjà les progressistes, les catholiques et certains nationaux-libéraux. Dans l'ordre de la réforme intérieure, ils collaborent étroitement avec ces mêmes partis, pour constituer une majorité au Reichstag. Le discours programme de Scheidemann, qui va bien au delà du révisionisme de jadis, qui répudie le socialisme dans son essence même, dans ses manifestations les plus actives, dans sa puissance de renouvellement, mesure tout le recul accompli en trois ans de guerre par le parti. Il sacrifie en fait le socialisme à la conquête du pouvoir. « Le mouvement est tout, le but final n'est rien », disaient les révisionnistes de 1900 ; « la participation au gouvernement est tout, pourrait s'écrier le leader majoritaire, les vastes pensées d'autrefois sont désertées. »

Désormais, si Guillaume II le veut, il ne court plus aucun risque à faire appel aux social-démocrates officiels. Pour eux, les formules d'antan ne sont plus que de vieux mots : ils ne prétendent plus bouleverser le régime politique et social pour tuer les privilèges et libérer le prolétariat; ils s'accommodent du régime politique et social, auquel ils veulent imprimer une lente évolution de concert avec des partis d'orientation toute différente, et ils espèrent convaincre le prolétariat qu'il n'a qu'à attendre et à se payer de menus avantages. Ils ont fait les mêmes gestes, dit les mêmes mots, consommé les mêmes sacrifices intellectuels et moraux, déployé les mêmes appétits qu'avant eux tant d'autres partis sur toute la surface du globe. Ils n'ont pas mis seulement le socialisme en danger : ils l'ont dénaturé. (Mais est-ce en Allemagne uniquement que pareil phénomène a surgi sous nos yeux?)

§

Toute la presse majoritaire — et rien n'était moins inattendu — se félicite des résultats du Congrès. La *Dresdner Volkszeitung* dit avec simplicité : « Nous ne pouvons promettre le ciel sur la terre, mais, comme praticiens, nous entendons travailler à la construction d'une nouvelle économie nationale. »

Keil, dans la *Schwaebische Tagwacht*, reconnaît que, sous l'influence de la guerre, la politique du parti est devenue plus élastique. La *Münchner Post* proclame que dans la « situation actuelle il ne s'agit pas de développer des théories, mais de s'attacher aux réalisations ». Le *Correspondenzblatt* de la commission des syndicats, qui est inspiré directement par Legien, estime « que les résolutions de Würtzburg méritent d'être saluées avec une joie sans réserve, car elles ont répondu à toutes les espérances. Ce Congrès a été un des plus brillants que l'on eût vus. La Social-démocratie, même à l'époque où elle se cantonnait dans l'isolement, était un puissant facteur avec lequel le gouvernement devait compter. Maintenant, après avoir renoncé aux négations doctrinales, elle devient la première des énergies politiques d'action et les conditions de ses luttes futures se présentent sous un aspect autrement favorable. »

Même les journaux qui sont à la gauche de la majorité, ainsi que le note le *Vorwaerts*, s'abstiennent de formuler des critiques. Mais le grand organe minoritaire de Leipzig fait savoir aux gouvernementaux qu'ils n'ont pas à compter sur un retour des intransigeants à une unité factice. « Nous tenons un rapprochement comme impossible à une heure où les oppositions de principes sont plus vives que jamais... Quelque prix qu'ait une nouvelle unification, ce serait l'acheter trop cher que renoncer aux thèses socialistes fondamentales. » Et dans un second article, la *Leipziger Volkszeitung* flétrit sévèrement les décisions de Würtzburg : « La Social-démocratie officielle peut encore faire une opposition au pouvoir, mais elle est désormais la prisonnière de l'Etat bourgeois... Quiconque répudie le demi-socialisme, les mélanges troubles, les compromis permanents avec les partis capitalistes viendra à la fraction indépendante. »

La Social-démocratie officielle n'a pas gagné en crédit, dans les milieux populaires, en sanctionnant le reniement historique d'octobre. Ce qui le prouve, c'est que le courant qui grossissait les groupements indépendants a été ininterrompu. Au début de décembre, 4 députés venaient s'adjoindre à ceux qui avaient déjà suivi Hasse, Ledebour et Bernstein, en sorte que cette fraction comptait 26 membres au Reichstag. La poussée était même si forte, que le comité directeur de la majorité

(mais y avait-il encore majorité?) lançait appel sur appel. Il stimulait la propagande; il multipliait les réunions dans l'agglomération berlinoise. Il demandait à la Commission des Syndicats, dirigée par Legien, et qui était animée du même esprit que lui-même, de redoubler d'ardeur au travail pratique, afin de donner des satisfactions tangibles aux ouvriers. Lorsqu'on lit la presse allemande, on a le sentiment que la Social-démocratie officielle continue à battre en retraite, tandis que les dissidents recrutent sans cesse de nouveaux adhérents. Les débats véhéments qu'ont soulevés leurs orateurs, tels Haase au Reichstag, sur l'annexionnisme, et Ileissner, au Landtag saxon, sur la diplomatie secrète de Zimmermann, — tous deux au début de décembre, — ont provoqué une vive émotion dans le pays. A côté d'eux, Scheidemann, Landsberg, David, Ebert, même lorsqu'ils censurent les ministres, paraissent étrangement timides.

Mais les majoritaires ont-ils néanmoins consolidé, accrû leur prestige dans les milieux dirigeants? Rien n'est moins certain. Ils ne se rendent pas compte qu'ils s'exagèrent la confiance que le souverain leur accorde; ils se grisent de mots et se paient d'illusions.

Le discours que Scheidemann a prononcé à Elbing, le 4 novembre, est à ce sujet significatif au plus haut degré. Après avoir déclaré qu'il définirait son attitude vis-à-vis du nouveau gouvernement (Hertling), il s'exprima ainsi : « Dans des formes pacifiques, il s'accomplit à l'intérieur de l'empire un progrès dont la réalisation a coûté ailleurs des torrents de sang. Si nous obtenons la réforme électorale en Prusse et un gouvernement conforme aux vœux du pays, nous aurons fait preuve que nous n'avons besoin d'aucun concours extérieur pour conquérir la liberté... Nous luttons pour l'affranchissement contre toute tutelle politique et toute tutelle économique... Comme socialistes, nous serions de véritables oiseaux étrangers dans un cabinet bourgeois. Vous comprendrez pourquoi nous ne figurons pas dans le gouvernement. Quand le temps voudra, nous ne nous déroberons pas aux responsabilités, mais nous agirons selon les prescriptions de nos principes. »

Il semblerait ressortir de ces propos que des portefeuilles auraient été offerts à des social-démocrates et qu'ils les auraien refusés. Il n'est point de certitude là-dessus : si le fait était avéré

la presse bourgeoise d'outre-Rhin l'eût mentionné et les conservateurs eussent attaqué avec véhémence Hertling, coupable de s'être adressé à des hommes qu'ils continuent à tenir pour les pires ennemis de l'Etat.

Pratiquement, depuis le congrès de Würtzburg, la Social-démocratie majoritaire a enregistré deux succès de politique intérieure : 1° Michaelis et Helferich ont quitté le pouvoir, Von Capelle y étant resté, en dépit du scandale qu'il avait soulevé, et Von Stein n'ayant pas paru un seul instant menacé. Hertling est devenu chancelier, avec Von Payer à la vice-chancellerie et Friedberg à la vice-présidence du ministère prussien, tous trois étant d'origine parlementaire et représentant les trois fractions bourgeoises opposantes ; 2° le projet de réforme électorale, qui touche à la fois la Chambre Basse et la Chambre Haute, à été soumis à la Diète de Prusse.

Mais certaines observations viennent atténuer la portée de ces satisfactions. Les social-démocrates n'ont eu gain de cause dans ces deux cas que grâce à la collaboration des catholiques, des nationaux-libéraux et des progressistes, et il est vraisemblable qu'isolés, ils se fussent heurtés à un mur. Ni l'une ni l'autre des réformes n'est profonde : l'Allemagne ne sera encore, et à moins d'événements nouveaux, ni démocratisée, ni dotée du parlementarisme. Nulle dynastie, plus que celle des Hohenzollern, n'a pratiqué à travers l'histoire l'art de donner et de retenir à la fois.

En échange des concessions qui ont été faites aux groupes opposants, et qui, je le répète, vont de Stresemann à Scheidemann, la Social-démocratie officielle a voté de nouveau les crédits de guerre.

Si l'on dégage la moralité finale des débats qui ont eu lieu avant, pendant et après le congrès de Würtzburg, elle est courte. Le fossé s'est encore creusé entre la Social-démocratie officielle et la Social-démocratie indépendante. Celle-ci accentue ses allures militantes, tandis que celle-là aggrave sa docilité, sa désertion des principes, ses complaisances pour le pouvoir. Je ne pense pas cependant que nous ayons tout de suite un chancelier d'étiquette socialiste et, d'ailleurs, au moment où pareille idée pourrait surgir dans les milieux officiels berlinois, Scheidemann et ses amis politiques auraient perdu les derniers vestiges de leur crédit auprès du prolétariat. L'avenir

— qui le nierait ? — est à leurs adversaires, à ceux qui, après un fléchissement initial, se sont ressaisis et ont repris la tradition des premiers combattants de l'ère bismarckienne. Dès à présent les chances de ce groupe s'affirment et sa victoire dans les masses ouvrières n'est plus douteuse. Les partis qui pratiquent le reniement, et qui veulent l'élever à la hauteur d'une maxime d'action, ne remportent jamais que des succès précaires et limités.

PAUL LOUIS.

LE VENT

Oh! qu'il remue en moi de souvenirs, ce vent,
Ce vent qui, par les brèches vertes,
Passe, repasse et s'éloigne en chantant,
Que je respire à bouche ouverte,
Et qui m'a saoulé bien souvent,
Vent de bourrasque ou vent de douceur presque inerte,
Ce vent de tous les temps,
Le vent !

Il a traîné sur des plaines d'or magnifiques,
Il a courbé la moisson mûre et pacifique,
Le vent lyrique.
Il a traversé les bois
Secoués d'un chant d'orgue et frémissants de voix.
Il a rêvé dans les chemins du soir, sur les emblaves,
Le vent grave.
Il a traversé des villages et des bourgs
Bercés d'une chanson de cloches, le dimanche.
Il a rôdé sur les monts sourds
Et culbuté des avalanches...
Puis il a sauté le torrent,
Il a bondi sur la cascade,
Et, fatigué des escalades,
Il a dormi, parfois, sur quelque lac d'argent,
Le vent ardent.

Il a couru dans les prés et dans les jardins
Beaux de toutes les fleurs du monde ;
Il a mordu dans leur chair blonde,
Et chargé de parfums — soudain —
Il est parti dans le matin,
Le vent divin.

Il a secoué, sur les arbres, tous les fruits,
Pillé les buissons pleins de mûres
Et détaché les grappes mûres...
Et bu l'eau fraîche à tous les puits.
Et puis,
Il est allé à la fontaine
Ecouter chanter la Samaritaine...

Il a franchi toutes les mers
Et poussé devant lui les vagues.
Il a mangé le sel amer
Et respiré l'iode des algues ;
Il a juré contre l'écueil,
Il a éventré des navires,
Pour le plaisir, un jour d'orgueil,
Un jour d'empire !...
Et bravant les cœurs en deuil
Il a fait pire :
Il a déterré des cercueils
Pour leur voler quelque âme en peine,
Le vent de haine...

Il a franchi des étendues
D'un vieux pôle à l'autre perdues...
Il a suivi l'Equateur
Et d'Amérique en Asie
Il a jeté sa rancœur
Et sa colère en frénésies
Sur les villes qu'il a choisies
Au grand hasard fou de son cœur.

Il les aimait peut-être, hier, son cœur étrange,
Ces villes dont, ce soir, on dirait qu'il se venge,
Le vent change...

Et quelque part il a passé dans des cheveux
Et caressé des lèvres folles.
Il est reparti, l'âme en feu,
En emportant l'espoir joyeux,
Le baiser charmant, les paroles,
Et le désir avec l'aveu...
Il aime peu les amours fades,
Mais va, chantant sa sérénade,
D'un côté à l'autre des cieux,
Le vent heureux.

Ailleurs, il a passé dans la crinière
De beaux chevaux cabrés,
Dont les galops désespérés
Chassaient devant eux des chimères.
A tort et à travers, il a sabré,
Dans la bourrasque de sa charge,
D'un geste triomphant et large...
Et en passant dans les drapeaux
Il a clamé des chants nouveaux
Et ramené la foule fière
Vers la splendeur et la lumière
D'une Paix humaine et plénière,
Le vent de guerre.

Et depuis des siècles et des siècles, le vent
Pousse derrière et va devant,
Et dans une étreinte éperdue
A enfermé le monde entier et l'étendue.
Nous restons le mystère humain
Qu'il flatte ou brise,
Mais à sa guise,
Quand ça lui plaît, avec sa main,

Sa main énorme,
Sa main difforme !

Ah ! que m'importe,
O vent, que tu casses ma porte
Ou que tu arraches mon toit,
Pourvu que tu entres chez moi !
J'aime ton sanglot et ton rire,
J'aime ta chanson et ton ire
Et je t'offre mon âme, ô vent,
Comme la voile où tu t'engouffres,
Pour la conduire ou bien au gouffre,
Ou bien vers l'infini mouvant
D'où tu nous viens et où tu retournes, ô vent,
O vent multiple, ô vent vivant !

LÉON MOUSSINAC.

LE PROGRÈS, L'HOMME ET LA GUERRE

OU

LA FIN D'UN ESPOIR

—

Ce fut la croyance générale du dix-neuvième siècle que le progrès scientifique se présentait en rénovateur de l'humanité. Pour réaliser toutes les promesses de ses espoirs et de ses songes, il compta fermement sur un avenir prochain. Non seulement cet avenir devait voir sans surprise surgir sous ses pas les inventions les plus merveilleuses, les découvertes les plus fantastiques, mais ses mœurs subiraient des bouleversements miraculeux, des modifications dont la marche géante serait pour le moins parallèle à celle des sciences de cet heureux temps. Le vingtième siècle, à entendre les esprits les plus enthousiastes de la précédente époque, aurait donc bien des chances de ressembler à quelque vaste paradis. Et là les humains, débarrassés enfin de toutes les vieilles erreurs ataviques, jouiraient en paix des sublimes conquêtes de leurs bras et de leurs cerveaux.

A quoi, en effet, serviraient les fées Vapeur et Electricité, dont la magie se manifestait déjà, sinon à diminuer la somme des souffrances universelles ? Toute conquête de la Science n'était-elle une victoire incontestable remportée par l'homme sur la douleur et sur la mort ? Ainsi, tandis que sur leurs autels vermoulus s'écroulaient tant de dieux anciens, un dieu nouveau s'avançait. Les premiers avaient eu beau créer l'homme à leur image, il restait toujours en proie aux mêmes destins que lançait après lui une fatalité obscure et cruelle. Du second, qu'il se créait lui-même, dans la flamme et les métaux, à la

force des poings de son génie irrésistible, il attendait ce maximum de bonheur possible auquel il avait vainement aspiré jusqu'alors, maximum dans lequel figurait tout naturellement la suppression définitive de la guerre, antique fléau toujours cramponné à son flanc malgré tous ses efforts pour l'en arracher.

Et cette suppression tant désirée, le nouveau dieu, le dieu Progrès, l'effectuerait, en somme, d'une manière toute mathématique. Car même les hommes resteraient-ils en majorité aveugles à ses lumières éclatantes (qui éclairaient pourtant toutes choses d'un jour tout nouveau, conserveraient-ils malgré tout, au fond de leurs cœurs obstinés, tous les préjugés de patrie et toutes les haines de races, il saurait les obliger néanmoins à cesser de s'entretuer périodiquement : dans leurs mains — leurs pauvres vieilles mains sanglantes qu'ils ne laveraient donc jamais aux calmes eaux de la Sagesse ! — il mettrait bientôt des moyens de destruction si puissants qu'il leur faudrait enfin reculer devant leur emploi. — Oui, comme le poète latin fait naître les abeilles d'or des sombres flancs du taureau qu'on immole, ainsi, des entrailles mêmes de l'Horreur, il ferait s'envoler sur les champs laborieux et les cités en fête la symbolique colombe fraternelle !

§

Toute citation de textes à l'appui de ce qui précède paraît presque superflue. Personne ne discute, sans doute, que la prédiction de l'avenir dans le sens indiqué n'ait été la grande affaire du dix-neuvième siècle.

Depuis le début de la guerre européenne, au surplus, les documents les plus célèbres témoignant de cet état d'esprit tout particulier d'une période visionnaire, tels que *Plein Ciel* et *la Marseillaise de la Paix*, ont été le sujet de nombreuses controverses. Pour les uns, ils ne pourraient encore être considérés comme prophéties irréalisables : l'avenir humain n'a pas dit son dernier mot. Pour les autres, les événements actuels démontrent surabondamment le danger et la folie de tels enthousiasmes. Notre objet n'est pas de prendre parti, et nous nous contenterons de faire observer que Victor Hugo et Lamartine, dans les fameux morceaux que certains condamnent sans rémission et certains exaltent toujours, ne font pas appel au progrès devenu ce destructeur terrible, ce Titan un jour

assez formidable pour obliger les humains tourmentés à ne se plus déchaîner les uns contre les autres, sous peine de risquer l'anéantissement de la race à ces jeux féroces, bons pour les seuls temps passés. Ils appellent et prévoient simplement l'avenir fraternel. Hugo fait bien apparaître, au cours de son exaltation poétique, une machine à voler ; mais elle n'a rien d'un zeppelin lanceur de bombes. Elle survient comme un symbole ailé, planant bien au-dessus des passés surannés, et permettant aux humains nouveaux qu'elle enlève d'embrasser d'un plus large regard toutes les choses de l'humanité.

Mais, entre tous les romantiques, Alfred de Vigny émet une affirmation d'une précision remarquable et qui rentre pleinement dans notre sujet.

Parmi les conclusions de *Servitude et Grandeur militaires*, au milieu de tous ces soupirs de désenchantement qu'exhale cette noble poitrine de soldat poète, à laquelle pèse horriblement toute cuirasse qui ne resplendit plus qu'au soleil des parades et dont la pointe d'aucun glaive depuis trop longtemps n'a cherché le défaut, on relève la suivante : « La philosophie a heureusement rapetissé la guerre ; les négociations la remplacent; *la mécanique achèvera de l'annuler par ses inventions.* »

Voilà, présentée en moins de dix mots, l'idée qui nous occupe.

On ne la rencontre point ici sous la plume d'un démagogue de génie, capable de se griser du vin céleste de ses propres métaphores. Elle ne brille pas à travers un étincellement de nuages olympiens. Elle n'est pas née de l'union magnifique du Songe et du Vertige, que berçait, dans la nuit d'étoiles, la voix sublime d'un incompressible flot d'alexandrins qui déferle. Elle vient d'un écrivain que ronge sourdement une dernière mélancolie, d'un soldat qu'envahit la lassitude de l'antique gloire militaire. Il la traduit en prose, sans céder à aucun enthousiasme verbal. Et il énonce ainsi, avec une grave simplicité, ce qui est peut-être le suprême espoir contre la guerre de tout son siècle.

§

Prétendre qu'il n'y eut point, au sein même du dix-neuvième siècle, des protestataires contre cette tendance à prophétiser qui lui est particulière, serait évidemment exagéré. N'en

citons qu'un, le plus intransigeant sans doute, en tout cas celui qui fut doué du talent le plus curieux.

Voici Barbey d'Aurevilly qui se dresse. Barbey qui reprend l'épithète dédaigneusement jetée à quelques-uns des maîtres de son esprit : Prophètes du Passé, pour la façonner à leur gloire et établir entre eux et leurs contempteurs, les Prophètes de l'Avenir, une véhémente comparaison.

... les sociétés, malades des maux qu'elles se sont faits, se retournent sur le dur lit de leurs songes et pressent convulsivement contre leur sein quelque chimère qu'elles appellent l'Avenir ; semblables à cette pauvre insensée qui berçait sur son cœur une bûche et croyait bercer son enfant!

Et plus haut, dans la même préface :

Ouvrez la littérature des autres époques de notre histoire : vous n'y trouverez par cette inquiétude des jours qui ne sont pas encore ; ce besoin de se jeter en avant parce qu'on est mal à sa place ; cette rêverie colossale et confuse comme Babel d'un monde nouveau qui va éclore sur un type inconnu aux siècles passés. Non, les peuples forts s'ajustent exactement à l'heure présente ; ils savent que chaque jour suffit à sa tâche ; ils font, pour ainsi dire, bon ménage avec leur destin.

Et lui, l'original écrivain, de flageller ces nations qu'on voit « affolées de choses neuves, croyant qu'il leur pousse des organes nouveaux, *parce que Dieu leur a permis quelques malheureuses découvertes*, préparer sur leur métier vide une chaîne d'industrieuses espérances que le temps ne remplira pas. »

Le mot Progrès n'est pas prononcé. Pour ce croyant pénétré de l'ineffable dédain des choses humaines, il se compose uniquement de « quelques malheureuses découvertes ». Aussi ne lui fait-il même pas l'honneur d'une personnification. Mais c'est bien à sa religion et à ses grands prêtres qu'il en a, avec sa rudesse et son talent coutumiers, si caractéristiques. Le citer n'est donc point inutile, étant donné surtout que dans ce grand débat il prend si nettement position contre l'immense majorité de ses contemporains.

§

Le vingtième siècle à son aurore accepta joyeusement le legs formidable qui lui était échu, cet inestimable trésor de tant de grandioses espérances. Ce que le dix-neuvième avait, tâche

facile, jeté sur le papier de ses elzévirs, il pensa qu'il serait de taille à le construire. Il crut en lui. Son prédécesseur avait été le Verbe; de ce Verbe il serait le Geste. Si l'on admet que les prophètes ne devinent point l'avenir, mais qu'ils le créent en quelque sorte, ce qui est à la fois plus simple et plus puissant, on conçoit qu'il n'ait pas échappé à l'influence des voix géniales qui lui avaient assigné une telle mission.

D'ailleurs toutes les prédictions du domaine scientifique, toutes jusqu'aux plus insensées, ne les voyait-il se réaliser? Sous-marins, télégraphe sans fil, avions, tout ce que poètes ou romanciers avaient pu jadis imaginer d'inimaginable, tout cela ne plongeait-il sous ses eaux, ne frémissait-il dans ses airs? L'homme n'éteignait pas les étoiles, comme on le prétendait, — il faisait mieux : il en allumait chaque soir de nouvelles. Aussi le jeune siècle en était-il arrivé à se trouver constamment prêt à apprendre la découverte la plus fantastique sans éprouver d'autre réaction qu'un premier mouvement de curiosité, très fugace. Il vivait sans étonnement au sein du merveilleux. Et en ses vergers de feu, de fer et de fluide, il ne passait de jour qu'il ne cueillît quelque fruit nouveau...

— Et la guerre ?

Sa suppression restait au tout premier rang de ses préoccupations les plus immédiates. Ainsi que son aîné, il produisait contre elle toutes les excellentes raisons d'ordre purement sentimental. Il y ajoutait des raisons d'ordre pratique qu'il avait découvertes, tel par exemple le pacifiste Norman Angell. Puis il croyait très volontiers, comme Vigny et son époque, que la mécanique finirait d'annuler la guerre par ses inventions. Le minimum, en tout cas, qu'il convenait d'admettre et que chacun admettait, consistait à avoir la certitude de n'assister désormais qu'à des guerres courtes, foudroyantes, précisément à cause de la puissance destructrice mise par la science moderne au service des armées. Le dieu Progrès ne pouvait manquer de supprimer les horreurs des combats, ou tout au moins de les abréger. Le Moloch guerrier contemporain apparaissait avec une telle gueule de flamme, de si terribles mâchoires d'airain, un si gigantesque ventre d'acier, qu'il devait engloutir en quelques semaines le peuple de victimes qu'autrefois, moins vorace parce que d'un appétit moins bien outillé, il eût mis des années à consommer, en admettant qu

son seul aspect ne fût pas suffisant pour arrêter toute velléité de sacrifice.

Les littérateurs écrivant aux environs de mil neuf cent ne devaient point manquer de se faire les échos d'opinions aussi répandues. Aussi vit-on apparaître dans plus d'un roman le type du savant pacifiste, passant ses jours et ses nuits en son laboratoire d'où sortirait la diabolique invention qui rendrait la guerre si effroyable qu'elle serait enfin impossible. Ce moyen d'établir à jamais la paix internationale, ce serait vraiment l'irrésistible.

Zola, s'en souvient-on, a un tel apôtre dans son *Paris*.

M. Anatole France, dans un conte qu'il écrivait voici quelque dix ans pour un journal américain, situant son action au sein même du bel avenir humanitaire, faisait annoncer par un de ses personnages la disparition des armées depuis la découverte de formidables défenses électriques capables de balayer en quelques minutes tout un continent, et nécessitant seulement la présence de quelques guetteurs, prêts à poser le doigt sur le bouton qui déclencherait le cataclysme. Et, bien entendu, la guerre n'était plus ainsi que le souvenir détesté d'un hideux fantôme.

Ce qu'on attendait contre elle de la puissance du progrès mécanique, au début de ce siècle, se trouve tout entier en un tel récit.

§

Le but de cet essai n'est pas de mettre en opposition la pensée des Prophètes de l'Avenir, toujours plus confiants en de plus sereines destinées humaines, et celle des Prophètes du Passé, persuadés de l'immutabilité de lois divines imposées aux hommes, la guerre étant l'une d'elles.

Non. Ce qu'il s'agit de marquer, c'est la fin d'un espoir tout particulier, et d'un espoir qui semblait au fond très raisonnable.

Tout un siècle a cru que la Mécanique, la Chimie et la Physique, *alias* le dieu Progrès en trois merveilleuses personnes, arriveraient à faire de la guerre quelque chose de si épouvantable que le guerrier finirait bien par reculer devant elle, tel le flot dont parle Théramène.

Est-il prématuré de prétendre qu'une des leçons de la guerre actuelle est précisément que le guerrier, désormais,

reste bien décidé à ne reculer devant rien ? Ne démontre-t-elle pas que l'agresseur use de tous les moyens pour arriver à ses buts implacables, tandis que celui qui se défend ne se laisse nullement terroriser par les horreurs qu'on lui impose, et qui ne font que nourrir sa stoïque résolution d'être finalement victorieux ?

Qui croit encore, en cette rouge année 1918, après tant de longs mois de guerre sous-marine et aérienne et l'emploi de tous les gaz asphyxiants et de tous les liquides enflammés, qui croit toujours que le meilleur moyen d'arrêter à jamais le bras du dieu Mars consisterait à lui forger un glaive capable d'égorger d'un seul coup toute une race ? Celui-là, s'il existe, a une foi certainement plus robuste que clairvoyante. Que ce glaive soit prêt ce soir : les étoiles le verront se lever dans la nuit, et à l'aube prochaine il aura achevé son œuvre d'anéantissement ; — qui n'a aujourd'hui cette certitude ?

On objectera ici, peut être, que les seuls Allemands sont cause de l'usage d'armes prohibées par des conventions solennelles ; qu'ils sont les uniques responsables de la généralisation de leur emploi ; que leurs adversaires, enfin victorieux, ne manqueront point de tout faire pour prévenir le retour, en cas de conflit nouveau, à des procédés barbares qu'ils ont déjà flétris ; et que, par conséquent, nos agresseurs seraient les seuls à ne reculer devant la mise en œuvre de quelque terrible et foudroyant engin, auprès duquel canons et mitrailleuses d'aujourd'hui apparaîtraient comme les produits rudimentaires d'une balistique désuète. Tout cela est très beau à dire. Mais le fait qui importe, c'est qu'un *précédent* a été créé. Et l'histoire ne nous enseigne pas qu'on ait jamais renoncé à quelque arme nouvelle.

En somme, nous avons vu les Allemands et leurs alliés, soit la moitié environ de l'Europe du vingtième siècle prêts à user de n'importe quelle méthode de destruction contre l'autre moitié. Et si on a l'honneur d'appartenir à cette dernière, on se dit qu'à moins qu'elle se soit juré de vivre et de mourir dupe, elle doit faire preuve d'un égal esprit d'offensive et ne le laisser affaibli par aucune hésitation. Placées devant l'alternative shakespearienne : être ou ne pas être, les nations chevaleresques n'ont plus le libre choix des armes, et les prohibitions qu'elles seraient tentées d'observer malgré tout, si

elles n'écoutaient que la voix de leurs sentiments, ne pèsent guère dans les balances d'airain où se décide leur destinée, et où leurs adversaires ont les premiers jeté tout ce qui leur est tombé sous la main.

Ces constatations posées, que reste-t-il de l'espoir qui nous occupe ?

Si une vision prophétique avait dévoilé aux yeux d'un philosophe de l'antiquité les terribles secrets de l'art guerrier de notre temps, si une voix lui avait annoncé le canon à tir rapide, l'obus explosif ou asphyxiant, le fusil à répétition et la mitrailleuse destinés à remplacer glaive, lance et javelot, sans doute se fût-il écrié que ce serait alors la fin des guerres. On l'aurait cru, et tout le monde avec lui se serait trompé.

Le chimiste de Zola, le personnage futur d'Anatole France sont tombés dans des erreurs pareilles.

Le premier, ce méphistophélès humanitaire qui rêve de faire de la guerre un tel enfer que nul n'osera enfin la déchaîner, n'a plus qu'à briser ses cornues et ses éprouvettes. Il ne travaille point contre la guerre, comme il en eut la généreuse illusion. Si ses recherches aboutissent, s'il découvre le produit terrifiant qui fera de notre mélinite un artifice digne tout au plus de prendre part aux pétarades des réjouissances cantonales, il aura simplement enrichi d'une recette satanique l'arsenal des tentations guerrières de son époque. Son pays est-il d'humeur pacifique ? Fort bien ! il est donc accueillant au possible pour l'étranger, il juge indigne de lui toute méfiance ; aussi ne se passera-t-il pas dix mois avant que le secret dont son fils, le savant, l'aura doté ne soit connu d'un voisin belliqueux. Celui-ci saura en tirer promptement tout le parti désirable. Et peut-être l'infernale découverte sera-t-elle la suprême cause d'une agression devant laquelle il hésitait.

Et qui oserait affirmer aujourd'hui — ceci se rapporte au personnage de M. Anatole France — que le guerrier de demain balancera une seconde à appuyer sur un bouton électrique pour lancer, s'il le faut, les quatre vents, la foudre et la mer, toute une trombe, à l'assaut d'une terre adverse ?

Reconnaissons donc (ayons ce courage sans trop nous inquiéter du qualificatif à lui appliquer) que le guerrier moderne, lui qui ne consent même plus à une heure d'armistice pour ensevelir les héros abattus, apparaît autrement farouche que

ceux qui doivent au divin Homère une sublime immortalité.

§

Il faut maintenant remarquer que cet espoir dans le progrès scientifique, soi-disant appelé à rendre la guerre impossible, semblait reposer sur une base autrement solide que ceux ayant le même objet, mais dérivant de pures considérations sentimentales.

Lorsqu'on disait: « Les hommes deviendront meilleurs; les temps se transformeront ; alors la guerre ne sera plus qu'un mauvais souvenir », on spéculait sur les évolutions possibles de l'esprit humain, sur la disparition attendue d'antiques instincts, sur une probabilité d'appréciation nouvelle de l'ancienne valeur Patrie. Et tout cela ne s'appuyait sur rien de bien régulier ni de bien certain, en définitive.

Mais lorsqu'on disait : « Nous aurons inventé de telles machines à détruire qu'il faudra bien ne plus s'en servir », — c'était différent. Là, on semblait approcher d'une certitude.

La différence était un peu la même que, pour un enfant acharné à monter aux arbres et à s'emparer des nids, ce simple avis : — « Les oiseaux sont utiles ; les tuer est stupide et méchant ; laisse-les en paix » — et le fait d'entourer un chêne sur lequel il voudrait s'élancer d'un réseau meurtrier qui le jetterait rudement à terre, tout ensanglanté, dès la première tentative.

Là aussi, dans le premier cas, on espère : « L'enfant deviendra meilleur, etc. » Or, le conseil peut être efficace. Mais l'enfant peut ne pas l'écouter. Mais le réseau, voilà bien le moyen infaillible. Pourtant, si l'enfant s'arrange à grimper quand même, assez obstiné pour risquer les plus douloureuses blessures, vous serez tenté de convenir qu'il est incorrigible; libre à vous d'essayer encore de la simple persuasion.

De même, après l'emploi prolongé des engins de guerre actuels, sur terre, dans l'air et sous les eaux, on peut toujours croire, si l'on veut, à l'efficacité finale des bonnes raisons sentimentales — « la guerre est nhumaine, les peuples sont tous frères... »,ce qui égale : « les oiseaux sont utiles... » — Mais qu'on ne dise plus : — « La guerre deviendra si terrible qu'on n'osera plus la faire. » C'est cela qu'on ne peut désormais dire avec sincérité. Car si nous ne touchons encore,

sans doute, le fond même de l'horreur guerrière possible, on ne peut nier que nous ne nous en soyons considérablement rapprochés, et cela sans le moindre résultat espéré. Le Progrès, à ce point de vue particulier, doit donc avoir perdu toute notre ancienne confiance.

§

Une seconde remarque à faire, et elle a bien son importance, c'est que l'ardeur des chercheurs et inventeurs, les événements présents vont la centupler.

Soit que l'esprit généreux de certains se berce encore de l'illusion passée d'un Vigny, d'un Zola, d'un Anatole France — car on est si bien au pays d'Utopie, qu'on se refuse souvent à s'en laisser bannir, même par des décrets irrévocables que signa de son sang, et du vôtre, l'âpre dieu Réel ! — soit qu'ils n'obéissent qu'à leur démon propre que stimule l'espoir du lucre, de la renommée, ou celui, plus noble, d'armer le bras de la Patrie, on peut prédire qu'ils seront légions, ceux-là, sous tous les climats de la vieille terre.

Nourrir de plus terribles aliments les monstres d'acier qui décident en rugissant du sort des peuples, aux inéluctables jours tragiques, voilà à quelle tâche demain des milliers d'hommes s'acharneront.

D'autres rêveront que par eux ces monstres mêmes deviennent bientôt à leur tour les représentants d'une époque disparue, en ces musées où l'on conserve précieusement les espèces éteintes de la faune guerrière.

Et nous verrons peut-être se lever les Wells de l'usine et du laboratoire, qui forceront les hommes de vivre farouchement, quelque jour, leurs songes cyclopéens...

En tout cas, ceux qui rêvent encore que, dissipée la dernière fumée du suprême percutant, la Vérité surgira aux yeux des ennemis de l'heure précédente, les uns reconnaissant leurs torts d'agresseurs sans scrupules, les autres tendant les bras à leurs remords sincères et à leurs élans fraternels, ceux-là ont des rêves immortels, sans doute, mais qui le sont précisément parce qu'ils ne vivent point de la vie des hommes et du temps. Il est moins beau de supposer que l'Europe restera longtemps partagée en deux vastes camps. L'un, celui des vainqueurs, serait âprement occupé à réparer ses pertes sur les dépouilles qu'il aurait arrachées à l'autre ; et ce dernier

ne pourrait que se sentir sourdement rongé par des désirs de revanche. — Oui, cela est moins magnifique à penser, mais, au demeurant, plus conforme à ce que des siècles d'expérience nous ont appris des luttes de races, et à toutes les confirmations que nous donne le présent de ce que nous savions déjà des passions humaines, fussent-elles celles dont la racine ne meurt point au cœur collectif de nations anciennes.

Il faut donc s'attendre à ce que les pays victorieux stimulent sans relâche le zèle inventif de leurs savants et de leurs ingénieurs : tout moyen nouveau de garder la suprématie qu'ils auront si chèrement conquise, ils le jugeront sans prix.

Quant aux battus, désarmés sans pitié, dépouillés du glaive et de la cuirasse, et obligés à travailler longtemps pour que cuirasse et glaive de ceux qui les auront terrassés restent forgés de l'acier le plus résistant, ils ne pourront que mettre tout leur espoir de désespérés dans l'invention nouvelle, foudroyante, imprévue, qui ressusciterait brusquement à leurs côtés leurs armées détruites. Et chez eux non plus ingénieurs et savants ne sauraient chômer.

Ainsi, la guerre, après cette guerre, ne trouvera que motifs à se perfectionner. Tout la poussera à devenir plus terrible, à s'enrichir de nouveaux secrets mille fois plus redoutables que ceux d'aujourd'hui.

Mais peut-être, dit-on, ne la fera-t-on plus ?

En somme, l'unique chance entre toutes les innombrables chances, — celles-ci tirées de l'histoire d'une humanité qui vieillit sans cesser d'être assez semblable à ce qu'elle a toujours été, — l'unique chance que la guerre disparaisse, le vent des jeunes destins la poussera peut-être vers les mains humaines qui s'empresseront de la saisir. Cela semble assez peu probable ; mais si l'on admet que cela puisse arriver, on est obligé de supposer alors que *le miracle sera celui des seules raisons sentimentales contre la guerre.* On — on : les Temps Nouveaux, si vous les croyez possibles — on aura réussi à persuader l'enfant cruel, obstiné à détruire les beaux nids pacifiques que porte l'arbre tourmenté du monde, qu'il commet une action détestable. Tous les enfants seront enfin admirables de sagesse, tous, y compris les monarques ambitieux, les dirigeants machiavéliques, les peuples avides de butin. A la seule

condition d'avoir une espérance tenace, capable de recevoir des milliers de tonnes de mitraille en pleine poitrine sans plus s'émouvoir que si on lui jetait des roses, comme à une Fête-Dieu, oui, on peut encore espérer cela. Mais compter sur le Progrès, avec ses engins nouveaux, ses canons de plus en plus monstrueux, ses explosifs de plus en plus formidables, et tout ce qu'on voit de lui sur les champs de carnage et tout ce qu'hélas ! on en attend pour les futurs combats, — voilà, d'après nous, l'espoir aboli.

En somme, la bravoure de l'homme, son dédain du danger, son mépris de la mort, tout cela a en soi une force secrète vraiment surhumaine. Rien ne la diminue ; bien au contraire, elle augmente avec l'immensité des périls à courir. Si on convenait de représenter la puissance meurtrière de la guerre d'il y a cent ans par 10, et la bravoure du soldat de cette époque par le même chiffre, il ne serait pas exagéré de prétendre que, cette puissance étant aujourd'hui représentée par 100, la bravoure humaine mérite d'être figurée par un chiffre bien supérieur à celui qui résulterait de l'exacte observation de la proportion ancienne.

Même la mer, qu'il répand, de son propre sang, n'est pas une limite au titanique défi que l'homme jette aux destins. Voilà un fait bien constaté, et qui compte.

§

Faudrait-il, pour finir, reprendre la célèbre boutade de Brunetière, proclamer la faillite de cette Science que l'homme s'acharne à tourner contre lui-même ? Doit-on essayer d'une transposition du discours de Jean-Jacques qui lui valut sa célébrité naissante ? Faut-il jeter le sarcasme aux romantiques, nos pères bien intentionnés ? se courber sous l'éternité de lois divines contre lesquelles en vain nous voudrions nous rebeller ? Sans doute faut-il simplement désirer que notre pays se conforme toujours désormais aux lois de son temps, puisqu'il veut vivre. Gémir, craindre ou désespérer : autant de sombres présents qui n'apaisent point les dieux inexorables !

Quand la paix refleurira en Europe, disons-nous que ce Progrès, qu'il serait aussi facile que superflu de maudire à l'heure actuelle, reprendra goût soudain à ses œuvres bienfaisantes. On cherchera quelque chose de plus violent que la cheddite, de plus puissant que l'obusier de 520, de plus nocif que les

fumées asphyxiantes employées jusqu'ici, c'est inévitable. Mais on travaillera avec autant d'ardeur à d'autres découvertes. On retournera aux vaccins, aux sérums, à l'autre vieille lutte : celle de la Vie contre la Mort. Et elle trouvera, elle aussi, dans cette gigantesque guerre à peine terminée, des raisons impérieuses de vouloir être toujours plus formidable.

Le Progrès a deux visages. Celui qui sourit à l'homme et lui murmure : « Espère ! » ne nous paraîtra que plus radieux, à nous qui aurons vu si longtemps la folie de cette face hagarde, dont les yeux jettent ces océans de flammes et dont la bouche terrible, nuit et jour, ne cesse de hurler : « Meurs donc ! »

RAOUL MONTARIOL.

LES ALLEMANDS EN CHINE

Il était naturel que l'Allemagne cherchât à développer ses relations avec la Chine ; un marché de 300 millions d'âmes n'est pas chose à dédaigner et bientôt elle se mit à la besogne avec le ferme dessein de réaliser son rêve d'un établissement militaire et maritime dans les mers de l'Extrême-Orient.

Ses premières tentatives remontent à l'année 1895. A cette époque, les Allemands avaient jeté leur dévolu sur un emplacement dans les environs d'Amoy, ville commerçante et peuplée en face de Formose, la plus importante de la côte entre Shanghaï et Canton, mais ils ne purent triompher du caractère ombrageux des Chinois et de leur aversion bien compréhensible pour un nouvel empiètement des étrangers ; on leur répondit par un refus catégorique ; il devint dès lors évident que leur projet ne saurait aboutir par un arrangement amiable avec un gouvernement prévenu contre eux.

Un échec n'était qu'un motif de plus à persévérance ; il n'avait pas de quoi les rebuter ni les embarrasser longtemps. Leur station navale des mers de Chine fut renforcée par l'envoi de bâtiments puissamment armés avec mission de se montrer partout, de se multiplier, de visiter la côte et d'en fouiller tous les coins, pour le choix raisonné d'un point satisfaisant aux grandes lignes du programme arrêté.

Ce point, ils le découvrirent dans la baie de Samsah, à trente-cinq milles au nord de Fou-Tchéou. C'est une vaste étendue d'eau enclavée dans les terres sur un espace plus que suffisant pour l'établissement d'un arsenal et ses dépendances. La rade en eau profonde et sûre communique avec la

mer par un étroit goulet d'accès facile et protégé intérieurement par un cordon de petites îles facilement défendables.

Sam-Sah est le port naturel du Fou-ning, département qui fournit le meilleur thé vendu à Fou-tchéou. Les Allemands s'y établissant auraient détourné à leur profit la majeure partie du commerce de cette riche province.

Au commencement de l'année 1897, l'Amiral commandant la division navale allemande des mers de Chine y envoya ses bâtiments pour effectuer des sondages et procéder à l'exploration méthodique des terrains environnants.

L'Angleterre ne pouvait demeurer spectatrice indifférente de pareils agissements ; son Ministre à Pékin accourut aux informations à Fou-tchéou, fit une visite au roi de la province et au maréchal tartare commissaire du gouvernement impérial, en même temps qu'il dépêchait sur les lieux le consul d'Angleterre à Pagoda pour vérifier *de visu* l'exactitude des renseignements qui lui étaient parvenus.

Son envoyé, M. J..., se mit immédiatement en route pour la baie de Sam-Sah où il demeura incognito à bord d'un cotre à voiles nolisé pour la circonstance. Parlant très bien la langue du pays, il interrogea les pêcheurs, les riverains et recueillit ainsi des renseignements ne laissant aucun doute sur la visite des bâtiments de guerre allemands.

Ils furent confirmés, peu de temps après, par un pilote chinois monté à bord d'un bâtiment de guerre français venu dans ces parages par ordre de son gouvernement.

Ce pilote avait vu cinq bateaux allemands réunis dans la baie de Sam-Sah ; ils y séjournèrent environ deux semaines, occupés tout le temps à sonder dans des canots, à planter des pavillons, de nombreux officiers débarquant çà et là, écrivant sur des cahiers et faisant l'ascension des hauteurs environnantes. Le pilote, qui parlait suffisamment l'anglais pour se faire bien comprendre, ajouta que les Allemands lui avaient demandé de les conduire au fond de la baie dans les parties encore inexplorées, mais que lui n'avait pas voulu, craignant, disait-il avec un geste expressif, qu'on ne lui coupât la tête à son retour à Fou-tchéou.

Ces déclarations attestent la présence de la flotte allemande et les travaux de ses officiers dans la baie de Sam-Sah. Les pavillons plantés sur les rives n'étaient que des signaux, les

ascensions des hauteurs, le complément obligé de toute reconnaissance hydrographique; mais il n'y eut ni débarquement en armes, ni occupation même temporaire et les Allemands repartirent sans laisser trace visible de leur passage.

Leur exploration si minutieuse ne faisait que confirmer ce que l'on savait de leur grand désir de fonder en ces parages un établissement fortifié, facilement défendable, où leurs bâtiments de guerre et de commerce trouveraient un refuge assuré en cas de conflit. A ce double point de vue, nulle autre position ne pouvait être mieux choisie que la baie de Sam-Sah avec son entrée étroite, ses rades intérieures et ses nombreuses ramifications la divisant en plusieurs bassins, séparés par des passes favorables à la défense.

N'ayant pu réussir dans leur tentative sur Amoy, les Allemands s'étaient rabattus de ce côté avec l'espoir d'amener le gouvernement chinois à leur accorder une concession. Ils offraient de prendre à leur charge une partie de l'emprunt en cours d'émission et d'en assurer le remboursement. Mais à toutes leurs propositions le gouvernement de Pékin faisait la sourde oreille; il protesta même avec énergie contre le séjour prolongé d'une escadre allemande dans la rade fermée de Sam-Sah et les travaux d'exploration entrepris sans avis préalable et sans l'assentiment des autorités.

Raison de plus pour redoubler d'efforts avec la ferme résolution de faire parler la poudre, *ultima ratio*, s'il le fallait, pour s'emparer de force du coin de terre qu'on se refusait à leur céder bénévolement.

Vous avez votre arsenal de Saïgon, vous êtes chez vous en Cochinchine et au Tonkin, les Anglais sont à Hong-Kong, les Russes à Vladivostock et nous, nous n'avons rien, pas un trou dans ces parages où nous remiser en cas d'alerte; cela ne peut durer, nous avons absolument besoin de prendre pied quelque part, ici, là ou ailleurs, peu importe, pourvu que nous arrivions à nous installer; il le faut, coûte que coûte, c'est une question vitale pour notre marine; nous aussi nous voulons être chez nous; c'est pourquoi vous me voyez à bord de ce croiseur en voyage d'exploration.

Telle est en propres termes la très franche déclaration du baron de H..., ministre d'Allemagne à Pékin, au cours d'une conversation avec l'un de nos commandants venu pour le saluer, suivant les règles de politesse internationale, à bord du bâti-

ment de guerre arborant son pavillon dans un port du Chantong où il se trouvait en relâche par suite du mauvais temps. Il explorait lui aussi, *quærens quod devoret*, scrutant, fouillant, rôdant, toujours en quête du bon emplacement que la Chine s'obstinait à refuser. Mais l'Allemand est tenace et ce qu'il veut il le veut bien.

A quelque temps de là, le même commandant français, le même baron se rencontraient de nouveau sur les eaux paisibles du Yang-tse-Kiang dont ils remontaient le cours, le premier à bord de son bateau, *l'Eclaireur*, le ministre d'Allemagne comme simple passager sur l'un des grands steam-packets qui font le service régulier du fleuve entre Shanghaï et Hankow. Il était accompagné par son amiral commandant en chef la force navale des mers de Chine; tous les deux voyageaient sans cérémonial, avec des airs de touristes en excursion, mais étaient précédés par un croiseur, le *Cormoran*, dûment stylé pour leur faciliter les voies.

A son passage à Nganking (1), ville non ouverte aux étrangers, le commandant du *Cormoran* ne fut pas reçu par le Gouverneur qui déclina l'honneur de sa visite. Des officiers allemands avaient parcouru la ville en maltraitant, brutalisant de paisibles citadins qui ne se dérangeaient pas assez vite sur leur passage dans les rues étroites de la ville; ils en avaient obligé d'autres à leur servir de guides, au grand mécontentement de la population et des autorités témoins de leur conduite. Leur sans-gêne et leur scandaleuse arrogance dans tous les endroits visités par eux au long du fleuve donneraient à croire qu'ils obéissaient à une consigne en recherchant l'occasion d'une bagarre ou d'une insulte dont leur gouvernement se prévaudrait pour appuyer ses prétentions.

Le Vice-roi de la province de Hou-nan, qui réside à Houtchang, en face de Han-Keou, reçut la visite du ministre d'Allemagne, mais opposa un refus catégorique aux nombreuses demandes et revendications qu'il venait lui présenter et principalement à sa prétention de vouloir substituer une société allemande au syndicat belge concessionnaire du chemin de fer de Pékin à Han-Keou. Le ministre arrivait avec en poche un traité préparé d'avance pour déposséder le syndicat belge au profit des Allemands. A l'entendre il n'y avait qu'à déchirer

(1) Qu'il ne faut pas confondre avec Nanking.

le contrat existant et à conclure avec lui sur de nouvelles bases. Le vice-roi lui répondit qu'il n'avait pas qualité pour annuler un acte officiel de la cour impériale et moins encore pour signer un nouveau contrat engageant son gouvernement. Le Ministre dut se retirer sans avoir rien obtenu et fort mécontent de son peu de succès.

Le *Cormoran*, ancré depuis le 27 octobre devant Han-Keou, appuyait de sa présence le Ministre d'Allemagne au cours de ces pourpalers. Il arriva qu'un groupe de ses officiers, descendus à terre en civils, fut accueilli au débarquement à Hou-Tchang par une demi-douzaine de gamins qui se mirent à crier sur leur passage en les appelant *diables*, qui est une exclamation courante dont ils usent en leur langue à la vue d'étrangers. Aux gestes de menace des officiers ils répondirent en prenant la fuite et leur jetant de loin une poignée de terre et de petits cailloux qui d'ailleurs n'atteignirent personne. Informé de l'incident, le Ministre en prit aussitôt prétexte pour revenir à la charge et demander réparation de l'insulte faite à ses officiers,

Il exigeait des excuses immédiates, sinon il bombardait la ville, débarquait une compagnie en armes et occupait les forts (d'assez misérables défenses), élevés sur la berge, que d'une volée les canons du *Cormoran* réduiraient à merci.

Bien vite on lui dépêcha le Tao-taï (préfet) de Han-Kéou pour tâcher de le calmer ; il refusa de le recevoir, ne le trouvant pas un personnage assez important ; le Vice-roi finit par s'exécuter en lui envoyant le Gouverneur de la ville de Houtchang présenter officiellement ses excuses au consulat d'Allemagne, résidence du Ministre à Han-Kéou.

On lui donnait satisfaction complète ; le pavillon allemand fut arboré sur le fort de Hou-Tchang et salué de vingt et un coups de canon pendant que *le Cormoran*, appareillé pour la circonstance, défilait majestueusement devant la ville en remontant le fleuve de quelques milles au-dessus du fort avant de s'en aller définitivement.

Cela se passait le 7 novembre 1897, en même temps qu'arrivait la nouvelle du meurtre d'un missionnaire catholique allemand dans la province de Chantoung ; l'Allemagne avait enfin le prétexte attendu pour obtenir par la force ce qu'elle réclamait depuis longtemps sans succès.

L'Amiral et son Ministre n'avaient point perdu leur temps ; redescendus au galop, ils avaient quitté le fleuve et réuni en un tour de main toutes les forces navales à leur disposition pour les jeter sur la baie de Kiao-Tchéou qu'ils prenaient comme gage en attendant plus ample réparation.

« Je prends d'abord, ensuite on s'expliquera », disait le grand Frédéric; le 20 novembre, c'était chose faite ; les Allemands attaquaient en pleine paix un territoire appartenant à un gouvernement ami, s'en emparaient de vive force et s'y installaient avec la ferme volonté de n'en plus déloger.

Les premières nouvelles ne parlaient que d'un seul missionnaire assassiné, mais deux avaient été tués, un troisième avait réussi à s'échapper ; des brigands avaient fait le coup, aussi redoutables aux indigènes qu'aux prêtres étrangers ; les autorités locales étaient absolument innocentes de l'attentat ; on le savait très bien. Néanmoins personne ne mit en doute que ce n'était là qu'un prétexte venu fort à point. Les Allemands l'avaient saisi au vol et l'impression générale fut que leur occupation de Kiao-Tcheou était dès maintenant définitive.

Elle était prévue depuis longtemps. La vérité nous oblige à reconnaître que nul ne s'en montra surpris,encore moins indigné. On trouvait tout naturel le procédé de prendre à autrui ce qu'il ne veut pas céder de bon gré.

L'exemple porta ses fruits ; d'autres puissances, moins brutales ou plus adroites, en prirent prétexte à leur tour pour obtenir, en y mettant des formes, des concessions territoriales qu'un faible gouvernement sans armes, sans fusils, sans canons, n'était plus en état de leur refuser.

Les Allemands avaient enfin ce qu'ils désiraient et tout de suite s'étaient attelés à la besogne pour la mise en valeur de leur nouvelle possession. On en jugera par le récit d'un témoin oculaire, le père A..., provicaire de la mission catholique de Tché-fou, à son retour d'un voyage à Kiao-Tchéou qu'il visita trois mois à peine après l'installation des nouveaux occupants.

Les Allemands étaient alors établis à Ching-tau, petit port situé dans la partie nord de l'entrée de la baie ; mais le port définitif et les établissements militaires devaient être reportés plus avant dans l'intérieur de la baie parfaite-

ment abritée. On travaillait aux fortifications des deux côtés de la passe lui donnant accès. Le père A..., vit un parc de 24 pièces d'artillerie lourde, récemment arrivées, avec un matériel complet de transport, affûts, prolonges, caissons, chevaux, mulets, etc.; ces pièces, destinées à l'armement des fortifications futures, pouvant servir éventuellement à des opérations de campagne. On montra les pièces au père A... en ne lui cachant pas que tout ce matériel était réunien vue de l'attaque par terre de Weï-aï-weï, si les occupants à bail refusaient de l'évacuer en temps voulu, l'intention de l'Allemagne étant de se rendre maîtresse de toute la province de Chan-toung, y compris Weï-aï-weï et Tché-fou.

Les forces réunies à Ching-tau comprenaient 4.000 hommes environ : il n'y avait que 300 hommes dans la ville de Kiao-Tchéou, occupée provisoirement, cette ville, située au fond de la baie sur une petite rivière non accessible aux bâtiments, ne devant pas être englobée dans le système de défenses projetées.

Il est à remarquer que ces 300 hommes de garnison étaient tous catholiques et choisis exprès ; le gouverneur de Ching-tau était un capitaine de vaisseau également catholique; l'Allemagne voulait se faire passer pour une puissance catholique aux yeux des Chinois de la contrée, appartenant presque tous à cette religion. Dans un dîner officiel et d'autres en petit comité où le père A... fut convié, on porta des toasts à l'Empereur, protecteur de *toutes* les missions catholiques de la Chine.

L'empereur d'Allemagne tenait essentiellement à ce titre et travaillait activement à ce qu'il fût hautement proclamé. C'était le but principal de la mission du prince Henri de Prusse à la cour de Pékin, et Monseigneur Anzer, dépêché à Rome, faisait de son côté des démarches pressantes auprès du Saint-Siège pour le rendre favorable à ces vues.

Le père A...n'eut qu'à se louer de l'accueil très courtois des autorités allemandes, particulièrement du gouverneur et de l'aide de camp de l'amiral avec lesquels il était en pourparlers pour l'achat de terrains destinés à la future mission, mais il ne put rien obtenir, pour diverses raisons dont la principale, qu'on lui laissa entendre, était que l'Allemagne ne voulait dans la province que des missionnaires allemands, par-

lant allemand, entièrement acquis à l'œuvre de propagation de l'influence allemande dans la contrée et que les missionnaires français devaient se résigner à disparaître devant leurs futurs concurrents.

En ce qui concerne l'établissement, les rues étaient tracées sur le terrain, les quartiers délimités; des poteaux indiquaient par des pancartes les emplacements réservés aux administrations publiques, les parcelles à vendre et les prix de chaque lot, fixés par le gouvernement dans le but d'empêcher toute spéculation abusive sur les terrains.

Les soldats et les fonctionnaires étaient logés dans des locaux parfaitement installés avec tout le confortable nécessaire. Comme le père A... marquait son étonnement de constructions si vite édifiées et pourvues d'un ameublement complet, l'officier qui lui servait de guide lui dit en lui montrant les lits, les tables, les armoires, les poêles à leur place dans les pièces qu'ils parcouraient ensemble :

Tout cela était à Shanghaï depuis très longtemps, à l'abri dans un vieux grand bateau remisé au fond du port; nous n'avons eu qu'à l'amener ici après le débarquement; huit jours après, nous étions installés comme aujourd'hui. Notre occupation était chose décidée depuis trois ans, on ne savait en quel point, mais toutes les mesures étaient prises et les plans arrêtés suivant qu'il nous faudrait faire choix de tel ou tel endroit. On n'attendait plus qu'une occasion; nous l'aurions fait naître si elle avait tardé trop.

Le meurtre des deux missionnaires avait fourni le prétexte attendu, mais ce n'était là qu'un fait accessoire dont le règlement importait fort peu maintenant qu'on en tirait bénéfice; on n'en faisait pas mystère non plus que des conséquences prochaines d'une prise de possession dont les Allemands se targuaient pour l'extension de leur commerce et de leur influence en Chine. Ils voulaient marcher de l'avant, très vite, et déjà s'occupaient de la construction d'un chemin de fer à travers la province de Chan-Toung; les études étaient faites, le matériel commandé, les entrepreneurs avaient leurs chantiers prêts à ouvrir en avril, aussitôt la saison des froids terminée.

Les populations leur étaient favorables et ne montraient nul mécontentement d'une occupation dont l'habitant espérait avantage et profit; les Allemands payaient bien et les travailleurs accouraient s'engager à un bon prix.

Le nouvel état de choses avait sa répercussion jusqu'à Tché-fou ; les résidents européens se voyaient abandonnés de leurs domestiques partis pour Kiao-Tchéou parce que là bas, disaient-ils, on gagnait davantage.

Il apparut dès lors évident que l'Allemagne ne s'en tiendrait pas au territoire restreint occupé sans cérémonie et l'on songea, tout de suite, aux mesures propres à parer aux empiètements à prévoir dans un avenir prochain. Dans ce but, les consuls des diverses nationalités à Tché-fou se réunirent le 8 février 1898 chez le Consul de France qui les avait convoqués en sa qualité de *Senior Consul* ; ils avaient à délibérer au sujet d'une proposition émise en décembre sous forme d'un vœu tendant à l'établissement à Tché-fou d'une concession internationale dans des conditions identiques à celles de Shanghaï et des autres ports ouverts par les traités. Tous les consuls s'y étaient ralliés alors, sans exception. C'était une sauvegarde contre la mainmise éventuelle des Allemands sur le centre commercial et le port le plus important de la province de Chan-Toung ; la mesure apparaissait urgente au lendemain de leur débarquement à Kiao-Tchéou et le vœu devait être transmis officiellement à Pékin par le canal du Ministre d'Angleterre, doyen du corps diplomatique. Tous les consuls présents ayant donné leur adhésion, le consul d'Allemagne voulut s'y opposer par un veto formel, sous le prétexte que l'unanimité était indispensable en pareille matière. Du moment que lui se séparait de ses collègues, nulle suite ne pouvait être donnée au projet.

Il n'appuyait sa thèse sur aucun texte précis ; il fut décidé qu'on passerait outre en lui donnant acte de son opposition, l'avis général étant que le refus d'un seul ne pouvait avoir pour effet d'entraver l'action de la majorité.

A la suite de la séance, notre consul reçut une lettre officielle, écrite en français, où il était dit que toute suite donnée à une décision prise en Conseil malgré l'opposition du représentant de l'Allemagne serait considérée comme une offense à lui consul, qui se verrait dans l'obligation d'en référer non seulement à son Ministre à Pékin, mais encore à Berlin, directement, et qu'il attirait l'attention de son collègue sur les conséquences graves pouvant en résulter.

En présence des termes comminatoires de cette lettre, le

corps consulaire fut encore une fois réuni par le *Senior Consul* à qui elle était personnellement adressée. Il en fut donné lecture en séance et son auteur interrogé sur la valeur des termes dont il s'était servi dans une langue étrangère et dont il n'avait peut-être pas bien compris toute la portée.

Fallait-il y voir une menace à l'adresse de ses collègues ou du représentant d'une puissance en particulier? Menace d'autant plus étrange que le projet en question avait reçu, trois mois avant, l'adhésion du consul d'Allemagne, son prédécesseur, auquel le titulaire actuel infligeait en quelque sorte un démenti. Ce à quoi il fut répondu que la lettre ne renfermait aucune intention menaçante, qu'elle était seulement l'expression du refus formel et absolu de s'associer à un vœu dont l'utilité semblait contestable, que son auteur en maintenait la substance,ne faisant qu'obéir en cela aux instructions très précises de son gouvernement.

Il fut résolu en conséquence que l'affaire suivrait son cours conformément à la décision de la majorité.

Un fait presque contemporain de cet incident vaut la peine d'être rapporté comme exemple typique du procédé des Allemands envers qui n'a point l'énergie ou n'a point le pouvoir de répondre par un refus sans phrases à leurs prétentions éhontées. La menace, l'intimidation sont leurs armes habituelles et trop souvent ils en usèrent avec succès.

A cette époque, la capitale du Céleste Empire n'était reliée à son port de Tien-tsin que par un chemin de fer qui avait son point terminus en dehors de l'enceinte fortifiée; Pékin est englobé dans une ceinture de hautes murailles fermées au coucher du soleil; nul alors n'est admis à en franchir les portes et force est aux retardataires d'en attendre l'ouverture jusqu'au lendemain.

Le baron de H..., Ministre d'Allemagne,avait pour jardinier un brave homme d'Allemand dont la femme était employée en qualité de camériste au service de M^me^ la baronne. Or, un certain jour du mois de janvier qu'elle avait été envoyée à Tien-tsin pour y faire des emplettes, il se trouva qu'à son retour, par suite d'un retard du train, les portes de la ville étant fermées, il fut impossible à la soubrette de réintégrer son domicile à la légation. La voilà donc obligée de regagner la gare où elle dut passer la nuit, toute une nuit à se morfondre sur

un banc de salle d'attente, tandis qu'un lit conjugal bien chaud pleurait son absence de l'autre côté des maudites murailles dont l'accès lui était défendu.

Chose intolérable, un scandale qu'un Ministre d'Allemagne ne peut supporter! Mis au courant de la mésaventure de la camériste enfin délivrée, il accourt au Yamen où sont réunis les hauts fonctionnaires travaillant aux affaires de l'Etat; il force toutes les portes, il crie, il tempête, exige qu'on l'entende, il donne un libre cours à son emportement : « Il faut être en pays barbare pour assister à pareil spectacle! De braves et honnêtes gens contraints de descendre de wagon hors de la ville, au risque, à la nuit close, de n'y pouvoir pénétrer! C'est une honte, une indignité, il faut que cela finisse! »

Il menace, il fulmine et disparaît en laissant les malheureux Chinois absolument terrorisés. Le lendemain, il revient avec un traité en bonne et due forme, préparé de longue main, qui n'attendait qu'une occasion favorable pour sortir de ses cartons. Il est signé, séance tenante, sans discussion, et le baron de H... s'en retourne triomphant. Le tour était joué, une compagnie allemande obtenait la concession d'un chemin de fer prolongeant la ligne de Tien-tsin à l'intérieur de la ville jusqu'au quartier des légations, D'importants avantages lui étaient concédés ainsi qu'à ses filiales pour la fourniture des rails, des machines et du matériel roulant. Voilà ce qui s'appelle mener les choses rondement, à la prussienne.

On était fixé sur la somme de libertés qu'on peut se permettre à l'égard d'une nation dépourvue de forces armées en état de soutenir son bon droit. La leçon n'était pas perdue et, quelques mois après, les Allemands se jetaient sur la baie de Kiao-tchéou.

LOUIS TEXIER.

KŒNIGSMARK

(*Suite* [1])

—

« La première chose dont je m'occupai dès l'automne de 1909, lorsque je fus devenue grande-duchesse de Lautenbourg-Detmold, fut d'apporter ici les améliorations nécessaires pour avoir une demeure à peu près confortable. Les jardins étaient tenus à la va-comme-je-te pousse, et quant au palais, il était rempli d'une collection d'horreurs dont n'aurait pas voulu un roi nègre.

« J'eus tôt fait de mettre bon ordre à tout cela.

« Mélusine, qui arriva vers l'été de 1910, peut te dire que ma vie était alors à peu près la même qu'aujourd'hui, sauf qu'à cette époque, quand le spleen me prenait, je pouvais filer en Russie me désankyloser les méninges.

« Qui changea, par exemple, ce fut le grand-duc Rodolphe. Non qu'il se soit jamais départi envers moi des attentions les plus touchantes, le pauvre homme ! Mais, au bout d'un an, quand il se fut bien rendu compte que son innocent petit calcul ne prenait pas, ne prendrait jamais, que je serais toujours pour lui ce que je lui avait dit, et rien de plus, il devint sombre, ne sortit plus. A Lautenbourg, on ne l'appela plus que Rodolphe le Taciturne.

« Pis que cela, il se mit mal avec le kaiser. Guillaume II se croit un type dans le genre de Louis XIV. Il en veut aux princes allemands qui ne viennent pas faire la roue à Berlin, et les accuse de séparatisme. Or, Rodolphe ne mettait plus les pieds à la Cour.

(1) Voy. *Mercure de France*, [nos] 467, 468, 469 et 470.

« A Lautenbourg, il ne voulait plus voir personne. Le 7e hussards était privé de son colonel. Les moitiés de ses journées et de ses nuits, il les passait dans la bibliothèque, à compulser des ouvrages de minéralogie, sa science favorite. Il y passa tout son temps, lorsque M. de Boose fut arrivé ici.

« Mélusine l'a connu, ce de Boose, dont le nom te fait tressaillir. Dis-lui, Mélusine, qu'il n'y avait pas de plus exécrable joueur de bridge. Il ne connaissait que l'ordinaire, et ne voulut jamais se mettre même à l'opposition. Pour les enchères, il n'y fallait pas penser. J'avais prié le grand-duc de nous le prêter, pour faire le quatrième, mais il était si maladroit et si malhonnête que j'eus tôt fait de le renvoyer à ses chères études.

« Il était très savant, c'est une justice à lui rendre. Figure-toi bien qu'à trente-deux ans, simple lieutenant du génie, il était professeur de topographie à la *Kriegs Académie*. Son livre, *l'Architectonique de la plaine hanovrienne*, est apprécié partout en Europe. Un jour, à Berlin, il souffleta un commandant major qui prétendait qu'il y a dans le Harz des terrains d'origine quaternaire. Rodolphe, qui admirait ses travaux, alla témoigner pour lui devant le conseil de guerre. C'est bien grâce à son intervention qu'il n'eut que soixante jours d'arrêts de forteresse. A l'expiration de sa peine, mon mari obtint qu'il fût nommé au bataillon du 3e génie, à Lautenbourg.

« Au printemps de 1911, j'allai en Russie, chez papa, pour y passer les fêtes de Pâques. Ce fut là que je reçus du grand-duc Rodolphe la lettre que j'ai dû te montrer. Il me disait que le Kaiser l'avait fait appeler et lui avait demandé s'il ne consentirait pas à mettre au service de l'Empire ses connaissances scientifiques. Des recherches venaient d'établir l'existence au Cameroun d'immenses richesses minières. Il était utile de les mieux constater, et aussi de vérifier, avec toute la discrétion possible, les ressources minéralogiques des territoires limitrophes, afin de savoir si l'Allemagne aurait un véritable intérêt à se les annexer. Ces territoires, mon enfant, je regrette de te le dire, c'est la portion de Congo que la France a cédée à l'Allemagne par le traité de 1912.

« Rodolphe partait donc pour là-bas avec de Boose. Il s'excusait, avec une froideur mal jouée, de quitter l'Europe, vu

l'urgence des instructions impériales, sans m'avoir revue, ajoutant que, s'il se permettait d'en user ainsi, c'est qu'il était certain que son voyage n'aurait aucune influence sur le cours normal de mon existence. En quoi il se trompait bien, le pauvre ami.

« De Paris, de Bordeaux, de Saint-Louis du Sénégal, je reçus ses lettres. Puis, du Congo, deux ou trois, celles que je t'ai montrées. Puis, un laps de temps assez long, puis, un jour, mon beau-frère Frédéric-Auguste arriva à Lautenbourg, porteur de la triste nouvelle. Le grand-duc, frappé d'insolation, était mort à Sangha, presque au terme de son voyage. Sa parole ultime avait été mon nom.

« Mélusine te le dira, j'ai pleuré Rodolphe, et non vraiment comme s'il mourait demain, je pleurerais Tarass-Boulba. Je n'ai jamais eu de tort envers ce cheval. Vis-à-vis de Rodolphe, j'ai toujours été franche et loyale, et pourtant j'avais l'impression que j'étais pour quelque chose dans sa mort.

« A celui qui repose là-bas, sous la glaise craquelée par l'immense soleil blanc, je fis faire, à défaut de funérailles, un magnifique service. Le Kaiser, l'Impératrice, tous les princes allemands y assistaient. Les hussards rouges de Lautenbourg, un crêpe à leur sabre, rendaient les honneurs, et leur uniforme, pendant l'office religieux, me faisait songer au pauvre hussard rouge de Péterhof, qui dansait si mal, et était si bon.

« Chaque phrase de ce récit, ami, t'a donné la marque de la confiance que j'ai mise en toi. Tu vas maintenant en trouver la preuve dans chacun des mots qui suivront.

« Tu connais, et tu ne l'aimes pas beaucoup, de Hagen, mon petit officier d'ordonnance. Je ne sais ce qui prévaut en lui du dévouement ou de l'amour. Le dévouement vous permet de vous reposer de tout sur un être, mais l'amour lui donne, à l'égard de votre propre intérêt, des lucidités que nous n'avons pas.

« Ni moi, ni Mélusine, six mois après la mort de Rodolphe, ne nous doutions de ce qui allait m'arriver. Astreinte à mes devoirs de souveraine, je m'en acquittai avec une ponctualité qui me surprenait. J'ai présidé la diète et les assemblées; j'ai signé des décrets, évoqué des litiges, nommé des fonctionnaires, à la satisfaction de tous, je crois. Et jamais la ville de Lautenbourg n'a été mieux tenue que pendant mon principat.

« De Hagen se méfiait, lui. Je le voyais chaque jour plus sombre. A la fin, détestant avoir autour de moi des figures longues d'une aune, je le sommai de s'expliquer, ou de partir en convalescence. Il tomba à mes pieds.

« — Comment ne serais-je pas comme je suis, sanglota-t-il, quand vous allez appartenir à un autre?

« Il n'en revenait pas, lorsque je lui affirmai que je ne comprenais rien à ce qu'il disait.

« — Est-ce possible, murmura-t-il, mais à Berlin, et même ici, il n'est bruit que de votre prochain mariage avec le duc Frédéric-Auguste.

« Cette fois, c'était trop fort. La personne que je me pique d'être, on peut la marier une fois par surprise, mais deux !

« Quand de Hagen, qui allait plusieurs fois par mois à Berlin, m'eut raconté son histoire, je compris néanmoins que c'était sérieux. Je le compris mieux le lendemain, quand je reçus une lettre de mon père. Il était trop visible qu'on l'avait amplement cuisiné, le prenant par son côté faible, l'élévation de sa fille à la couronne royale.

« Quel ennui d'entrer, pour te faire saisir ce qui suit, dans des détails dynastiques! Qu'ils soient les plus brefs possible. Pourquoi étais-je devenue grande-duchesse de Lautenbourg? Pour être, selon le désir de papa, reine de Wurtemberg, à la mort du roi Albert. La succession à Lautenbourg n'est pas réglée par la loi salique, c'est-à-dire que, Rodolphe mort, je n'en restais pas moins grande-duchesse. Mais l'accession au trône de Wurtemberg, elle, est réglée par cette loi. Résumons-nous : seul un grand-duc de Lautenbourg pouvait devenir roi de Wurtemberg. C'est-à-dire que pour être reine de Wurtemberg, il me fallait d'abord transformer, en l'épousant, le duc Frédéric-Auguste en grand-duc de Lautenbourg-Detmold.

« La lettre de papa n'avait d'autre but que de me disposer à cette union.

« Je crois que, dans la réponse que je lui fis sur le champ, j'oubliai un peu le respect qu'une fille doit malgré tout à son père.

« Mais il faut comprendre que j'étais exaspérée. Est-ce que j'allais être forcée d'épouser ainsi toute l'Allemagne ? Quelle fortune pour quelqu'un qui n'aurait voulu jamais se marier!

« Une semaine passa, peut-être, au bout de laquelle je reçus

une lettre de l'Impératrice. Elle m'appelait sans doute sa chère enfant, m'y prodiguait les amabilités les plus flatteuses, mais enfin l'invitation de venir à Berlin que contenait cette lettre était bel et bien un ordre...

« Tu penses que si j'y obéis, ce fut moins par docilité que par désir d'être fixée sur ce qui pouvait se tramer à la cour à mon endroit.

« J'emmenai avec moi Mélusine et de Hagen. L'Impératrice me reçut avec l'air embarrassé que j'avais prévu, et ses explications s'en ressentirent. Ai-je besoin de te les rapporter ?

> L'amour ne règle pas le sort d'une princesse.
> La gloire d'obéir est tout ce qu'on lui laisse.

« L'Amour! Obéir ! A quoi m'eût servi de lui objecter que son raisonnement était faux, que je n'avais jamais aimé quelqu'un et qu'en tout cas ce n'était pas pour obéir que je m'étais mariée une première fois? Le pauvre Rodolphe n'était plus là pour révéler notre petit sous-seing privé, qui me dispensait précisément de ces deux choses. Et puis, à quoi bon discuter avec une brave femme qui récitait sa leçon?

« Je l'écoutai les dents serrées, sans mot dire. Quand elle eut fini, après s'être bien empêtrée :

« — Puis-je demander à Votre Majesté la date à laquelle est fixé mon mariage avec le duc Frédéric-Auguste ?

« Elle se récria, affirmant qu'il n'avait jamais été dans l'idée du Kaiser de brusquer les choses, qu'aucune date n'était arrêtée.

« — C'est seulement le principe qui l'est, dis-je.

« Elle ne répondit pas.

« Je rentrai chez moi, très calme.

« — Je pars ce soir pour Astrakan, dis-je à Mélusine et à de Hagen qui m'attendaient avec anxiété. Faites refaire les malles. Qui m'aime me suive.

« De Hagen me tendit le courrier qu'on m'avait expédié de Lautenbourg. Parmi cinq ou six lettres, il y en avait une timbrée de Russie. Je reconnus l'écriture de papa.

« Ah ! ils avaient bien profité de mon insouciance ! J'ai su plus tard que la lettre que je lui avait écrite une quinzaine de jour auparavant avait été précédée par un envoyé spécial du Kaiser. Il n'avait pas eu besoin de beaucoup de diplomatie pour convaincre mon père. La fameuse couronne de Wurtem-

berg avait encore joué son rôle. En termes très mesurés, mais inflexibles, papa me dictait sa volonté : épouser Frédéric-Auguste, sinon...

« Je n'en pus lire davantage, je déchirai la lettre en mille morceaux ; sur le champ, je rédigeai un télégramme, une trentaine de mots suppliants, menaçants, fous, à l'adresse du prince Tumène.

« Tu te souviens, Mélusine, nous craignîmes le cabinet noir de Berlin. Tu pris le train, et tu allas faire partir cette dépêche à Kœpenick.

« Toi partie, c'en était trop, je fondis en larmes. Larmes d'orage, larmes de rage. Je me vois encore dans cette horrible chambre berlinoise. De Hagen, à mes pieds, sanglotait. Il avait pris mes mains, même mes bras, ma parole, et les couvrait de ses pleurs et de ses baisers : « Où vous voudrez, quand vous voudrez, murmurait-il, je partirai, je vous suivrai. » Somme toute, je suis assez fière de penser qu'il n'a tenu qu'à moi de faire renier son armée, son pays à un officier prussien.

« Mais vite, le contact de cette moustache sur mon bras me rendit au sens de la réalité. Je songeai à Louise de Saxe, aux ignobles tziganes qui tirent argent de la célébrité que leur ont conférée les étreintes d'une reine. Je repoussai l'innocent de Hagen et redevins maîtresse de moi.

« Les deux jours que j'attendis la dépêche, je ne sortis pas. Enfin, il arriva, le petit papier bleu. Tu me regardais, Mélusine, aussi je le décachetai en souriant. Il contenait ces simples mots :

Je ne reverrai ma fille que lorsqu'elle aura accompli son devoir.

« Ah ! il était dur, le vieux Kalmouck !

« Je lus, et je tombai sur le tapis de ma chambre, raide.

★

« Je sais, ami, qu'ici, il faut que je m'arrête pour t'expliquer des choses, sans quoi tu risquerais de ne plus rien comprendre. « Comment, te dis-tu sans doute, tout a-t il été agencé de façon telle qu'une volonté comme celle d'Aurore ait dû fléchir ? Comment a-t-il fait, ce Frédéric-Auguste, invisible et puissant, pour avoir mis ainsi l'Impératrice, marraine de Rodolphe, et le Kaiser dans sa poche ? »

« Tu as lu, je pense, vers 1909, suffisamment les journaux pour savoir à peu près qu'il y eut à cette époque une affaire Eulenbourg, un procès de Moltke-Harden, qui mirent la cour allemande en assez grand désarroi. Personnellement la manière qu'eurent ces gens de se distraire entre eux m'importe peu. Ce que je trouve excessif, c'est que ces histoires aient eu une répercussion sur ma vie.

« Frédéric-Auguste, du vivant de son frère, séjournait peu à Lautenbourg. Je ne l'y ai guère vu que trois ou quatre fois, dont une pour mon mariage, et l'autre, quelque six mois plus tard, pour l'enterrement de sa femme, une brave sotte qui avait des poignets de récureuse, de vaisselle. Ton élève sérénissime n'est guère plus intelligent qu'elle.

« Le reste du temps, il était à Berlin. Cet homme que tu as vu si correct et si froid y menait une vie joyeuse. Ami, ne crois jamais les gens qui te diront que la débauche est nuisible. La fortune de Frédéric-Auguste est la preuve du contraire.

« Ce que le grand-duc actuel possède au suprême degré, c'est l'art de compromettre les autres sans se compromettre. Il s'en est bien servi, en 1909, à Berlin. Intime des de Bülow, familier d'Eitel et de Joachim, lui seul peut dire les petits spectacles auxquels alors il assista. Mais il ne te le dira pas, mon ami, comme il ne me l'a pas dit, car ni toi ni moi ne posséderons jamais de quoi payer assez cher sa confidence. Rien que son silence lui a valu la grande couronne ducale et lui donnera peut-être demain la couronne de Wurtemberg. Quand, avec des trémolos, l'Impératrice me prêchait la soumission à ma destinée, elle ne faisait, la brave femme, que défendre l'honneur de deux de ses fils.

« La fièvre cérébrale que me causa la dépêche de mon père dura un mois, pendant lequel je fus entre la vie et la mort, pendant lequel, avec un dévouement que je n'oublierai pas, Mélusine et de Hagen se relayèrent, nuit et jour, auprès de moi.

« Enfin, j'entrai en convalescence. On m'avait coupé mes cheveux. J'étais maigre, mais jolie encore. Un jour que je regardais dans mon miroir la drôle de figure que me faisaient, à la hauteur de la nuque, mes petites boucles blondes, de Hagen, dont c'était le tour de garde, vint m'annoncer le duc Frédéric-Auguste.

« J'étais encore assez malade pour ne pas le recevoir, mais il me tardait trop de me mesurer avec lui. J'avoue, à ma honte, que, ce jour-là, je n'eus pas le dessus.

« Il entra, et me salua avec cérémonie. Ses yeux bleus, dans son visage rasé et blême, étaient tour à tour ternes et brillants.

« — Je suis heureux, dit-il, ma chère sœur, de vous trouver enfin debout, et véritablement avec une excellente mine.

« Une telle désinvolture me glaçait. Il continua :

« — Je n'ai aucune raison de ne pas vous dire tout de suite l'agréable objet de ma visite. Il y aura demain neuf mois qu'est mort le grand-duc Rodolphe, mon regretté frère. Le délai de viduité fixé par la loi expirant à cette date, leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice seraient heureux que vous veuillez bien fixer celle qui vous conviendra le mieux pour la célébration de notre mariage, car ils ont manifesté expressément l'intention d'y assister.

« — Vous direz, mon cher frère, répondis-je, à leurs Majestés que ma date sera celle qu'il leur plaira, en veuillant bien ajouter que ce sera, je l'espère, la dernière fois que j'aurai à leur imposer ce dérangement.

« Il s'inclina gravement.

« — C'est aussi, croyez-le, mon vœu le plus cher, ma chère sœur, dit-il.

« Et il sortit.

« Nous nous mariâmes un jour sombre de mars 1912. L'empereur et l'impératrice, suivant leur promesse, assistèrent à l'office religieux, puis repartirent dans la soirée pour Berlin. Vers cinq heures, à l'Hôtel de Ville, puis au château, les fonctionnaires et les magistrats prêtèrent serment entre les mains du nouveau grand-duc. Puis, à huit heures, un dîner, intime vu notre deuil récent, réunit les officiers supérieurs et les dignitaires du Grand-Duché, en tout, une trentaine de personnes, au rez-de-chaussée, dans la galerie des Glaces.

« Le deuxième service venait à peine de commencer, qu'un bruit, tour à tour sec et mou, retentit à l'étage supérieur, au-dessus de nos têtes.

« On n'y prit d'abord pas garde. Mais le bruit continuait. Flic-flac-flic-flac, avec une régularité désespérante.

« Le grand-duc, fronçant légèrement le sourcil, fit signe au maître d'hôtel qui se trouvait derrière lui :

« — Qu'est-ce que ce bruit? demanda-t-il à mi-voix. Allez, et faites-le cesser.

« Au bout d'un quart d'heure, l'homme n'était pas revenu, et le bruit durait toujours.

« — De Kessel, pour Dieu, s'écria le grand-duc, moitié agacé, moitié souriant, tâchez d'aller voir ce qui se fabrique sur nos têtes. Excusez-moi, messieurs, dit-il en s'adressant à nos convives.

« De Kessel partit. Cinq minutes plus tard, il reparaissait, très rouge. Le bruit s'était tu.

« — Eh bien, dit le grand-duc, qu'était-ce?

« De Kessel gardait le silence.

« — Voyons, commandant, reprit Frédéric-Auguste, commençant à s'impatienter. Vous n'avez pas, je présume, découvert là-haut un attentat. Je vous somme de rassurer mes convives. Qu'y avait-il?

« — Des maçons, Altesse, murmura de Kessel.

« — Des maçons! A cette heure! en ce jour! c'est un peu fort. Et que faisaient-il, ces maçons? Ah non! je vous en prie, Monsieur de Kessel, parlez!

« — Ils sont en train, murmura l'officier avec effort, de murer le corridor jaune.

« Il y eut un silence glacial. Le corridor jaune était celui qui réunissait entre eux les appartements du grand-duc et de la grande-duchesse de Lautenbourg.

« Frédéric-Auguste est fort, ami. Je l'ai compris ce soir-là et je l'ai admiré quand, s'étant frappé la tête d'un geste signifiant : c'est vrai, j'avais oublié, il donna cet ordre à un maître d'hôtel :

« — Vous ne manquerez pas de veiller à ce que ces braves gens, qui doivent travailler toute la nuit, ne manquent de rien.

« C'est égal, j'étais heureuse, car je sentais bien qu'il y avait aussi de l'admiration dans le regard narquois qu'il m'adressa comme pour me dire :

« — Et maintenant, à nous deux. »

Aurore s'était tue. Il s'écoula quelques minutes de silence.

Puis Mélusine étant allée à la fenêtre écarta brusquement les tentures. Alors, nous vîmes qu'il faisait jour.

Je regardai la grande-duchesse qui, le coude sur un genou, le menton dans la main, rêvait. Nul ravage dans les traits, nulle flétrissure des chairs à la suite de cette totale nuit de veille.

L'aube froide retrouvait Aurore plus belle encore que le tiède crépuscule ne l'avait laissée.

VII

Il arrivait quelquefois, un ou deux soirs par semaine, que la grande-duchesse préférât rester seule. J'employais alors, à regret, ces soirs à travailler.

Mon étude sur les Kœnigsmark était bien délaissée. Je n'avais guère plus de goût à remuer cette poussière, depuis que le hasard m'avait convié à assister à un autre roman, dont les protagonistes vivaient autour de moi, me parlaient chaque jour.

Ce soir de juillet, que la fantaisie d'Aurore me laissait passer seul, il avait fait un grand orage. Par la fenêtre ouverte sur le ciel noir, j'entendais dans la nuit le bruit des arbres qui s'égouttaient. Je travaillais avec la plus extrême mollesse, l'esprit plus occupé des paysages où le récit de la princesse Tumène m'avait promené que du drame de l'*Herrenhausen*, et ce fut bien la chance la plus fortuite qui mit sous mes yeux la pièce capitale dont je vous vais parler.

Je vous ai décrit tout à l'heure, avec des détails qui ont dû vous paraître alors fastidieux, le dossier réuni par la reine de Prusse en vue de la réhabilitation de sa mère, Sophie-Dorothée. Ce soir-là, après avoir analysé deux ou trois documents d'importance secondaire, j'en arrivai à la pièce cotée : S. 2 — N° 87.

Elle comprenait deux grandes pages, recouvertes de caractères allemands, très serrés. Dès les premières lignes, ma nonchalance disparut. Mon attention se fixa. Je comprenais que je venais de mettre la main sur quelque chose de décisif.

Cette pièce relatait la confession d'un certain Bauer, mort garde-chasse au service du grand-duc de Rudolstadt, et qui avait été, vingt ans plus tôt, employé à l'*Herrenhausen*. A ses

derniers instants, cet homme, catholique, fit demander à un prêtre de l'entendre en confession. L'ecclésiastique, qui avait ouï parler de l'enquête menée par la reine de Prusse, subordonna son absolution à l'établissement d'un procès-verbal mentionnant les événements auxquels avait été mêlé Bauer. C'est cette confession, revêtue des signatures du moribond, du confesseur et de deux témoins, que j'étais en train de déchiffrer.

On comprend qu'avec ce caractère d'authenticité, je lui accordai sur l'heure toute l'attention dont j'étais capable.

Bauer avait été des dix hommes qui prêtèrent la main à la comtesse de Platen, dans la tragique nuit du 1er juillet 1694, pour l'assassinat du comte de Kœnigsmark.

Sa confession établit comment, tandis qu'on attendait que le comte sortît de chez la princesse, la comtesse de Platen préparait du punch à ses hommes.

Il se défend d'avoir été parmi ceux qui l'assaillirent à coups de poignard et d'épée, mais il reconnaît l'avoir maintenu à terre, tandis que Mme de Platen, un pied sur son front, essayait de lui faire avouer qu'il avait été l'amant de Sophie-Dorothée.

Je connaissais la plupart de ces détails. Ils figurent même dans le livre de Blaze de Bury. Mais les suivants tranchaient définitivement la controverse célèbre sur la question de savoir ce qu'était devenu le corps du comte.

Quand M. de Kœnigsmark fut bien mort, dit Bauer, Mme de Platen nous donna l'ordre de le porter devant la cheminée de la salle, qui a, au fond, une plaque en bronze de six pieds. Mme de Platen fit jouer un ressort. La plaque s'écarta, laissant apparaître une petite cellule. Je remarquai vaguement, car j'étais bien troublé, un tas blanchâtre qui me parut être de la chaux. C'est là que nous déposâmes le cadavre. Mme de Platen nous congédia alors, après nous avoir recommandé de bien laver le sang dont quelques-uns avaient des taches à leurs habits. Elle resta seule dans la salle des Chevaliers avec son valet de chambre, un nommé Festmann...

Vous voyez que j'avais mes raisons quand je vous ai dit, épisodiquement, que le cadavre de Kœnigsmark est caché dans la salle des Chevaliers, à l'*Herrenhausen*, derrière la plaque de la cheminée. Le document Bauer avait à mes yeux plus que le mérite de fixer de façon indiscutable cet endroit.

J'y voyais en outre une preuve de la complicité soit d'Ernest-Auguste, soit de son fils. Retenez bien le point que Mme de Platen fit jouer une serrure à secret. Or les princes allemands des XVIIe et XVIIIe siècles se montraient fort jaloux du secret de leurs serrures. Si ce secret fut confié à Mme de Platen, ce ne pouvait être que pour une besogne d'importance.

Je m'étais préparé, me mettant au travail, du café, dont j'avais bu coup sur coup trois grandes tasses. Le breuvage commençait à faire son effet, c'est-à-dire que, excité par une première découverte, mon esprit avait à ce moment la plus parfaite lucidité. Ce détail a son importance, je vous prie de le noter.

Découvrir quelque chose n'est rien, en établir l'exactitude est tout. Or, comment pouvais-je aller à Hanovre, demander l'autorisation de visiter l'*Herrenhausen*, rester dans la salle des chevaliers assez de temps seul, car vous concevez bien que je n'avais nulle envie de mettre quelque conservateur du palais sur la piste que je venais d'éventer.

C'est alors que j'eus l'idée suivante, que je vous donne comme marque des bons services du café en matière déductive. J'avais, vous vous le rappelez, en étudiant l'histoire des artistes français employés par les princes allemands des XVIIe et XVIIIe siècles, trouvé que la partie serrurerie avait été confiée par l'électeur de Hanovre, Ernest-Auguste, à un artisan catalan, du nom de Giroud, qui avait également travaillé pour le grand-duc de Lautenbourg. Ce Giroud avait même eu, dans le règlement de comptes, des difficultés avec Ernest-Auguste. Je n'avais à cette époque jeté qu'un coup d'œil rapide sur le dossier le concernant. Il fallait le consulter par le menu. Peut-être y découvrirais-je quelque chose sur le système de serrures installées par lui à l'*Herrenhausen*. Je résolus d'en avoir sur l'heure le cœur net.

Il était un peu plus de minuit. Mettant dans ma poche une lampe électrique, je sortis de ma chambre doucement. Il me sembla à cet instant entendre un léger bruit dans le corridor désert. « Allons, pensai-je, si je me laisse ainsi surexciter par de vieux papiers !... »

En entrant dans la bibliothèque, j'eus la désagréable surprise de la trouver éclairée. M. le Professeur Cyrus Beck y travaillait, ne s'arrêtant de couvrir de ses formules un tableau

noir que pour consulter cinq ou six traités ouverts devant lui.

Mon entrée n'avait rien que de naturel ; souvent il m'était arrivé de descendre très avant dans la nuit à la bibliothèque pour mettre au net quelque passage de ma leçon du lendemain. Il ne m'en regarda pas moins avec cet air de suspicion du savant qui croit toujours qu'on va lui voler quelque chose.

Deux ou trois mots aimables me le concilièrent vite. Il daigna me confier qu'il en était à un point décisif de ses expériences, et que sans doute demain, peut-être même ce soir... Par la porte entr'ouverte venait le bruit de ses fourneaux qui ronflaient comme des feux de cheminée.

Je jugeai inutile de lui dire que moi aussi, sur une question différente, j'en étais au même point que lui.

Au bout d'un moment, d'ailleurs, il rangeait ses traités, pliait ses notes, effaçait ses formules et partait en me souhaitant une bonne nuit.

J'attendais ce départ avec impatience, car j'avais déjà trouvé ce que je voulais.

Avec une sûreté d'investigation qui m'étonna, dès l'abord, j'avais mis la main sur la pièce essentielle, une lettre facture de Giroud, datée de 1682, à l'adresse d'Ernest-Auguste.

Dans une longue énumération, j'y avais relevé tout de suite cette indication :

Pour la cheminée de la salle des Chevaliers, six serrures, à mon nom, à cent cinquante livres la serrure — ci... 900 livres.

Il ne fallait pas avoir une immense habitude des serrures secrètes pour comprendre de quoi il s'agissait. Le système est encore celui des coffres-forts, Fichet et autres. Il y avait, dans la salle des Chevaliers, à l'*Herrenhausen*, sur la plaque de la cheminée, six serrures lettrées. On faisait jouer le ressort en prenant successivement, pour chaque serrure, chacune des six lettres dont se composait le nom de l'inventeur, Giroud.

Si vous vous rappelez que ce Giroud était le serrurier du grand-duc de Lautenbourg, vous admettrez sans peine que ma première pensée ait été celle-ci : vérifier sur la plaque de la cheminée de la salle des Armures du château de Lautenbourg la justesse des raisonnements que j'avais été amené à faire pour la cheminée de la salle des Chevaliers du château de Hanovre, et vous concevrez l'impatience avec laquelle je guettai le départ de Cyrus Beck,

Quand il fut enfin sorti, j'attendis un quart d'heure. Alors, j'éteignis l'électricité, ouvris la porte de droite de la bibliothèque, la refermant avec bruit, comme si je regagnais mon appartement. Puis, évitant le moindre choc, longeant à tâtons les pupitres et les vitrines de numismatique, je revins sur mes pas et ouvris doucement la porte de gauche, qui donnait dans la salle des Armures.

De grandes flaques lunaires s'étendaient sur le sol noir selon la forme des hautes fenêtres lancéolées. J'allai droit à la cheminée; je sentis avec émotion le contact de la lourde plaque de fonte. Ce ne fut que lorsque mes doigts eurent rencontré à gauche, tout en haut, une espèce de macaron de fer que je fis jouer ma lampe électrique.

Je n'eus aucune peine à venir à bout de ce macaron; il pivota sur sa charnière, laissant visible une espèce de cadran. Le tout assez analogue au modèle employé pour nos compteurs à gaz.

J'eus un geste de dépit. Je m'attendais à des lettres. Or, le cadran était chiffré. Il était divisé en vingt-cinq compartiments.

Eteignant ma lampe électrique, je m'assis sur un lourd escabeau de chêne qui se trouvait là.

Mes réflexions ne furent pas de longue durée. Le nombre 25 ! Etais-je sot !

Je tirai de ma poche un crayon et un morceau de papier, et, à genoux devant devant l'escabeau, ayant à nouveau pressé le bouton de ma lampe, j'eus tôt fait de tracer les vingt-cinq lettres de l'alphabet, avec, sous chacune d'elles, le chiffre correspondant. Ayant alors écrit le nom de Giroud, j'obtins la combinaison suivante : 7.9.18. 15.21.4.

79181521 4. Il faudra que beaucoup de jours passent, avant que ce nombre disparaisse de ma mémoire.

Je promenai le faible faisceau électrique sur le rectangle de fonte. Un immense désappointement me saisissait. Au lieu des six macarons *qu'il devait y avoir*, je n'en découvrais que deux.

Quand, dans un raisonnement comme celui auquel je venais de me livrer, un seul élément ne concorde pas, c'est que tout le raisonnement est faux. Aussi, c'eût été par trop simple...

Uniquement par acquit de conscience, j'ouvris le premier

macaron, et faisant tourner l'aiguille qui partait du centre du cadran, je la mis sur le chiffre 7 : g.

J'allai à droite, et répétai la même opération sur le second macaron, mettant l'aiguille au chiffre 9 : i.

Alors, j'entendis mon cœur battre. Une raie noire se dessina verticalement au centre de la plaque. Cette raie s'agrandit, s'agrandit. Les deux parois, glissant à gauche et à droite, laissèrent une fente de 80 centimètres.

J'avais trouvé : le secret de l'*Herrenhausen* allait être enfin percé.

J'étais redevenu calme, extraordinairement calme. Je me souviens que je me répétais : « Quelle admirable façon d'étudier l'histoire ! qu'en penserait M. Seignobos ? »

Prenant avec moi l'escabeau qui m'avait servi de table, je m'introduisis par l'ouverture. La plaque de fonte qui venait de jouer avait, de chaque côté de l'ouverture, deux poignées. Très doucement, mais sans effort, je refermai en les ramenant de l'intérieur, l'une contre l'autre, pas tout à fait contre cependant, dans la crainte de faire jouer quelque fatal déclic.

Vous rappelez-vous, mon ami, le 24 août, en Belgique, au village de Beaumont, quand nous avons pénétré tous deux dans une cave où les gens du pays nous disaient qu'étaient cachés cinq uhlans? Vous me suiviez en m'accusant d'imprudence. Moi, je souriais en pensant que ces cinq fuyards étaient de pauvres choses à côté de l'obscurité où je me suis enfoncé cette nuit-là.

Les deux battants de la plaque ramenés, je me trouvai dans une sorte de petite pièce large de six pieds, haute de six. A droite et à gauche, la muraille, mais au fond une seconde plaque de bronze, avec, à droite, à gauche, deux autres macarons : c'était prévu.

Je mis l'aiguille du premier cadran sur le chiffre 18.

L'aiguille du second venait juste d'arriver sur le chiffre 15 qu'un bruit de bois fracassé, effrayant dans ce silence, me glaçait de la tête aux pieds. Toute la partie inférieure de l'énorme plaque, s'ouvrant à un mètre du sol, venait, en se rabattant, d'écraser le lourd escabeau que j'avais posé en entrant contre elle.

Sans le brusque geste avec lequel j'avais sauté en arrière, mes pieds étaient aplatis.

— Très bien, murmurai-je. Leurs secrets ont des chausses-trappes.

Et, m'étant baissé, je pénétrai dans la seconde chambre qui avait exactement les mêmes dimensions que la première.

Vous pensez que, cette fois, pour mettre l'aiguille du cinquième cadran sur le chiffre 21 et celle du sixième cadran sur le chiffre 4, me rangeant soigneusement à gauche, puis à droite, je pris mes précautions. Peine inutile. La plaque se partagea en deux verticalement, comme avait fait la première, et roula doucement sur d'invisibles gonds.

Alors, j'entrai dans la troisième et dernière chambre.

Elle avait la même hauteur, mais le double environ de largeur et de longueur.

Le mince pinceau de ma lampe électrique éclairait bien, mais sur un faible rayon.

Je ne vis d'abord, sur le sol, que des espèces d'éclaboussures blanches.

Et soudain, mon ami, mon cœur se glaça. J'eus peur, peur. Dans le coin, à gauche, un singulier tas blanc venait de m'apparaître.

Invinciblement, je m'en approchai, et, en m'en approchant, j'avais envie de m'enfuir, et, entre mes dents qui claquaient, je murmurais : « C'est une hallucination, je rêve, je sais bien que je rêve. Ce n'est pas à Hanovre que je suis. C'est à Lautenbourg. Dans le palais. Tout à côté, il y a le Dr Cyrus Beck, qui travaille. Il y a la ronde. Il y a Ludwig, mon valet de chambre. Il y a le commandant de Kessel, qui est si bon, si brave... »

La couche de chaux blanche était maintenant là, à mes pieds. Je tombai, plutôt que je m'agenouillai devant elle.

De bizarres débris la hérissaient, informes, blanchis, horribles. Comment, dans l'état affreux où j'étais, ai-je eu la force d'en saisir un, de le palper, de le regarder...

Cela, je l'ai fait, pourtant. J'ai pris entre mes mains cet ossement, un tibia droit, je l'ai regardé, je l'ai palpé...

Et alors, j'ai poussé un grand cri, en sentant sur cet os, au milieu, le bourrelet d'une ancienne fracture.

★

Comment aussi, ce matin-là, ai-je bien pu donner au duc Joachim sa leçon d'histoire, c'est ce que je me demande en-

core. J'évitais les glaces, de peur de les voir me renvoyer une image trop troublée.

A onze heures, j'étais dans le petit boudoir de la grande-duchesse.

Mélusine, que la vieille femme de chambre russe était allée prévenir, arriva assez vite ; je sentis, à la surprise enjouée qu'elle me témoigna, combien ma visite, à cette heure, lui paraissait insolite.

— Voir la grande-duchesse, mon cher ! Vous ne doutez de rien. Enfin, comme c'est vous qui le demandez... Puis, je pense que pour insister ainsi vous devez avoir...

En parlant, elle entr'ouvrait les rideaux. Un rayon de soleil me frappa en plein visage. Elle m'aperçut alors, tel que j'étais et eut peine à réprimer une exclamation.

— Je vais la chercher, dit-elle simplement.

J'étais venu là comme un somnambule, poussé par la force des événements de la nuit. Resté seul, ma démarche m'apparut folle. Et moi, n'allais-je pas avoir l'air du fou qu'à une minute, je me demandai si je n'étais pas devenu. Elle, Aurore, comment allait-elle prendre le récit de ma singulière aventure? « L'arracher à ses pensées noires, à une sorte de déséquilibre moral fatal à sa santé physique. » Cette phrase me revenait. C'était ce que le grand-duc Ernest-Auguste m'avait demandé d'essayer à son propos. Drôle de façon, vraiment, de m'acquitter de cette mission. J'eus envie de m'échapper.

Mais déjà la grande-duchesse entrait.

Elle était, ce matin, d'une gaîté que je pensai n'avoir jamais la force de troubler.

— Eh bien, ami, dit-elle ? Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de cette visite? Avez-vous renversé votre horaire? Et sont-ce vos matinées que vous avez décidé désormais de me consacrer?

Mon visage bouleversé produisit sur elle le même effet que sur Mélusine.

Elle me prit par le bras et me fit asseoir sur un divan à son côté.

— Vous avez manqué de tomber en vous asseyant, dit-elle gravement. Mélusine, donne-moi le coffret bleu.

C'était un minuscule coffret en pâte de turquoise. Quel barbare révulsif pouvait-il contenir? Quand Aurore me l'eut fait respirer, je tressaillis comme au contact d'un accumulateur.

— Là, dit-elle, il va déjà mieux.

Et elle ajouta :

— Dès que vous serez en état, parlez ! nous vous écoutons.

Tout ce que vous savez déjà, je le lui racontai alors, depuis mes premières investigations sur l'histoire des Kœnigsmark, jusqu'au coup de théâtre final, à ma descente dans le caveau de la salle des Armures et à la lugubre découverte que j'y avais faite.

Avec un sang-froid admirable, jusqu'au bout, elle m'écouta sans mot dire, échangeant seulement par instant avec Mélusine un regard qui était plus de surprise que d'émotion.

Quand j'eus fini, elle resta un moment sans parler, puis me dit avec calme :

— C'est un récit bien passionnant, que celui que vous venez de nous faire là. Mais vous étonnerai-je en vous disant que je n'en suis pas autrement émue? Une seule chose y est, je l'avoue, un peu déconcertante, et c'est que vous ayez trouvé à Lautenbourg un squelette à la place exacte où il doit s'en trouver un au palais de Hanovre. Mais qu'est-ce que cela prouve, en admettant qu'il ne s'agisse pas d'une mort naturelle, sinon que les vieux ducs de Lautenbourg n'avaient pas, pour la vie humaine, un respect plus grand que leurs voisins de Hanovre? Je m'en doutais, et n'en suis pas troublée outre mesure.

— Aussi n'est-ce pas la présence de ce squelette qui m'a troublé si fort, Madame, répondis-je.

— Qu'est-ce alors ? dit-elle, de cet air dédaigneux qu'elle avait sitôt qu'elle se figurait qu'on voulait prendre barre sur elle.

— C'est, dis-je, simplement, mais en pesant mes mots, que j'ai eu entre les mains le tibia droit du corps qui est caché là, et que ce tibia porte, sur sa face externe, au milieu, la suture d'une ancienne fracture.

Aurore s'était dressée. Elle pressa entre ses mains son front recouvert soudain d'une pâleur mortelle. Ses yeux fixes devinrent immenses. Elle cria :

— Vous êtes fou ! Vous êtes fou ! Mélusine, dis-lui qu'il est fou.

Mlle de Graffenfried s'était précipitée auprès de la grande-duchesse renversée sur le divan, dans une raideur cataleptique

que. Ses paupières s'entr'ouvrirent. Une indicible épouvante était dans son regard.

— Fou ! fou ! cria-t-elle encore. C'est à Sangha qu'il est, j'ai les lettres, à Sangha.

Et elle criait, d'une voix effrayante :

— A Sangha ! A Sangha !

— J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire, murmurai-je à Mélusine, tandis que je l'aidais à faire respirer à sa maîtresse le petit coffret bleu.

Elle eut un coup d'œil profond pour me dire — l'admirable fille :

—Vous n'avez pas besoin de vous excuser, je le sais.

— N'ayez pas peur, ajouta-t-elle à mi-voix. Sa fièvre cérébrale l'a laissée extraordinairement impressionnable. Et vraiment, cette fois-ci, il y avait de quoi. Mais voyez, elle revient à elle.

Aurore rouvrait des yeux étonnés. Elle nous vit tous deux penchés sur elle, se rappela. Je devais avoir dans le regard une anxiété incroyable. Elle me sourit, me tendant une main que je couvris de baisers.

— Excusez-moi, mes enfants, de vous voir tant effrayés, murmura-t-elle. Bonne Mélusine, toujours à son poste quand il le faut, et, vous, ami, merci.

— Vous ne m'en voulez pas ? suppliai-je.

Elle hocha la tête en souriant et me répondit par la phrase russe :

« *Les corneilles pourraient-elles en vouloir au soleil qui fait briller le fusil ?* »

Elle ajouta :

— Mélusine, préviens qu'il déjeunera avec nous.

C'était une faveur insigne que de s'asseoir à la table d'Aurore. La seule Mélusine jusqu'à ce jour en avait été jugée digne. Je ne devais pas tarder à apprendre à mes dépens l'immensité de cet honneur. En attendant, j'y voyais une nouvelle preuve de l'importance de ma révélation.

Vous pourriez croire que ce déjeuner dût souffrir de l'influence des événements qui venaient de se passer. Il n'en fut rien, et, pour être un peu factice, l'entrain d'Aurore ne l'en anima pas moins jusqu'au bout. Tout le temps, elle parla d'autre chose. J'admirais sa maîtrise d'autant plus que j'étais

dépositaire d'un secret assez fort pour la lui avoir fait perdre. En cette heure, où je sentais que les événements les plus graves allaient se précipiter, je me plaisais à considérer combien j'avais su me rendre indispensable à la hautaine princesse qui avait eu, cinq mois, l'air d'ignorer jusqu'à mon existence.

Au moment du café, Mélusine se leva.

— Où vas-tu ? demanda la grande-duchesse.

— Dire que vous n'irez pas faire vos visites après-midi, répondit-elle.

— Tu te trompes, dit Aurore en souriant. Je suis plus forte que cela. Préviens au contraire que ce n'est pas à cinq heures, mais à quatre qu'il faut que l'automobile soit prête.

— A quatre heures?

— Oui, car je veux avoir quelques heures de tranquillité avant de venir, à minuit, vous retrouver, me dit-elle.

Mélusine et moi la regardâmes.

— Cela vous étonne, reprit-elle. Jugez-vous, oui ou non, important ce que vous venez de me dire? Moi, je pense ceci : un être peut avoir une hallucination. Deux êtres, c'est moins vraisemblable. A minuit, ami, je frapperai à votre porte. Et ce sera le moment de me prouver votre science des serrures secrètes. C'est dit, n'est-ce pas? Et maintenant, va, ma Mélusine, commander la voiture pour quatre heures, car voilà deux fois que j'ai remis ma visite à cette bonne M^me^ la Bourgmestresse de Lautenbourg. Je ne lui manquerai pas une troisième fois de parole.

Il y avait une telle autorité dans cet ordre que Mélusine sortit, non sans m'avoir jeté un long regard suppliant.

— Pauvre amie, dit la grande-duchesse, par ce regard, elle me confie à toi. Quoi qu'il en soit, entendu, n'est-ce pas, à minuit.

— Madame, dis-je avec résolution, je ferai ce que voudra Votre Altesse. Non seulement je la comprends, mais je l'approuve. Permettez-moi seulement de vous faire remarquer deux choses: d'abord qu'il serait beaucoup plus rationnel que ce fût moi qui vinsse vous chercher, plutôt que de vous faire courir le risque d'être rencontrée dans les couloirs du château ; en second lieu, qu'à minuit, une ronde passe, qu'elle peut être en avance, et qu'il est préférable d'éliminer tou

danger d'être dérangés dans une entreprise aussi délicate que la nôtre.

— Soit, dit-elle, alors?

— Alors, avec votre autorisation, je serai ici à dix heures et demie. Une heure nous suffira largement. Et Mlle de Graffenfried qui restera dans vos appartements sera chargée d'y accueillir comme il convient les importuns éventuels.

Elle sourit :

— Si c'est à de Hagen que vous faites allusion, mauvais garçon rancunier, j'aime mieux vous prévenir qu'il est convié ce soir à son cercle, à une de ces beuveries auxquelles tout bon Allemand sacrifierait même la Lorelei.

— De Hagen ou un autre, répliquai-je, un peu vexé, il vaut mieux tout prévoir.

— Tu as raison, petit frère, dit-elle sérieusement. A dix heures et demie, donc, je t'attendrai.

★

Quand, après le dîner, je fus rentré dans ma chambre, il me sembla que l'instant d'aller chercher la grande-duchesse n'arriverait jamais.

Dix heures sonnèrent enfin, puis le quart. Je descendis doucement, et entr'ouvris la porte de la bibliothèque. Bonheur ! Elle n'était pas éclairée. Si Cyrus Beck avait eu cette nuit la malencontreuse idée d'y travailler, tout aurait été à recommencer.

La demie sonna, il me fallait deux minutes à peine pour traverser le jardin. Je n'étais pas en retard.

J'ouvris la porte donnant sur le parc. Une bouffée d'air frais me fit du bien.

Comme je la refermais, je tressaillis : une main venait de se poser sur mon épaule.

En même temps, une voix disait :

— Monsieur le Professeur Vignerte. Vraiment, comme je suis heureux de vous rencontrer !

C'était le lieutenant de Hagen.

La nuit était noire et nous ne pouvions pas nous voir. Cependant, il me sembla que la main qu'il avait mise sur mon épaule tremblait un peu. Du coup, toute mon assurance me revint.

— Je vous croyais à votre mess, lui dis-je.

— J'y devais être, me répondit-il. On change quelquefois d'idée. Ainsi vous-même, vous aviez sans doute l'intention de passer la nuit à travailler dans votre chambre. Et pourtant vous voilà ici.

— Il fait si lourd ce soir, dis-je. J'ai eu envie de prendre un peu l'air au jardin.

— Je ne pense pas dans ces conditions que vous voyiez quelque inconvénient à ce que je vous accompagne dans votre promenade.

Cette fois, je découvrais dans son ton une ironie si insolente que je vis qu'il allait me falloir jouer cartes sur table.

— Tout en reconnaissant ce que votre attention a de gracieux, Monsieur le Lieutenant, je ne vous cacherai pas que je préférerais être seul.

Il ricana :

— Tout seul, vraiment ?

Les trois quarts qui sonnèrent me rendirent furieux. Cet imbécile allait-il faire tout manquer?

— Que voulez-vous dire ? demandai-je avec irritation.

Je compris que son dessein était de me mettre hors de moi-même.

— Monsieur le professeur, dit-il, en Allemagne, nous avons quelque chose de sacré. Notre parole d'honneur. Je me plais à croire qu'en France il en est de même. Je vais vous laisser tranquille. Toutefois auparavant, pouvez-vous me donner votre parole d'honneur que vous n'avez pas rendez-vous, ce soir, avec la grande-duchesse Aurore?

Je frémis. Jusqu'à quel point cet homme était-il au courant de ce qui se passait? Cependant, cette fois encore, je me contins.

— Monsieur de Hagen, un de vos romanciers, un certain Beyerlein, a fait un bien mauvais roman, la *Retraite*. Eh bien, nous sommes en train, à nous deux, de jouer la scène la plus ridicule de ce roman-là, avec cette différence qu'il ne s'agit pas de la fille d'un maréchal des logis-chef, mais de votre souveraine, la grande-duchesse de Lautenbourg-Detmold. Et je m'étonne...

— Je le sais, me dit il d'une voix rauque. Et c'est pourquoi je veux...

— Que voulez-vous, dites-le. Finissons-en !

— Vous tuer, Monsieur le Professeur.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que vous l'aimez et parce que...

Il eut un sanglot, ce hussard rouge. Sa main, posée sur mon bras, eut un grand frisson.

— Parce que ?

— Parce qu'elle vous aime.

Il me faisait presque pitié, maintenant. Mais là-bas, la grande-duchesse m'attendait.

— Je suis, Monsieur, à votre disposition, dès demain, quand vous voudrez, dis-je.

— Demain, dit-il avec amertume. Alors vous pensez que je vais vous laisser aller la retrouver ? Car elle vous attend : vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure. Non, Monsieur, non. Tout de suite.

C'en était trop. Avec une violence inouïe, je dégageai mon bras et le repoussai. Il s'en alla buter contre le mur.

Il avait dégainé.

Je me sentais de force à lui arracher son sabre et à le retourner contre lui de belle façon. Mais je pouvais être blessé. De toute façon, c'était du bruit, du scandale. Il ne fallait pas.

— Monsieur de Hagen, dis-je à voix basse. Ecoutez-moi. Pour me parler ainsi, pour me chercher querelle, il faut, je le sais, que vous aimiez vous-même la grande-duchesse.

— Monsieur, dit-il avec colère, je vous défends...

— Ecoutez-moi donc, dis-je, d'un ton d'impatience et d'autorité qui lui en imposa. Vous l'aimez, je le répète. Eh bien, je fais appel maintenant autant à votre amour qu'à votre loyalisme de soldat : la grande-duchesse Aurore, cette femme adorable, court cette nuit un immense danger. Chaque minute, chaque seconde que vous me faites perdre ici augmente ce danger, vous m'entendez, et de cela, je puis vous donner sur l'heure ma parole d'honneur.

Je vis que j'avais touché juste.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? murmura-t-il avec effroi. Un grand danger ?

— Oui, Monsieur de Hagen. Rentrez sur l'heure chez vous ;

ne vous couchez pas. Peut-être Aurore de Lautenbourg aura cette nuit besoin de vos services.

Il hésita, puis prenant son parti :

— Eh bien, Monsieur, c'est entendu, je rentre. Mais n'oubliez pas que si vous m'avez trompé...

— De cela, n'ayez nulle crainte, répondis-je, car je préfère vous dire que la petite partie que vous me proposiez à la minute, nous la remettrons, si vous voulez, à demain matin. J'en ai un aussi vif désir que vous.

— A demain donc, dit-il en s'inclinant. Quelle heure?

— Six heures. Au pont de la Meilleraie. C'est un endroit tranquille, et la Melna est à côté.

— Et pour les armes ?

— Occupez-vous-en, dis-je. Je m'en remets entièrement à vous.

Nous dîmes tous deux ensemble :

— Et personne avec nous, naturellement.

Il se raidit, me salua militairement et s'éloigna dans la nuit.

— Enfin, murmurai-je, avec un soupir de soulagement.

Onze heures sonnaient quand j'entrai chez la grande duchesse.

*

Elle m'attendait seule dans son boudoir, debout, un peu pâle.

Quand j'entrai, elle lut sur mon visage qu'il s'était passé quelque chose d'anormal, car elle ne m'interrogea pas sur mon retard.

— Rien de grave? demanda-t-elle simplement.

— Non, Madame, rien. Mais partons vite, nous avons juste le temps.

Comme nous étions à la porte de l'escalier, celle de la chambre de Mélusine s'ouvrit, et Mlle de Graffenfried entra.

— Quoi, dit-elle, déjà?

— C'est vrai, dit Aurore. Je ne t'avais pas prévenue que c'était avancé d'une heure. Ne crains rien, ma chérie. Demeure, et que personne n'entre ici. Nous serons de retour avant minuit.

Elle l'embrassa sur le front.

Pleine d'angoisse, des larmes dans ses beaux yeux noirs, Mlle de Graffenfried m'avait saisi les mains.

— Vous me jurez qu'il ne lui arrivera rien, supplia-t-elle. Je vous la confie.

— Allons, allons, dit Aurore, faisons vite, éteins l'électricité de l'escalier.

Nous descendîmes dans l'obscurité.

Arrivée au palier du milieu, je sentis la main de la grande-duchesse étreindre mon bras. Elle ne tremblait pas, elle, je vous le jure.

— Es-tu armé ? dit-elle.

— Non.

— Enfant, murmura-t-elle, et, en même temps, je sentis que sa main qui s'était introduite dans la poche de mon veston y déposait quelque chose.

— C'est un browning et un bon. A la première occasion, n'hésite pas à t'en servir, contre n'importe qui. Je te donnerai moi-même l'exemple.

Nous étions arrivés au bas de l'escalier. Elle marchait devant, et ce fut elle qui ouvrit la porte.

— Eh bien ? dis-je.

Elle n'avançait plus, obstruant l'entrée. Une exclamation sourde lui échappa.

— Ah, je te l'avais bien dit ! Il est fort, très fort.

— Qu'y a-t-il ? interrogeai-je avec angoisse.

Une immense lueur rouge embrasait l'horizon, à droite. La moitié du château brûlait.

Sur la flamme, les ifs du parc se détachaient comme des cônes d'ombre. L'eau du bassin de Perséphone miroitait, noire et rose.

Nous contemplâmes une seconde le tragique spectacle. Les bruits commençaient à naître dans le palais surpris dans son premier sommeil.

— Allons, dit Aurore, il faut voir.

En nous approchant, nous tombâmes sur de Hagen. Comme un fou, il dévalait par l'escalier de droite du palais.

— Vous, vous ! dit-il avec un cri de joie en reconnaissant la grande-duchesse. Ah ! que j'ai eu peur ! que je suis heureux !

Et il lui baisait les mains éperdument.

— Pardon, pardon, balbutiait-il, s'adressant à moi.

— Restez avec elle, lui criai-je. Et m'élançant, j'entrai dans la salle des fêtes à toute vitesse.

— Où va-t-il ? cria Aurore. Retenez-le !

J'étais déjà loin. Traversant la salle des fêtes, je pénétrai dans la partie droite du château. C'était la gauche qui était en flammes, la bibliothèque et, naturellement, la salle des Armures.

Qu'allais-je faire ? Je ne le savais pas très bien moi-même. Une de ces forces me poussait avec lesquelles on ne raisonne pas. Plus tard, j'ai essayé d'analyser mon geste. Il y avait dans ma chambre mon argent, mes papiers, quelques lettres de ma mère, toute ma vie, sans doute, et pourtant, je suis sûr que pas une minute je n'eus l'impression que c'était pour cela que je m'exposais ainsi.

Par le corridor du premier étage, au bout duquel était la porte de mon appartement, un énorme tourbillon de fumée dégringolait, où voltigeaient des étincelles rouges.

Je croisai de Kessel qui descendait.

Je l'entendis qui me criait :

— Où allez-vous ? L'escalier s'embrase. Le corridor brûle !

J'étais déjà loin.

J'avais enlevé ma veste et m'en étais entortillé la tête. Comment j'arrivai à la porte de ma chambre, je ne sais. Je me rappelle seulement que le contact de la serrure me brûla les doigts.

En vain, j'essayai d'ouvrir. La clef jouait dans le pène normalement. La porte résistait.

C'est alors que j'aperçus une épaisse lame de fer, vissée moitié dans la porte, moitié dans la muraille.

— Ah ! dis-je, et ma fenêtre qui surplombe le ravin de la Melna !

Je ne tremblais pas. Je comprenais. Je savais ce que je voulais.

Pour aller et revenir, je n'avais pas mis une minute. Quand je posai le pied sur la dernière marche de l'escalier, un formidable craquement retentit. Sa partie supérieure et tout le corridor venaient de s'abîmer.

Lorsque je parvins près de la grande-duchesse, hagard, les cheveux roussis, de nombreux groupes étaient déjà formés dans le parc. A côté d'elle et de de Hagen, un homme de haute taille se tenait. C'était le grand-duc.

— Monsieur Vignerte, s'écria-t-il avec joie en m'apercevant, enfin, quel poids vous m'ôtez du cœur ! Vous revenez de loin !

— De bien loin, en effet, Monseigneur, répondis-je.

— Soutenez-le, dit Aurore à de Hagen.

Et le petit hussard rouge obéit.

— Attention ! cria soudain le grand-duc. Voilà ce que je craignais.

Entraînant sa femme, il avait bondi en arrière, à une dizaine de mètres. Tous l'imitèrent avec stupeur.

Une immense flamme, mauve et or, monta dans le ciel rouge, suivie d'une épouvantable explosion. On vit les murailles du château s'entr'ouvrir, osciller, puis retomber sur elles-mêmes avec fracas.

Il pleuvait maintenant autour de nous des débris de toutes sortes, plâtras, flammèches, tuiles, fragments de poutres embrasées.

A notre côté, le capitaine Muller qui s'était un peu rapproché du foyer fut atteint par l'un d'eux. Nous le vîmes s'affaisser, la tête en sang.

C'était le laboratoire du professeur Cyrus Beck qui venait de sauter.

Les pompiers, arrivés presque instantanément, s'efforçaient de circonscrire l'incendie. Derrière, dans la cour d'honneur, s'entendait le bruit sourd et martelé des troupes de la garnison accourant au pas gymnastique.

A une heure, on était maître du feu. A une heure et demie, on put commencer à retirer les premiers cadavres.

Vers deux heures, le ciel se teinta d'une lueur jaune. Doucement, l'aube naissait.

A ce moment, portée par quatre soldats, une civière passa près de notre groupe, et nous pûmes reconnaître le corps affreusement défiguré du professeur.

Le grand-duc se pencha, le regarda, puis, ayant rejeté le drap sur les restes hideux, il murmura :

— Avec ce vieux fou, il était certain que pareille chose devait arriver un jour.

Telle fut l'oraison funèbre de M. le professeur Cyrus Beck, de l'Université de Kiel.

PIERRE BENOIT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Le Cinquantenaire de Charles Baudelaire, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50, « Maison du Livre ». — Camille Mauclair : *Charles Baudelaire, sa Vie, son Art, sa Légende*, 1 vol. in-16, 7 fr., « Maison du Livre ». — Charles Baudelaire : *Les Fleurs du Mal, édition, revue sur les textes originaux, accompagnée de notes et de variantes*, par Ad. Van Bever, 1 vol. in-18, 4 fr., Crès. — Charles Baudelaire : *Le Spleen de Paris, Petits poèmes en prose*, 1 vol. in-18, 4 fr., Crès. — *L'œuvre poétique de Charles Baudelaire. Introduction et notes* par Guillaume Apollinaire, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50, « Bibliothèque des Curieux ». — Charles Baudelaire : *Les Fleurs du Mal. Préface* par Gustave Kahn, 1 vol. in-16, 3 fr., « Librairie des Bibliophiles. »

Dans ce livre écrit à l'occasion du **Cinquantenaire de Charles Baudelaire**, M. Ernest Raynaud a pensé que la meilleure façon d'honorer le poète était de recueillir les hommages et les jugements des meilleurs critiques d'hier et d'aujourd'hui. Baudelaire, qui a ses dévots et ses admirateurs passionnés, n'est pas encore entré « dans la période sereine de la gloire ». On continue à discuter autour de son nom. Et M. E. Raynaud voudrait qu'on en finisse avec cette légende de Baudelaire agent de démoralisation, légende que Baudelaire a lui-même contribué à créer par une sorte de dandysme et de romantisme, mais aussi par une sorte de dégoût de la morale bourgeoise. Cette légende est d'ailleurs toujours vivante dans la grande presse bourgeoise, mais cela n'a guère d'importance : ce n'est là, après tout, que de la critique d'arrière-garde. C'est cette critique-là qui découvre Claudel, lorsque les snobs eux-mêmes se sont lassés de l'admirer : une critique qui sera toujours en retard de vingt ans.

Mais, en défendant la morale de Baudelaire, M. Raynaud se défend bien de vouloir diminuer l'œuvre du poète et de la réduire aux psalmodies et aux berquinades de quelques-uns de nos grands poètes actuels, retombés en enfance.

Même si l'amoralité de Baudelaire, continue-t-il, justifiait son ostracisme, « quand bien même le revirement du goût devrait lui interdire, chez nous, tout crédit désormais, son œuvre n'en garderait pas moins, par l'importance du mouvement symboliste qu'elle a suscité, une valeur historique digne de préoccuper la critique ». Mais son ascendant, constate M. Raynaud, est énorme et son influence a pénétré, à leur insu, ceux-là-même qui la contestent et font métier de la réprouver :

Il n'est pas de livre de vers — digne de ce nom — paru depuis cin-

quante ans où l'on n'en saisisse les traces, de sorte que l'on peut dire que si... il n'y a pas de poète moins actuel que Baudelaire, il n'y en a pas, selon l'expression de Charles Morice, de plus présent.

On trouvera dans ce volume les appréciations les plus caractéristiques parues du vivant de Baudelaire ou après sa mort. Il se trouve que ce sont les poètes qui ont le mieux jugé l'auteur des *Fleurs du Mal*. Théodore de Banville écrit :

Il faut admirer en Baudelaire un des plus grands hommes de ce temps et qui, si nous ne vivions pas sous le rège intellectuel de Victor Hugo, mériterait que nul poète contemporain ne fût mis au-dessus de lui. De tous les artistes modernes du vers, l'auteur des *Fleurs du Mal* est le seul qui n'ait rien dû à l'auteur de la *Légende des Siècles*. Il ne procédait ni de lui, ni de personne.

Leconte de Lisle a bien entendu les malédictions, les plaintes, les chants exotiques, les blasphèmes, les cris d'angoisse et de douleur :

Les tortures de la passion, les férocités et les lâchetés sociales, les âpres sanglots du désespoir, l'ironie et le dédain, tout se mêle avec force et harmonie dans un cauchemar dantesque, troué çà et là de lumineuse issues par où l'esprit s'envole vers la paix et les joies idéales. Le choix et l'agencement des mots, le mouvement général et le style, tout concorde à l'effet produit, laissant à la fois dans l'esprit la vision de choses effrayantes et mystérieuses, dans l'oreille exercée, comme une vibration multiple et savamment combinée de métaux sonores et précieux, et dans les yeux, de splendides couleurs.

Cette description de l'art de Baudelaire est d'une justesse merveilleuse.

M. Raynaud, après avoir constaté que cet art de Baudelaire s'est imposé aux Parnassiens eux-mêmes, remarque que trois poètes surtout s'en sont inspirés :

Mallarmé, qui « a reçu le coup de foudre du sonnet des *Correspondances* et y conforme son esthétique », Verlaine, qui avoue Baudelaire pour son « plus cher fanatisme » et lui prend par affinité ses titres de « Poèmes saturniens » et de « Poètes maudits », Arthur Rimbaud, « qui extrait des *Fleurs du Mal* sa strophe lyrique et les éléments de son Alchimie du Verbe ». A cette époque, l'influence de Baudelaire se fait sentir sur les peintres et les artistes comme Rops, Gustave Moreau, Rodin.

Après avoir servi d'enseigne aux réalistes « qu'il avait conquis par son relief et ses hardiesses », c'est en son nom que l'école symboliste est fondée : Moréas, dans le manifeste de l'Ecole (*Figaro* du 18 sept. 1880), écrit : « Baudelaire doit être considéré comme le véritable précurseur du mouvement poétique actuel. »

Et, lorsqu'en 1902, un critique ayant avancé que Victor Hugo

était « toute la poésie et toute la pensée du XIX^e^ siècle », Remy de Gourmont protesta dans le *Mercure* :

De telles synthèses sont vraiment trop hardise. Est-ce que sans Vigny, Lamartine, Musset, Baudelaire, Verlaine et quelques autres anciens ou récents, on a toute la poésie du siècle dernier ? Je voudrais que l'on demandât à deux cents poètes d'aujourd'hui : Quel est votre Poète? On verrait...

Ces lignes provoquèrent, dans l'*Ermitage* une enquête où quelques poètes affirmèrent leur admiration pour Baudelaire, et j'en veux rappeler ces quelques lignes, prophétiques, de Georges Rodenbach :

Il semble que Baudelaire ait prévu son propre cas quand il écrivait : « Les Nations sont comme les familles : elles n'ont de grands hommes que malgré elles. » En effet, il est surprenant de penser qu'on le conteste encore, que les critiques le dénaturent, que les anthologies le négligent, qu'on le tient, tout au plus, pour un poète étrange, malsain, stérile en tout cas. Mais l'opinion finale sera de le mettre enfin au premier rang, où règnent Lamartine et Victor Hugo, qu'on cite toujours en l'omettant. L'œuvre de ceux-ci fut en horizon ; le génie de Baudelaire est en profondeur.

Mais que représente Baudelaire aujourd'hui, en 1917, en 1918 déjà ? M. Ernest Raynaud a interrogé sur ce sujet quelques illustres contemporains qui ont qualité « pour parler au nom d'un parti, d'un groupe, d'une école » : M. Edmond Rostand s'est récusé. Peut-être a-t-il peur de Baudelaire. M. Auguste Dorchain, qui songe à l'Académie, accuse Baudelaire d'immoralité. C'est pénible. M. Paul Bourget invite l'indiscret à renoncer présentement « aux idéologies transcendantes et mensongères », ce que je ne comprends pas très bien. Mais Henri de Regnier, Paul Fort, Maurice Barrès conservent fidèlement au poète des *Fleurs du Mal* la ferveur de leur jeunesse.

M. André Gide qui vient de découvrir que la *Forme est la raison de l'œuvre d'Art* (ne pas oublier les Majuscules sacrées) nous explique, enfin, les raisons du génie de Baudelaire.

Baudelaire, dit M. Gide, a découvert l'antithèse ; l'antithèse non plus seulement extérieure et verbale, procédé d'Art à la manière de Hugo, mais loyale. L'antithèse éclôt spontanément dans ce cœur catholique, qui ne connaît pas une émotion dont les contours aussitôt ne s'évadent, que ne double aussitôt son contraire, comme une ombre, ou, mieux, comme un reflet dans la dualité de ce cœur. C'est ainsi que partout en ses vers, la douleur reste mêlée de joie, la confiance de doute, la gaîté de mélancolie et qu'il cherche inquiètement, dans l'horrible, un tempérament de l'Amour.

C'est là une chimie bien compliquée, et pourquoi l'antithèse... loyale ne peut-elle éclore que dans les cœurs catholiques ? Mais M. André Gide est persuadé d'avoir trouvé le mot de l'énigme, et cette découverte de l'antithèse loyale lui apparaît, dans l'ordre lyrique, aussi importante qu'en chimie, la découverte du radium.

Enfin, dans les dernières pages de ce volume, M. Ernest Raynaup a recueilli quelques hommages à Baudelaire, signés de nos plus sympathiques écrivains de l'instant, depuis Apollinaire, Aurel, Divoire, Gustave Kahn, Francis de Miomandre, Charles Morice et Frédéric Plessis. Ce sont là des pages harmonieuses et... *loyales* d'artistes qui tous ont été et sont demeurés touchés par la grâce baudelairienne.

§

Si M. Ernest Raynaud demande qu'on en finisse avec la légende de Baudelaire agent de démoralisation, M. Camille Mauclair, dans ce livre de pure critique qu'il consacre à **Baudelaire**, *sa vie, son art, sa légende*, entreprend de dépouiller enfin le grand poète de ce qu'il appelle les oripeaux du baudelairisme, pour le mettre à sa vraie place, celle qu'il occupera demain « dans l'asile du classicisme français ». Pour certains, il a déjà atteint cette immutabilité, où on peut le juger,

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

Et pour M. Camille Mauclair l'apparition de cette poésie devra être considérée comme un signe de la fin du romantisme « dont il se détacha de plus en plus jusqu'à un véritable dédain ». M Mauclair observe encore que les formes des *Fleurs du Mal* sont des plus simples : l'alexandrin, le vers de huit syllabes, de rares strophes de cinq vers dont le cinquième répète le premier. Il ne prétendait rien innover et les spécialistes de la prosodie et de la métrique n'ont rien à glaner chez lui :

Ce qu'il a possédé au plus haut degré, c'est le sens de « l'accent » tels que l'ont eu les poètes des seizième et dix-septième siècles, en remontant à Saint-Amant, à Tristan l'Hermite, à Malherbe et à d'Aubigné surtout : à ces deux derniers il ressemble, et ce n'est pas sans raison qu'il a pris dans d'Aubigné l'épigraphe des *Fleurs du Mal*. Je ne crois pas même qu'il fût sans estime pour Boileau. Il rejetait toute fioriture, tout morceau de bravoure, toute prosopopée : il abhorrait la rhétorique.

M. Mauclair constate encore que la langue de Baudelaire est une langue simple et « riche par l'emploi du terme le plus exact et le plus judicieux » : elle est la langue française de la belle époque puriste avec des images directes et naturelles. Et c'est, ajoute-t-il, avec « autant de justesse que de finesse qu'un critique admirable, Remy de Gourmont, a noté l'analogie frappante du rythme et de l'allure entre les *Métamorphoses du Vampire* et le *Songe d'Athalie;* et souvent, en lisant Baudelaire, en faisant abstraction du sujet et du sentiment, en n'écoutant que le chant, on évoque Racine ».

Et j'aime encore cette page où M. Mauclair parle de cette sorte de pureté hautaine que Baudelaire met jusque dans les pièces les plus équivoques, ces *Femmes damnées*, par exemple, où les lesbiennes

Delphine et Hippolyte dialoguent « avec la tristesse majestueuse de deux princesses raciniennes ».

Mais il faut lire ces lignes où le critique analyse l'exceptionnelle musique verbale de Baudelaire, qui fut aussi intuitif de la symphonie, écrit-il, que de la peinture et dont cette faculté de pénétrer les arcanes de deux arts a puissamment renforcé le don littéraire. On ne peut, dit-il, que sentir et non expliquer comment la langue classique stricte, très picturale des *Fleurs du Mal*, « avec ses accents nets et sa prosodie sans licences, s'emplit tout à coup de sonorités profondes comme la résonance du bronze ou suaves comme les harmoniques du hautbois et atteint sans effort apparent, sans procédé visible, à la musicalité pure ».

Dans certaines pièces condamnées, « l'érotisme des gestes et l'immoralisme des pensées » s'efface dans une impression générale d'harmonie, et « comme devant certains antiques, la *Léda* du musée de Venise, par exemple, impudiquement frémissante sous l'étreinte du cygne, l'esprit reste sans trouble et le regard examine sans gêne la scène érotique figée dans la beauté et la frigidité esthétique du marbre ».

Je ne puis m'arrêter avec l'auteur à écouter ces véritables *partitions* musicales que sont certains poèmes de Baudelaire comme le *Parfum exotique*, le *Balcon*, *Harmonie du soir*, etc., et ces autres poèmes que M. C. Mauclair appelle *prophétiques*, parce qu'ils ont projeté l'influence de Baudelaire dans la génération des écrivains symbolistes, et « peut-être dans une génération que nous n'apercevons pas encore » : *la Bénédiction*, *les Phares*, *Correspondances*, etc.

Mais, continue M. Mauclair, l'immense majorité ne connaît Baudelaire que par les *Fleurs du Mal*, et ne le juge que d'après elles : les proses ne sont guère lues que par les artistes, et on ne lit plus du tout les critiques d'art. Pourtant, les *Poèmes en prose* sont l'apport capital de Baudelaire prosateur et « les contextes les plus directs de ses poèmes dont ils offrent parfois des répliques, à moins qu'ils n'en soient les premières pensées ». Son caractère et son esprit s'y livrent plus directement peut-être que dans les *Fleurs du Mal*, et, observe M. Mauclair, de cette petite série de poèmes en prose, bien des œuvres sont nées ; elle a été l'origine d'un genre que Mallarmé, puis Villiers, exploitèrent après lui.

Dans les *Paradis artificiels*, l'étude concernant la vie et l'œuvre de Thomas de Quincey apparaît au critique comme un des grands chefs-d'œuvre de l'essai français. Il s'identifie avec Quincey, et dans le récit de l'enfance de son héros, c'est sa propre enfance qu'il revit, qu'il raconte. Relisons cette page :

Tel petit chagrin, telle petite jouissance de l'enfant, démesurément grossis par une exquise sensibilité, deviennent plus tard dans l'homme adulte

même à son insu, le principe d'une œuvre d'art. — L'homme qui, dès le commencement, a été longtemps baigné dans la molle atmosphère de la femme, dans l'odeur de ses mains, de son sein, de ses genoux, de sa chevelure, de ses vêtements souples et flottants, *dulce balneum suavibus augmentatum odoribus*, y a contracté une délicatesse d'épiderme et une distinction d'accent, une espèce d'androgynéité, sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet. Enfin je veux dire que le goût précoce du *monde féminin*, mundi muliebris, de tout cet appareil ondoyant, scintillant et parfumé, fait les génies supérieurs...

Et M. Mauclair voit dans cette clarté, cette fermeté de style, d'une perfection *pascalienne* avec laquelle Baudelaire a su définir et dissocier les divers caractères de l'excitation cérébrale un démenti à la légende du poète hystérique et pervers. L'examen de ses articles de critique littéraire impose la même conclusion.

« Baudelaire critique d'art vaudrait un gros livre, observe encore M. Mauclair : nous n'en avons eu aucun qui l'approchât ; il est le premier de tous et un véritable révélateur. » Le critique étudie encore Baudelaire, critique musical, et voit dans son essai sur Wagner le dernier grand sursaut de clarté d'un génie dont la flamme allait vaciller, puis s'éteindre.

Il faudrait parler encore de ses *Lettres* où les seules vraiment révélatrices de son âme secrète sont ses lettres d'un si hautain et orgueilleux découragement à Mme Sabatier. A-t-il reculé, parce qu'il ne se sentait plus assez pur ? Mais alors, pourquoi la première étreinte, et son venin ? Ou bien s'est-il trouvé défaillant devant trop de pureté ? Qu'importe, ses lettres douloureuses sont là. Il faudrait parler encore des *journaux intimes* où sa sincérité va jusqu'à noter, le 23 janvier 1862 : « ... aujourd'hui... j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi le vent de l'aile de l'imbécillité. » ... A partir de ce jour, il ne sera plus tout à fait lui-même.

Je n'ai fait qu'effleurer cet essai de M. Camille Mauclair sur Baudelaire ; je voudrais seulement avoir donné aux fervents du poète le désir de lire ce beau et juste livre.

§

D'autre part, M. Ad. van Bever nous donne une édition critique des **Fleurs du Mal**, édition revue sur les textes originaux et accompagnée de notes et de variantes. On trouvera à la fin du volume tous les éclaircissements qu'il a été permis de réunir sur les pièces des *Fleurs du Mal*, entre autres documents les deux projets de préface, peu connus :

J'avais primitivement l'intention, écrit Baudelaire, de répondre à de nombreuses critiques, et, en même temps, d'expliquer quelques questions très simples, totalement obscurcies par la lumière moderne : Qu'est-ce que la poésie ? Quel est son but ? De la distinction du Bien d'avec le Beau ; de la

Beauté dans le Mal; que le rythme et la rime répondent dans l'homme aux immortels besoins des monotonies, de symétrie et de surprise; de l'adaptation du style au sujet; de la variété et du danger de l'inspiration...

C'est dommage, en effet, que Baudelaire n'ait pas développé ces questions d'esthétique, mais son œuvre est une réponse.

Dans la même collection, voici **Le Spleen de Paris**. L'éditeur a cru devoir rendre aux *Petits poèmes en prose* le titre sous lequel ils furent créés. Charles Asselineau et Théodore de Banville, écrit-il, ne se conformèrent pas exactement à la pensée de l'auteur. Voici, dans une lettre de Baudelaire à Jules Troubat :

Il me faut un éditeur pour la collection de mes articles *Variétés* 3 vol., un éditeur pour *les Fleurs du Mal*, très augmentées, et *Le Spleen de Paris*, poèmes en prose, — je fais les dernières pages, — 2 volumes... je suis assez content de mon *Spleen*. En somme, c'est encore les *Fleurs du Mal*, mais avec beaucoup plus de liberté, et de détail, et de raillerie...

Mais, le titre *Petits poèmes en prose* est déjà sacré, et consacré : il restera, je pense, et il est d'ailleurs plus pur que le *Spleen de Paris*, à la fois plus vague et plus précis.

§

Il faut ajouter à la bibliographie baudelairienne l'**Œuvre poétique de Charles Baudelaire**, édition collective que publie Guillaume Apollinaire, et pour laquelle il a écrit une introduction, qui met bien au point l'influence actuelle et la désinfluence de Baudelaire. Il écrit après avoir constaté que la liberté qui règne dans les *Fleurs du Mal* ne l'a pas empêché de dominer sans conteste la poésie universelle de la fin du XIX^e^ siècle :

Son influence cesse à présent, ce n'est pas un mal.

De cette œuvre nous avons rejeté le côté moral qui nous faisait du tort en nous forçant d'envisager la vie et les choses avec un certain dilettantisme dont nous ne sommes plus les dupes.

§

Je citerai encore, parmi les nouvelles éditions qu'a suscitées le cinquantenaire, l'édition des **Fleurs du Mal** de la Librairie des bibliophiles, qu'a préparée Gustave Kahn. Nul n'était mieux désigné que lui pour nous dire l'influence de Baudelaire sur les poètes symbolistes :

Son influence a été profonde, écrit-il. La part la moins féconde en a été la plus littérale, celle qui a suscité tant d'imitateurs de la *Charogne* ou du *Vin de l'Assassin*; le Rollinat des débuts en a été le type le mieux formulé. La hantise de son paysage parisien se trouve aux *Poèmes saturniens* de Verlaine; le souci d'extraire du spectacle des grandes villes des *Harmonies du soir* ont leur écho chez Léon Dierx. Villiers de l'Isle-Adam sera longtemps guidé en son chemin propre par le double fanal d'Edgar Poe et de Baudelaire. Parmi les plus récents, Samain résonne de l'accent baudelairien.

Et maintenant l'influence de Baudelaire a pénétré la vie même de notre littératures.

JEAN DE GOURMONT.

PHILOSOPHIE

La Psychologie de guerre. — P. Bovet : *L'Instinct Combatif*, 1 vol. in-16, 4 fr.; Fischbacher, 1917. — Louis Huot et Paul Voivenel : *Le Courage*, 1 vol. in-16, 3 fr. 50; Alcan, 1917. — Memento.

La Psychologie de guerre ! C'est, dans le vaste champ de la littérature de guerre, un terrain ingrat et difficile. Combien, parmi ceux qui ont écrit sur la guerre, méritent cette qualification de psychologues ? — Brève serait la liste de ceux qui ont émis dans cet ordre d'idées des vues valables. M. G. Le Bon, M. Benda, dans ses *Sentiments de Critias*; R. de Gourmont dans ses derniers écrits, c'est à peu près tout, à ma connaissance. — Les états intellectuels que commande la guerre : lyrisme, sentimentalisme, pragmatisme, sont aussi peu favorables que possible à une exacte psychologie. Ajoutez cette tare de notre éducation : la manie de confondre le plan de l'idéal et celui du réel, disposition qui conduit à faire d'aussi mauvaise psychologie que de mauvaise philosophie politique et sociale. C'est d'ailleurs un fait général que la faiblesse des produits intellectuels en temps de guerre. Ribot faisait lui-même de la psychologie de guerre quand, dans son petit livre : *Problèmes de Psychologie affective*, il notait l'accroissement de la sottise dans les temps troublés et l'émoussement du jugement critique (1). Cabanis fait la même observation à propos de je ne sais plus quelle opinion de Hobbes : « Cet exemple du trouble et de l'incertitude que l'aspect des grandes calamités peut faire naître dans les meilleurs esprits devrait bien n'être pas perdu pour nous en ce moment (2) ».

Ceci dit, il y a deux façons de traiter la psychologie de guerre. On peut faire de la psychologie appliquée à la présente guerre, à la recherche de ses causes et de ses effets; analyser les états d'âme des auteurs et des acteurs du drame, leurs mobiles avoués ou secrets, conscients ou inconscients; étudier les mouvements de l'âme collective, dans le cadre des événements en cours, en fonction des lois générales de l'émotivité humaine; c'est ce que j'appellerai de la psychologie historique ou concrète; c'est ce que semble avoir fait surtout M. G. Le Bon dans ses *Enseignements psychologiques de la guerre*. — On peut, d'autre part, à l'occasion de la guerre, reprendre et approfondir tel ou tel problème psychologique d'une portée générale, entreprendre une enquête sur quelqu'un des instincts

(1) Ribot : *Problèmes de Psychologie affective*; note au bas de la page 33.
(2) Cité par MM. L. Huot et P. Voivenel dans leur livre : *Le Courage*, p. 284.

permanents de notre nature qui emprunte aux événements en cours un nouvel et dramatique intérêt. C'est ainsi que la guerre a inspiré à M. P. Bovet, directeur de l'Institut J.-J. Rousseau à Genève, l'idée d'une étude sur l'**Instinct Combatif**, et à MM. les Drs L. Huot et P. Voivenel celle d'une monographie sur **Le Courage** : toute remplie, il est vrai, — et comment en serait il autrement ? — d'exemples dont les auteurs, médecins ayant fait compagne depuis le début de la guerre, ont été témoins ou auxquels il ont participé comme acteurs.

M. P. Bovet nous explique dans son avant-propos comment lui est venue l'idée de son étude. « Quand en août et septembre 1914, on commença à se remettre de la première stupeur, chacun éprouva le besoin de s'expliquer la guerre. Dans la foule on prit alors, instinctivement, le seul parti acceptable : chacun y fit, suivant ses forces, bien ou mal, un peu ou beaucoup d'histoire, diplomatique ou économique. Mais, en pays neutre surtout, certains esprits crurent devoir répudier ce souci des causes prochaines. Soit que leur raison portée au panlogisme répugnât à ramener à des « accidents » un aussi gigantesque cataclysme, soit que leur conscience, trop charitable, hésitât à faire endosser à autrui des responsabilités aussi écrasantes, ils cherchèrent, non dans des actes d'hommes, mais dans des états de choses (comme si un état pouvait jamais être une cause motrice !) l'explication des événements qui se déroulaient sous leurs yeux. Nous vîmes alors surgir quelques aphorismes dont le succès fut considérable. » L'un de ces truismes affirmait la pérennité de la guerre : « La guerre, disait-on, est éternelle. L'homme est né combatif. Tant que les enfants se battront, les peuples se feront la guerre. » — Un autre voyait dans de telles crises des régressions de l'âme collective vers une mentalité infantile. « Des hommes faits, si on les contrarie, peuvent s'emporter jusqu'à donner une gifle à un enfant ou un coup de pied à un guéridon ; de même certains Etats, entravés dans leur expansion, se laissent aller à des éclats de colère destructrice. » — Un troisième était un acte de foi un peu naïf dans la vertu de l'enseignement pacifiste. — Ces affirmations, pas très cohérentes, d'ailleurs, demandaient à être contrôlées et mises au point. Elles provoquèrent ce travail au cours duquel l'auteur, prenant un point de départ très modeste : une enquête faite dans les écoles sur les batailles d'enfants et l'humeur batailleuse des écoliers, suit l'instinct de lutte et les instincts connexes : instinct de taquinerie, de moquerie, de cruauté, etc., à travers tous leurs avatars chez l'enfant, le jeune garçon, la fillette, l'adolescent, l'homme fait ; puis, élargissant son analyse, aborde après la combativité des individus la combativité des groupes, non sans éclairer le présent par le passé de la race (loi de récapitulation) et le prolonger vers les perspectives d'avenir. Nulle lec-

ture n'est plus captivante que les pages au cours desquelles l'auteur, utilisant avec discrétion et sagacité les schèmas de la psychologie freudienne, détaille les « altérations » (au sens aristotélique) de l'instinct combatif, les modes multiples selon lesquels cet instinct, refoulé, contrecarré, sous la pression sociale, se continue ou dévie, se canalise, se complique, se ramifie, se convertit en son contraire, s'intériorise ou s'extériorise, se combine avec d'autres instincts, par ex. l'instinct sexuel auquel il est spécialement apparenté, s'élève, s'intellectualise, se platonise, se sublimise. L'auteur qui se garde des berquinades psychologiques reconnaît le caractère primitif et universel de l'instinct de lutte, le rôle utile du combat dans l'évolution de l'espèce ; il ne craint pas de mettre à nu les « dessous » de la nature humaine, par ex. à propos de la cruauté, du goût de voir souffrir, du sadisme, du masochisme, de l'algolagnie... d'autre part, il marque avec sûreté les étapes du processus d'idéalisation de l'instinct combatif, cet instinct trouvant à se satisfaire dans des manifestations qui n'ont rien de belliqueux ; religion, armée du salut, lutte pour un idéal, lutte impliquée dans certaines vocations, etc ; idéalisation telle que chez beaucoup d'individus, sinon dans les Etats, la volonté de paix l'emporte sur la volonté de guerre. — Les Etats sont, à cet égard, en retard sur les individus, du moins sur un nombre considérable d'individus appartenant à l'humanité civilisée. Ce qui ne signifie pas une *régression* des dits Etats ; car les Etats européens n'avaient pas encore dépassé le stade de la guerre (p. 214) ; les guerres ne peuvent être considérées pour les Etats que comme les indices d'un développement moral inachevé, d'une sublimation incomplète de l'instinct combatif... Il y a là une clarification curieuse de la notion de « régression » distinguée de celle d'arrêt de développement. Suivant M. Bovet, ce retard de la morale des Etats sur la moralité des individus tient à l'action des gouvernants ; dans l'espèce, de certains gouvernants que M. Bovet ne désigne pas autrement, mais qu'il ne serait peut-être pas impossible de deviner. Il pose franchement le problème des responsabilités personnelles de la guerre. On ne peut se contenter de causes abstraites et impersonnelles. « Ceux qui ne cherchent pas midi à quatorze heures s'accordent sur cette manière de voir, à quelque camp qu'ils appartiennent. Quelles que soient les opinions sur les origines de la guerre actuelle, par exemple, ils reprochent à quelqu'un de l'avoir voulue, de l'avoir combinée pour des buts définis. » (p. 223). — L'auteur aboutit à cette conclusion qu'il n'y a pas à faire l'éducation pacifiste des individus, mais seulement celle des gouvernants. Tâche peu commode, pourrait-on lui objecter. Les gouvernants seraient des élèves plutôt indociles des philosophes, habitués qu'ils sont à considérer l'éducation comme un simple *instrumentum regni* entre leurs mains.

Ces considérations soulèvent l'antique problème de la distinction des deux morales : celle des individus et celle des Etats. Selon M. Bovet, la seconde est appelée à rejoindre la première. Cela n'est pas sûr. M. Alphonse Séché, dans son livre : *les Guerres d'Enfer*, soutient la thèse opposée avec des arguments impressionnants et un sens très averti des réalités psychologiques, historiques et politiques.

Dans les dernières pages du livre nous trouvons répétée à plusieurs reprises l'expression : « société des nations » qui depuis... Pour le dire en passant, je n'aime pas beaucoup cette expression ; et il ne faut rien moins que le respect dû à de hautes personnalités qui l'ont prise sous leur patronage pour m'arrêter de dire là-dessus toute ma pensée. Si notre ministère des Circonlocutions possède une section des inventions, ce fut certainement avec une émotion enthousiaste que les fonctionnaires chargés de ce département ont dû enregistrer cette magnifique découverte verbale qui offre du moins ce trait commun avec plusieurs grandes inventions scientifiques qu'elle vit le jour simultanément dans plusieurs pays différents. — Autant paraît viable l'idée d'un accord temporaire et visant un but défini, conclu par un groupement limité de nations tel qu'on en a proposé récemment le projet (1), autant paraît nébuleuse et inconsistante cette « société des nations », avatar du vieux solidarisme périmé. Mais un des enseignements psychologiques de la guerre est l'inentamabilité des « complexes psychiques » élaborés par nos idéo-émotifs. Leur cuirasse d'épaisse sottise sociale résiste à tous les chocs de l'expérience. Ne les voilà-t-il pas qui entonnent des airs en l'honneur de la société des nations sur leur guitare encore fatiguée des airs si opportuns joués en l'honneur de la révolution russe ?

Ajoutons, à la décharge de ces Messieurs, que leur fidélité à leurs clichés d'avant-guerre n'est pas un cas exceptionnel. La guerre a surtout montré la puissance des habitudes. Il en a été du cours des pensées chez presque tous, comme du tracé sphygmographique d'un sujet non averti à l'oreille duquel on tire brusquement un coup de pistolet. Ce tracé accuse une forte oscillation différentielle, après laquelle il reprend bientôt sa régularité. De même les esprits, un instant dérangés par le coup de surprise d'août 1914, se sont vite réinstallés dans leurs routines.

Nous retrouvons dans le livre de MM. L. Huot et P. Voivenel plusieurs des problèmes étudiés dans celui de M. Bovet. Il y est question, à propos du **Courage**, de l'instinct combatif, de l'esprit offensif, de la cruauté, des rapports de l'agressivité et de la sexualité. Il y a aussi analogie de méthode : appel à la psychogénie, à la phylogénie ;

(1) Georges Hersent : *Un pacte économique entre Alliés*, « Correspondant » du 10 déc. 1917.

etc. — Mais les auteurs du *Courage* sont plus bellicistes que M. Bovet. « La guerre, disent-ils, a été, est et sera. » Ils admettent pour l'espèce humaine une loi de constance intellectuelle, de constance émotive, et même une loi de constance de... férocité... La guerre est un fait naturel et nécessaire; et donc le courage aussi. La Peur est la manifestation immédiate de l'instinct de conservation individuel; le Courage est la manifestation acquise de l'instinct de conservation social. Les auteurs suivent les étapes de cette « sublimation de la peur ». — Il est faux de croire que l'aptitude au courage diminue avec les progrès de la vie civilisée, de la culture, de la réflexion; tout au contraire. Il y a là la reconnaissance d'un fait important dans laquelle se rencontrent les autres psychologues de la guerre; par ex. M. Benda et R. de Gourmont. « C'est que le courage n'est pas une chose simple; tout joue son rôle dans son éclosion; et nos viscères, et nos centres d'imagination et nos facultés intellectuelles » (p. 186).

Au nombre des pages les plus intéressantes figurent celles sur l'anatomie et la physiognomomie du Courage; et il faut signaler aussi la pathologie du Courage : les syndromes commotionnels, les neurasthénies de secteur, le cafard, etc. Ce livre, de science familière et de plain-pied, de style alerte, constitue, lui aussi, une excellente contribution à la psychologie de guerre.

Un dernier mot à propos de cette psychologie : quelques écrivains ont admis que cette guerre devait être la dernière. De ceux-là je ne dirai rien. Ils se sont exclus eux-mêmes du titre de psychologues.

Memento. — Les *Archives de Psychologie* de Genève ont fait paraître avec un retard dû à une grève leur n° de Déc. 1916. Ce numéro, le dernier paru, à ma connaissance, est surtout consacré à des études psychoanalytiques. Il est, comme d'habitude, d'un haut intérêt. — On y trouvera un article d'Ad. Ferrière sur la *Psychologie bibliologique* d'après les travaux de Nicolas Roubakine; un autre de Ch. Baudoin sur le *Symbolisme de quelques rêves survenus pendant la tuberculose pulmonaire* et *la psychoanalyse de quelques troubles nerveux;* enfin un important article de C. G. Jung sur la *Structure de l'Inconscient,* article un peu broussailleux où la psychoanalyse s'oriente vers une recherche des « lignes de vie » et une « herméneutique » qui la rapprochent de l'occultisme.

Le n° du 1er septembre 1917 de la *Revue Positiviste Internationale* contient un article critique sur les *Sentiments de Critias* où l'auteur marque des affinités entre la manière de penser de M. Benda et celles des positivistes. — Le Bulletin mensuel (Juin-Juillet 1917) de la *Société libre pour l'étude psychologique de l'Enfant* (Alcan) contient divers documents pédagogiques, notamment une visite à la Maison des Petits de l'Institut Jean-Jacques Rousseau.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

J.-H. Rosny aîné : *L'Aube du futur*, Crès, 2 fr. 50. — Maurice Boigey : *L'Elevage humain*: *I. La formation du corps, l'éducation physique*, 3,50 ; *II. La réforme intellectuelle, la réforme morale*, 2 fr. 50, Payot. — Victor Boret : *La bataille économique de demain*, Payot, 2 fr. 50. — Memento.

L'Aube du futur, de quoi sera-t-elle faite ? Sera-t-elle pur rayonnement d'espoirs immenses, ou lutte sinistre de nuées et de foudres ? C'est la question que se pose M. Rosny aîné, grand écrivain et grand penseur, le cerveau le plus puissant de l'époque actuelle, a-t-on pu dire. En laissant de côté les prévisions qui se rapportent à la fin de la guerre et à l'état politique de la future Europe, on peut à sa suite se demander ce que sera la civilisation prochaine.

D'abord la science, et par elle l'utilisation croissante de la nature, connaîtront des jours splendides. Il y aura des découvertes multiples dans le monde infinitésimal, aussi pour la radioactivité, l'électricité, la constitution élémentaire des corps ; les énergies protoatomiques qu'on soupçonne seulement aujourd'hui seront dévoilées ; le soleil sera mille fois plus que de nos jours le père de toutes les forces terrestres ; la théorie de l'énergie sera renouvelée, et le mouvement au lieu d'en être cru la cause n'en sera qu'un aspect. La biologie fera des progrès immenses, on sera maître des matières organiques ; l'agriculture, la métallurgie, l'industrie des transports, l'électricité, la thermodynamique connaîtront des prodiges. Et l'ensemble de ces merveilles ira en croissant avec une vitesse de plus en plus prodigieuse ; on fera plus de découvertes dans la décade finale de ce siècle que dans les deux précédentes ou dans les quatre antérieures.

Ceci n'est que pour la nature, que sera-t-il de l'homme ? Rosny le prévoit sortant de cette effroyable crise, plus grave, plus triste, mais néanmoins meilleur. Non certes que les mauvaises passions puissent disparaître complètement des âmes ; en dépit du bouleversement psychologique produit par la guerre, il y aura encore beaucoup d'envie et de haine, beaucoup aussi de lâcheté et de sottise ; la politique, notamment, « ne nous a pas fait encore tout le mal qu'elle pourra nous faire ». Néanmoins, la beauté et la bonté auront accrû leur force rayonnante ; la vie ne sera pas laide, ni insupportable ; l'action sera plus attirante, et pour tous ceux qui l'aiment, la vie sera peut-être plus passionnante qu'avant 1914. Le Français gardera sans doute ses traits de caractère, à la fois gai, généreux, sensé, enthousiaste, et aussi marqué de vanités et de caprices, mais, ajoute Rosny, je le vois plus prévoyant, plus attentif aux événements, plus respectueux des actes, un peu moins asservi par les discours. Il y aura aussi plus d'affection, plus de religion, plus de patriotisme, plus de courage.

Or il faut qu'il y ait plus de courage! Rosny a raison de rire des pacifistes gobelunes qui vont répétant que ce sera la dernière guerre. Même si l'Allemagne devait être écrasée en juste expiation de ses crimes et si s'organisait cette Société des Nations où notre faiblesse d'âme croit voir une garantie de paix indéfinie, nous n'en aurions pas fini avec la guerre, puisque cette Société des Nations rendrait à l'avenir universelle toute guerre; aucun peuple ne serait jamais sûr au 1er janvier de chaque année de n'avoir pas à envoyer avant le 31 décembre toute sa jeunesse, toute sa population valide, aux antipodes pour défendre le droit outragé. A plus forte raison en serait-il ainsi si l'Allemagne échappe en partie au châtiment qu'elle mérite; il faudra rester l'arme à portée de la main et envisager d'un œil calme tout le possible, jusqu'à une nouvelle ruée des Barbares contre nous tous dans dix ans d'ici, et pire que celle de 1914! C'est pour cela qu'il faut faire provision de sang-froid et de décision au moins autant que d'obus et de torpilles. Cette guerre nous aura montré le facteur immense qu'est le courage; au fond du pacifisme humanitaire comme peut-être au fond du banditisme terroriste, il y a de la lâcheté, et peut-être est-il immoral que la faiblesse de nerfs et de muscles qui peut être liée à tant de vertus soit si durement punie, comme le mépris de la mort qui peut accompagner tant de vices et de crimes soit si richement récompensé sur terre, mais cet immoral existe, et nous ne pourrons pas le supprimer avec des anathèmes. Le temps futur devra être de vaillance, et tout ce qui est suspect de lâcheté, même cachée sous les apparences de la paix, de la religion, du socialisme ou de l'humanitarisme, devra être méprisé; que chacun le sache et le dise.

§

Nombreux sont les ouvrages qui s'occupent de la restauration nationale d'après guerre. L'œuvre sera aussi importante que celle du Consulat ou de la Constituante, et ce sont en quelque sorte de nouveaux Cahiers des Etats généraux que rédigent en ce moment nos politiques et sociologues. A ceux dont j'ai déjà rendu compte, de MM. Biard d'Aunet, Probus, Polac, Lysis, Marius Richard, et bien d'autres, j'ajoute ici celui du docteur Maurice Boigey, **L'Elevage humain**. L'ouvrage comprend deux parties qui auraient pu être réunies en un seul volume, l'un sur la formation du corps, l'autre sur la réforme intellectuelle et morale. La formation du corps, cela représente d'abord l'eugénique, c'est-à-dire la science de la génération; l'homme et la femme sont faits pour se marier joyeusement, à leur goût personnel, et en pleine jeunesse et pour avoir beaucoup d'enfants, qu'ils commenceront par garantir, parce qu'ils s'en seront garantis eux-mêmes, de la tuberculose, de l'alcoolisme, des maladies vénériennes et nerveuses; ces enfants, ensuite, ils les élèveront d'une

façon saine, d'une part en leur donnant une alimentation judicieuse, un vêtement sensé, une habitation salubre, toutes choses qu'on peut réaliser même chez les pauvres, et d'autre part en donnant la première place dans leur éducation aux préoccupations physiques de santé et de robustesse. Et sur tous ces points l'Etat peut très efficacement aider les individus, en favorisant l'hygiène, en dépistant ou guérissant les maladies, en protégeant la maternité, et en sauvegardant les progénitures. Voilà pour l'éducation physique. Quant à l'éducation morale, elle consistera à s'améliorer soi-même toute sa vie, et à s'efforcer d'améliorer les siens en pratiquant la culture des instincts et des sentiments. Que de gens qui sont méchants parce qu'ils ne se sont jamais inquiétés de développer en eux la bonté, ou égoïstes parce qu'ils n'ont jamais réfléchi à la beauté ou seulement à l'utilité du sentiment charitable, qui ne savent pas ce que c'est que l'équilibre, tombant ou dans l'excès de quiétude ou dans celui de crainte, qui ignorent l'importance décisive, ici-bas, du courage (la lâcheté tant physique que morale est et sera de plus en plus le grand danger social) et qui pratiquent si aisément l'hypertrophie du moi, c'est-à-dire presque toujours le cabotinage! Tous ces principes-là trouvent leur application dans notre éducation scolaire, et le docteur Boigey a de fines remarques sur le surmenage des enfants résultant de programmes déraisonnables et sur la demi-instruction, conséquence de méthodes vicieuses. Après l'introduction dans nos écoles des sports en grand, il n'y aurait rien de plus salutaire que la suppression en grand aussi des matières à apprendre! Sur tous ces points j'ai été heureux de me trouver pleinement d'accord avec l'auteur, ses deux volumes correspondant aux trois premiers chapitres forcément plus condensés d'un livre : *La Nouvelle Cité de France*, que je fais paraître en ce moment même chez Alcan ; mais à ce propos je formulerai une fois de plus la réflexion mélancolique : « Comment se fait-il, quand tout le monde est d'accord sur certaines réformes, que ces réformes ne puissent pas aboutir? »

§

M. Victor Boret est, depuis l'arrivée au pouvoir de M. Clemenceau, le second personnage de l'Etat à l'intérieur, puisqu'il est ministre du ravitaillement; il sied donc de lire avec attention le livre qu'il venait de nous donner quand il a été appelé aux affaires : **La Bataille économique de demain**. Encore un ouvrage où il n'y a guère qu'à approuver! Si après la guerre nous ne faisons pas, dans chaque ordre d'idées, ce que nous devrions faire, ce ne sera pas faute, certes, de le savoir! M. Boret a parfaitement raison de dire combien sera importante pour le pays la question de l'expansion économique, ce qui implique celles de l'éveil des vocations commerciales, de la réforme de nos consulats, de l'organisation du crédit à l'exportation, etc.

Il a raison aussi de montrer qu'il ne faut pas mettre sa confiance dans une union douanière des pays alliés contre l'Allemagne pour triompher de la concurrence de celle-ci : une fois prises les mesures de sécurité nécessaire contre les manœuvres si souvent déloyales de ses fils, il n'y aura qu'un moyen de la battre sur le terrain économique, ce sera de faire mieux et à meilleur marché qu'elle ; et ceci n'est nullement impossible ; quand on parle de l'industrie allemande, il faut se garder aussi bien de mépriser tous ses produits en les traitant de camelote que de se décourager devant la soi-disant insurmontable supériorité de son organisation ; nos ingénieurs sont aussi habiles que les siens et si nos ouvriers sont parfois moins laborieux et plus fortes têtes, ils sont presque toujours plus ingénieux et moins torpides ; il suffirait que les patrons chez nous prissent conscience de leur rôle pour arriver à faire au moins aussi bien que leurs confrères d'outre-Rhin. Dans la bataille économique de demain, pour parler comme notre auteur, la France a deux gros atouts : d'une part ses produits naturels, minerais de fer de Lorraine ou de Normandie, phosphates de Tunisie, nickel de Nouvelle-Calédonie, etc., d'autre part ses produits de luxe, vins, liqueurs, primeurs, soieries, modes, parfums, etc.; ce sont ces produits-ci qui constitueront le meilleur fond de son commerce d'exportation, mais à condition que notre industrie leur conserve leur supériorité, et pour cela le meilleur moyen est d'accepter librement la concurrence étrangère sans droits prohibitifs ni même protecteurs ; si nos producteurs réclament de ces droits, ils s'endormiront derrière leur abri, et se réveilleront un jour dépassés par leurs rivaux, surtout par les Allemands qui s'entendaient déjà à merveille avant 1914 à fabriquer nos Champagne, nos Bordeaux, nos brocarts et nos extraits. La victoire économique se gagnera donc comme la victoire militaire, par la supériorité technique des combattants, c'est ce qu'il importe de ne pas oublier.

Memento. — Yves Guyot : *La question de l'alcool, obligations et réalités*. Alcan, 3 fr. 50. Contre les adversaires intransigeants de l'alcool, M. Yves Guyot prend sa défense : l'alcool n'est un poison que quand on en abuse, et d'ailleurs tout ce dont on abuse devient poison. Vouloir supprimer le vin ou la bière parce qu'ils contiennent de l'alcool, comme font certains fanatiques de « l'abstinence », est une pure sottise, et même prohiber la bonne liqueur, cognac ou calvados, sous prétexte qu'elle peut conduire à l'alcoolisme, est excessif. L'alcoolisme n'en reste pas moins un fléau comme la tuberculose et la dépopulation, auxquelles il n'est pas d'ailleurs forcément lié, mais le meilleur moyen de le combattre n'est pas de contribuer à la ruine du pays en interdisant les vins et les liqueurs. Ici comme partout le bon sens est à forte distance des extrêmes, toutefois plus près, beaucoup plus près de la tempérance que de l'ivrognerie. — A. Dandé-Bancel : *La reconstruction des Cités détruites*. Presse sociale, 80 rue Taibout, 1 franc. L'auteur va peut être un peu loin en proposant de natio-

naliser le sol des régions envahies et de substituer à la propriété immobilière privée la propriété collective avec baux à long terme (c'est le système de Colins dont j'ai jadis parlé ici) ; mais on ne peut que l'approuver dans ses autres projets de résurrection des villes détruites et de leur reconstruction sur le type des Cités-jardins. — Jean Buffet : *Du régionalisme au nationalisme financier*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. L'auteur s'occupe surtout de la région lorraine qui après la guerre deviendra, grâce à ses minerais de fer, un des pays les plus riches du monde ; tout ce qu'il dit de notre politique bancaire, de la nécessité d'organiser chez nous le crédit industriel et commercial de façon vraiment efficace, est à méditer. La conférence, notamment, intitulée : De l'action de la Lorraine sur les méthodes économiques de demain, est un morceau aussi brillant que juste. — Vidal de la Blache : *La France de l'Est : Lorraine, Alsace*, Colin, 10 fr. C'est justement parce que la Lorraine sera un des centres économiques de l'Europe prochaine qu'il faut la connaître, ainsi que sa sœur l'Alsace, riche elle aussi de ses gisements de potasse et de son bassin houiller de Sarrebruck, et on ne pourra mieux connaître ces deux provinces qu'en lisant le grand ouvrage de M. Vidal de la Blache ; on y verra notamment combien sont vaines les craintes qu'affichent pour la prospérité des pays à désannexer certains Allemands immigrés en Alsace, peut-être même certains vieux Alsaciens. L'ancien « pays d'empire » trouvera dans le marché français, métropole et colonies, beaucoup plus qu'il ne perdra avec l'ancien marché allemand. Au surplus, si la Société des nations s'organise sur des bases loyales, ces mots marché allemand ou marché français perdent presque toute signification. — Henry Cellerier : *La politique fédéraliste*, Nouvelle Librairie nationale, 3 fr. L'auteur, glorieusement tombé au champ d'honneur dès les premiers jours de la guerre, considère en effet le fédéralisme sous l'angle politique et il préconise la substitution d'un système de républiques provinciales reliées par un monarque à l'actuelle république trop centralisée ; mais vraiment on peut décentraliser sans aller jusqu'à royaliser. L'ouvrage a d'ailleurs été fortement amoché par la censure et la partie importante, l'exposé du système, se compose de douze pages entièrement blanches ; cette inquisition d'idées est vraiment bien fâcheuse. — *Les relations commerciales de la France et de la Suisse*. Chambre de Commerce de Genève. C'est une des faces du grand problème de notre situation économique dans le monde d'après la guerre. A défaut du libre échange, désormais impossible avec les sommes formidables qu'il faudra trouver pour les budgets et qu'on demandera aux douanes, souhaitons que ces droits de douanes soient purement fiscaux et non parasitaires. Dans tous les cas, un sincère rapprochement économique de la France et de la Suisse s'impose. — Achille Viallatte : *Les Etats-Unis d'Amérique et le conflit européen*, Alcan, 3 fr. 50. Tableau très intéressant et documenté de la prospérité des Etats-Unis ; le livre a été écrit avant l'entrée dans la lice de la grande république-sœur, ce qui, en un sens, augmente son intérêt. — E. Servan : *L'exemple américain, le prix du temps aux Etats-Unis*, Payot, 4 fr. Des anecdotes très typiques de l'activité américaine, joliment contées et spirituellement illustrées par G. Pavis. C'est l'Amérique qui a mis à la mode ce qu'on appelle le taylorisme, c'est-à-dire l'art prôné par Taylor de ne perdre aucune minute quand on est au travail ; malheureuse-

ment nos industriels n'ont voulu appliquer la méthode que pour augmenter la productivité du labeur sans accroître proportionnellement le salaire, d'où la mauvaise réputation du taylorisme dans nos milieux ouvriers. — Lucien Deslinières et A. Fastout : *Organisons-nous, solution des problèmes d'après guerre. Organisation, compétence, responsabilité*, Giard et Brière, 2 fr. Cette organisation est une complète socialisation des choses dans le sens collectiviste, ce qui ne sera pas favorable à cette intensification de la production que les auteurs regardent avec raison comme plus importante que tout. Après la guerre nous verrons vraisemblablement une intervention beaucoup plus fréquente et insistante de la police, de toutes les polices, dans nos petites affaires égoïstes, et ce sera un bien, mais à condition que cette intervention soit intelligente, raisonnée, polie, et qu'elle ne gêne en rien la production ainsi que la vie sociale libre de tous.— Alexandre Houël : *La Mobilisation Générale. Son caractère juridique et sa répercussion sur les contrats de travail*, Giard et Brière, 1 fr. 50. L'auteur, rédacteur en chef de la *Gazette des tribunaux*,était tout indiqué pour écrire ce livre de droit un peu austère, mais sur un sujet crucial. Notre malaise général intérieur vient de ce qu'on a mal conçu au début de la guerre le caractère juridique de la mobilisation, et mieux eût valu pas de *moratorium* du tout que les moratoires excessifs qui paralysent tout depuis trois ans. — Edmond Haraucourt : *La Démoralisation par le livre et par l'image*, Ollendorff, 2 fr. Des pages chaleureuses sur un sujet délicat ; la démarcation y est faite de la façon la plus satisfaisante entre le domaine de l'art qui vit de liberté et le marécage pornographique où les grenouilles qui s'ébattaient naguère si bruyamment étai nt,paraît-il, boches presque toutes. — Fernand Mousset : *Le Mouvement catholique en France de 1830 à 1850*, Bloud et Gay, 3 fr. 50. Bonne contribution à l'étude des milieux du temps de Louis Philippe. — Freddy Dürsleman : *Initiation protestante*, Société évangélique. Apologie de l'état d'esprit protestant. Beaucoup de catholiques gagneraient à avoir cet état d'esprit, comme beaucoup de protestants gagneraient à avoir l'état d'esprit catholique. — Je signale en terminant cette trop longue revue (tant de livres paraissent !) la publication hebdomadaire de l'éditeur Bernard Grasset : *Le Fait de la semaine*. Quelques-uns des fascicules publiés ces derniers temps sont tout à fait remarquables, par exemple : *Ce qu'un Français doit savoir des Etats-Unis* (Boutroux, Firmin Roy, Morton Fullerton); *Ce qu'un Français doit savoir de la Marine marchande* (de Monzie, Cangardel) ; La *Houille blanche : une solution ouvrière* (Jouhaux et Prêté). Mais, ici encore, ce qui importe plus que la solution ouvrière, c'est la solution efficace et de productivité intense.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

Charles Diehl : *Dans l'Orient byzantin*, De Boccard, 3.50. — Henri Goy : *De Québec à Valparaiso*, Arn and Colin, 3.50.— Henri Tansim : *Les Devises des villes de France*, Francis Campbell, 90 rue St-Lazare, 5 fr.

M. Charles Diehl, auquel nous devons déjà tant de travaux curieux sur l'histoire de Constantinople et la civilisation du Moyen-Age

en Orient, a publié un nouveau volume : **Dans l'Orient byzantin**, qui réunit des études publiées dans divers périodiques, — études ayant chacune leur intérêt et qui concernent des régions et des époques voisines. — C'est surtout Constantinople qu'il a étudié, avec le charme de Ste-Sophie; Constantinople Byzantine, Constantinople d'Islam. Le Vieux Palais Sacré se trouve remplacé par un quartier de bicoques et la mosquée du Sultan Achmet, tandis que de la pompe impériale d'autrefois il ne subsiste guère, avec les enluminures des manuscrits que des mosaïques comme celles de St-Vital à Ravenne. De l'Hippodrome tout proche et qui tenait une si grande place dans la vie de Byzance on sait qu'il n'est guère resté, de même, au milieu d'une place, que l'obélisque de Théodose, dont le piédestal, a demi enterré, porte des sculptures précieuses pour l'iconographie du moment; un second obélisque ou colonne de Constantin Porphyrogénète, qui fut autrefois revêtu de plaques de bronze doré, — et un objet bizarre, la colonne serpentine, faite de trois serpents entrelacés, mais dont les têtes ont disparu. Ces monuments s'alignaient sur la *spina* du cirque. — De ce côté s'élève enfin la grande église de Ste-Sophie, qui a peu d'aspect extérieurement comme tous les monuments byzantins, mais dont l'intérieur est une merveille. La coupole qui s'écroulait déjà en 558 — vingt ans après la construction — au cours d'un tremblement de terre, fut maintes fois consolidée et refaite, et il y a sur l'édifice, comme sur nos cathédrales, maintes légendes plus ou moins merveilleuses. — A Constantinople on rencontre d'ailleurs bien d'autre églises, transformées en mosquées depuis la conquête musulmane, comme l'église de Ste-Irène, consacrée aux saints Serge et Bacchus; Kalender-Hané (VII^e siècle); la mosquée des Roses; Kilissi-Djami (XI^e ou XII^e siècle); le Pantocrator; Fetitje-Djami; Katirie-Djami, — où l'on a retrouvé de précieuse mosaïques, d'un art plus assoupli que celui de Ravenne, et qui ne remontent d'ailleurs qu'au XIV^e siècle. — Il reste enfin, à côté des ruines ou débris de palais byzantins, — palais de Justinien, château des Sept-Tours, palais de l'Hebdomon, — la grande muraille de Constantinople, hérissée de tours, — qui s'en va depuis la mer pendant deux lieues, entre des cimetières et des ruines, et dont on a pu identifier des portes : porte Melandesia, ou porte de Rhegium, porte Triomphale; porte St-Romain, où le dernier empereur, Constantin Paléologue se fit tuer sur la brèche de sa capitale forcée par les Turcs (1453) (1).

Sur cela, la ville turque s'est bâtie, installée, — palais et bicoques et dont les relations de nos ambassadeurs autrefois, celle d'Antoine

(1) Pour *le Siège, la prise et le sac de Constantinople par les Turcs en 1453*, on peut consulter le bel ouvrage de Gust. Schlumberger, Paris, in-8 (Plon), qui a donné un travail complet sur cet épisode fameux.

Galland, qui traduisait les *Mille et une nuits*, est particulièrement intéressante — ont décrit les cérémonies fastueuses et superbes, les pompes extraordinaires, les cortèges féeriques. Héritiers des Empereurs byzantins, les Sultans avaient conservé la tradition de leur splendeur, les cérémonies compliquées et magnifiques de la Cour de Byzance. Depuis le xv^e^ siècle, l'étiquette de leurs audiences solennelles était réglée et gardait une somptuosité incomparable, — et l'on a surtout décrit les merveille de Constantinople aux xvii^e^ et xviii^e^ siècles, — pittoresque et délicieuse, et qui n'est plus qu'un souvenir. — Mais maintenant encore, toutes les curiosités de la ville viennent défiler sur le pont de Péra ; on peut toujours flâner par les rues et les ruelles ; au grand Bazar, — bien qu'il ait été en grande partie détruit en 1894 par un tremblement de terre. M. Charles Diehl a dit le charme des vieux quartiers éloignés, la vie populaire de la capitale turque, de même que ses mosquées presque innombrables, mosquée de Mahomet II, rebâtie au xviii^e^ siècle ; mosquée de Bajazet (xve siècle) ; mosquée de Soliman (xvi^e^ siècle) qui garde le tombeau du souverain et de sa favorite Roxolane ; mosquée du sultan Achmet, de la sultane Validé (xvii^e^ siècle), de Rustem Pacha (xvi^e^ siècle) ; mosquée d'Ejoub, au fond de la Corne d'Or, etc. — et à côté, les palais : palais de Dolma-Bagtché, de Tchércéégan, de Beylər-Bey, — Vieux Sérail, où le pavillon du Trésor a gardé des collections merveilleuses, — parmi lesquelles sont exposés sur des mannequins les costumes splendides des sultans d'autrefois, apparitions étranges et magnifiques qui font revivre la Turquie morte, la Turquie sauvage et guerrière, pittoresque et somptueuse des temps disparus.

Le volume de M. Charles Diehl nous offre bien d'autres choses encore, et sans quitter la civilisation byzantine, c'est une étude de son œuvre en Italie méridionale, — à propos d'un ouvrage de J. Gay qui s'est occupé de la domination des Empereurs, jusqu'à la prise de Bari par les Normands. C'est encore une longue étude sur l'Empire latin de Constantinople, cette épopée merveilleuse de la chevalerie du Moyen-Age, qui se doubla d'ailleurs d'un véritable brigandage et n'eut qu'une durée éphémère, — alors que les établissements latins en Grèce continentale persistèrent davantage et laissent encore des ruines précieuses comme celle de Mistra (1). — Enfin c'est le curieux personnage de la princesse de Trébizonde, Théodora Comnène, et son existence dramatique, à côté d'une étude intéressante des vieux sanctuaires chrétiens d'Egypte, — couvent de Saint-Minas, couvent de Sakhara, — qui étaient des villes autant que des pèlerina-

(1) A ce propos on peut faire remarquer que les voyages en Grèce, si nombreux dans les publications du siècle dernier, passent volontiers sous silence les ruines de la période franque qui leur semblent généralement négligeables. Buchon, autrefois, en avait signalé quelques-unes. M. Diehl en donne une énumération curieuse, mais qui est probablement encore fort incomplète. Cf. p. 199.

ges fameux ; d'un chapitre sur l'église de la Nativité à Bethléem et d'une évocation curieuse de la vieille Salonique, cité de Saint-Démétrius, guérisseur et thaumaturge, qu'on célébrait chaque année en des processions magnifiques. — En 1185, ajoute l'auteur, les Normands prirent la ville et graissèrent leurs chaussures avec une huile sainte qui coulait du sarcophage ; les Barbares s'en servirent même pour la friture. La basilique de Saint-Démétrius est restée debout, si toutefois elle n'a pas souffert dans le récent incendie de la ville — et conserve de précieuses mosaïques des VI^e^ et VII^e^ siècles. Les Turcs en ont fait une mosquée, mais naturellement le tombeau du saint a disparu, ainsi que la chapelle d'argent qui lui servait de demeure terrestre.

Deux chapitres sur Rome terminent ce substantiel volume qui est mieux qu'un recueil de chroniques et peut être recommandé même comme une des publications les plus intéressantes de ces derniers mois. C'est *Rome reliquaire d'histoire*, dont M. Charles Diehl passe en revue les restes millénaires, et enfin des pages sur *Sainte-Marie Antique*, monument de l'art chrétien du Haut-Moyen-âge, curieux surtout pour ses peintures murales, et qui fut retrouvé au Forum, comme on l'a indiqué déjà, à côté du temple d'Auguste et contre le Palatin.

§

Chez Armand Colin, M. Henri Goy publie les notes d'un voyage en grande partie d'études sur l'Amérique : **De Québec à Valparaiso**. Il nous raconte son séjour au Canada, à Québec resté une ville surtout française et où la société éclairée vit dans le souvenir du passé, garde l'idéal du gentilhomme d'autrefois. L'antagonisme anglo-français sans doute existe toujours, mais on peut croire que la guerre présente aplanira bien des chemins. L'auteur passe à New-York et tombe en pleine période électorale, ce qui lui permet de faire quelques remarques curieuses — par exemple à propos des policemen qui sont embauchés et font campagne pour tel ou tel candidat. Il parle des « gratte-ciel », dont l'un possède cinquante-sept étages, — quel dommage qu'on ne puisse pas mettre la tour Eiffel par-dessus ! — et signale la curiosité des réclames lumineuses et mécanique. C'est ensuite la diversité des villes du pays : Philadelphie, cité de quakers, où le dimanche a la tristesse des milieux protestants ; Washington, ville officielle ; Pittsbourg, où l'on ne trouve qu'usines, ateliers, fonderies, etc. ; Chicago, ville champignon qui a gardé l'aspect d'un campement, malgré quelques quartiers somptueux. M. Henri Goy s'embarque sur le chemin de fer qui traverse le continent, passe les Montagnes Rocheuses, arrive en Californie, à San-Francisco, puis descend vers le sud et séjourne à la Nouvelle-Orléans, dont il indique la physionomie spéciale. Il passe ensuite en

Floride, à la Havane, Santiago de Cuba, la Jamaïque, la Barbade et gagne le Vénezuela, les Guyanes. A Georgetown (Guyane anglaise), il note une extraordinaire représentation d'*Hamlet*, où le public surtout nègre comprend les choses à sa façon, tant qu'il s'amuse follement. — De la Guyane anglaise il remonte à Colon, ville de baraques de la République de Panama, où il décrit les travaux gigantesques du canal, — et aussi les déboires continuels de l'entreprise. — La suite du voyage le mène au Brésil où il indique l'admirable panorama de Rio et des choses curieuses sur la population ; puis c'est la République Argentine, Buenos-Ayres au bord de la Pampa ; le Chili, avec Santiago (1) et enfin Valparaiso où il s'embarque pour le Japon. Sur toute cette côte, il n'y a pour ainsi dire pas de ports, « des falaises de 700 à 1.000 mètres ; de suite des plateaux montant à 4.000 mètres comme celui d'Atacama, où il pleut une fois tous les dix ans dans les bonnes périodes. Entre les « cerros » dénudés montent des plaines dont le fond est de sels cristallisés, nitrate, iode, borax, qu'il faut entamer à la dynamite, tandis que les collines ne sont que gisements d'or, d'argent, de cuivre. Et toute cette région est couverte d'usines, mais qui sont surtout aux mains des étrangers, Anglais, Américains, Allemands, etc.

Le récit de M. Henri Goy est cependant interrompu par des « Notes et enquêtes » où l'auteur, qui est dans le professorat, parle longuement sur l'influence française en Amérique du Sud ; l'œuvre nationale de l'école à New-York ; l'action corporative aux Etats-Unis dans le personnel enseignant ; les Ecoles Normales supérieures, etc., — toutes questions fort importantes sans doute, mais pour lesquelles nous n'éprouvons aucun « excitement ». — La fin du voyage est donnée en appendice : De Valparaiso à Yokohama, où il apprend la déclaration de guerre, et le retour par San-Francisco et New-York. — « L'auteur nous fait réfléchir sur de graves question sociales et nationales, dit la « prière d'insérer » ; son livre est particulièrement riche en matériaux sur toutes les questions d'éducation, et nous y voyons le reflet des expériences les plus curieuses tentées soit aux Etats-Unis, soit dans les grands pays sud-américains ».

§

De M. Henri Tousin, je voudrais présenter encore un travail curieux d'érudition, — et de patience, — sur les **Devises des villes**

(1) A Santiago, les trois quarts des nouveau-nés, dans la nature la plus salubre, meurent dans l'année même de leur naissance. Le peuple ne s'en afflige pas, au contraire : un enfant mort, c'est un ange au ciel et sa mort donne lieu à de grandes réjouissances. Le cadavre mis dans un cercueil vitré, entouré de fleurs et de bougies allumées, est placé bien en vue dans la maison ; on boit, on chante, — jusqu'à ce que des voisins, profitant de la confusion, viennent voler le cadavre et recommencer la fête chez eux. Cf. p. 88.

de France, *leur origine, leur historique*. Mais c'est un recueil où il ne faut voir, dit-il lui-même, qu'un premier essai et qui doit comporter bien des lacunes. L'héraldique française négligea longtemps les devises ; on ne les indiquait que par hasard et il faut arriver aux armoriaux modernes pour en trouver mention. L'auteur qui a fait des recherches consciencieuses fait appel cependant à l'érudition et au bon vouloir des correspondants de province qui peuvent apporter des matériaux à son ouvrage. — On peut d'ailleurs ajouter que beaucoup des notices qu'il donne sont curieuses et même intéressantes. Toutefois il nous semble avoir adopté un classement bizarre, — malgré l'explication qu'il en donne, — non d'après les noms des endroits, mais suivant l'ordre alphabétique des devises. Il est vrai qu'une table des lieux cités, à la fin du volume, peut faciliter les recherches.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les Humbles, la Revue : Walt Whitman et Victor Hugo cités en témoignage contre la guerre et la haine; la Société des Nations. — *La Vie :* l'ordre de la démocratie, par le lieutenant M. — *Le Correspondant* et *la Revue :* les femmes du monde et Auguste Rodin ; Rodin chez Renoir, par M. Ambroise Vollard ; M. Paul Gsell écrit, sous la dictée de Rodin, des « Conseils civils aux jeunes artistes ».

Les Humbles, « revue littéraire des primaires », ayant dû interrompre sa publication que la censure faisait par trop difficultueuse, édite sous ce titre : *Le Panseur de Plaies*, un recueil de « poèmes, lettres et fragments » de Walt Whitman, dans une traduction inédite. On ne saurait trop louer un tel choix et son opportunité. Avec Edgar Allan Poe, Walt Whitman est l'honneur littéraire de la libre Amérique. La joyeuse, la sonore et large voix du grand Walt Whitman se recueille, ici; car on apporte le témoignage de son cœur si généreusement humain, sur la guerre. Lui qui a chanté le soleil, les arbres, les fleuves, la passion de vivre et la vie, il est qualifié, ayant vu sa patrie soutenir une guerre fratricide de quatre années, pour maudire la guerre universelle d'aujourd'hui et crier sa malédiction, afin que cet assassinat innombrable des peuples par les peuples puisse être le dernier. On relira avec une émotion profonde son ode : « O étoile de France », inspirée par nos désastres de 1870-71. On pleure sur « la grande armée des blessés », avec Whitman. Quand il dépeint « la Vie au milieu de cinquante mille soldats », il voit ce qui fut hier et ce qui est aujourd'hui :

..... Des personnages bouffis d'importance et à tous égards impropres à une telle besogne acquièrent de l'autorité dans les hôpitaux, cela va sans dire, et l'exercent sans restriction aux dépens des soldats réduits à l'impuissance. A l'hôpital de Judiciary-square, par exemple, règne un grand

apparat. Un individu, qui a été probablemsnt garçon de café quelque part pendant des années, s'est haussé à la sublime et redoutable position de sergent d'armes à cet hôpital: les malades l'appellent « galon rouge » (à cause de ses garnitures d'artillerie) — les malades dont il est à la fois le tyran et la risée. Comme j'entrais en cet endroit, l'autre après-midi, pour aller voir des soldats new-yorkais malades, ce puissant officier m'arrêta et me traita avec ses airs de grandeur dont j'eus ainsi un échantillon. Le Gouvernement ferait sûrement mieux d'expédier ces robustes feignants comme soldats au front, où ils pourraient gagner leurs rations, que de les maintenir ici dans l'inutile et décorative sinécure de militaires préposés à la garde d'un groupe de soldats malades, pour traiter avec insolence les amis qui viennent les voir.....

Son appel à la démocratie, puissions-nous l'entendre, nous, Français !

A l'œuvre! je veux forger ce continent — indissoluble;
Je veux forger la plus splendide race sur qui le soleil ait encore épandu ses rayons,
Je veux forger, divins, ces magnétiques territoires,
Avec l'amour des camarades,
Avec l'indéfectible amour des camarades.

Quand il visite les malades et les blessés, il sait les cadeaux qu'ils désirent et quelles paroles ils entendent le mieux :

.....J'ai passé toute la matinée à l'un des pires hôpitaux — il en contient environ seize cents. J'ai donné aux hommes des pipes et du tabac. (Je suis le seul qui leur donne du tabac.) Oh ! quel bien cela fait à certains d'entre eux — les aumôniers et la plupart des médecins m'en veulent à ce sujet — mais je leur en donne — qu'ils fument. A d'autres, j'ai donné des oranges, je les ai fait manger, etc.....

Et voici un poème que je voudrais faire lire à nos forcenés tueurs en robe de chambre, à nos intrépides vieillards férus de haine, à tous ceux qui ont peur de voir la paix ramener la jeunesse chez les peuples :

RÉCONCILIATION

Verbe, au-dessus de tous, beau comme le ciel est beau,
Si beau que, pour en finir, la guerre et ses carnages
En seront à jamais anéantis,
Si beau que de leurs mains, les cœurs, la Mort, la Nuit,
Mains impalpables, vigilantes,
Lavent encore et lavent toujours ce monde pollué.

Mon ennemi est mort. Un homme autant que moi divin, est mort.
Je le vois qui repose, blanche figure, en son cercueil ;
J'approche tout auprès,
Je m'incline; de mes lèvres légèrement je touche
Cette figure, blanche, en son cercueil.

Quand les mauvais bergers auront disparu, alors, ce beau poème-

ci chantera dans les mémoires comme un poème nouveau inspiré par la dernière hécatombe :

UN CHANT DU CRÉPUSCULE

Assis, au crépuscule, tard, et seul, auprès du feu de chêne dont vacille la flamme,
Je ressasse les visions anciennes de la guerre, la foule inconnue des soldats enfouis,
Foule anonyme — ainsi le vierge espace dans l'air et sur la mer — des Disparus;
Brève trêve après bataille, sa lugubre corvée de fossoyeurs, et, pleines à déborder, les tranchées.
Morts en tas de toute l'Amérique, Nord et Sud, Est et Ouest, de partout ils avaient surgi,
Du Maine forestier, des fermes du New-England, de la fertile Pennsylvanie, d'Illinois et d'Ohio,
De l'Ouest sans limite, de Virginie, du Sud, des Carolines, du Texas,
— Ici, même, en cette chambre, ombres et pénombres muettes qui vacillent de flammes,
Je vois en ordre roide leurs lignes défiler, — j'entends, rythmique, la marche au pas des armées. —
A vous, million de noms que l'on n'a pas inscrits, tous, vous tous, obscurs héritiers de cette guerre entière,
Ces vers sont consacrés, illuminés de ma reconnaissance, négligents trop longtemps, votre rôle mystique se remplit, ici étrangement ;
Chaque nom par moi rappelé vous tire de la ténèbre, des cendres de la mort,
Pour à jamais renaître au tréfond de mon cœur qui vous commémore pour les siècles futurs ;
Votre mystique rôle, tout entier anonyme — ceux du Nord, ceux du Sud, —
S'embaume de mon amsur en ce chant du crépuscule.

Par un goût de l'impartialité que je professe jusqu'à la passion, surtout depuis qu'il est un des sentiments les plus raréfiés par la longueur de l'état de guerre, — je me dois d'opposer, aux citations ci-dessus, les emprunts à l'œuvre de Whitman, choisis par M. Paul-Hyacinthe Loyson pour illustrer un article de fiévreuse polémique : « Les maquilleurs de cadavres », qu'il donne à la Revue (1-15 anvier).

D'abord, voici l'opinion de M. P.-H. Loyson sur Walt Whitman ;

Poète inculte et surabondant, athlète qui a dédaigné le stade, chantre plutôt de la plèbe « yankee » que de la démocratie américaine, Pindare des docks, des entrepôts, des banlieues vagues et des ballasts, versifiant en prose, pensant en bloc, barbouillant des fresques à coups de balai, étalant des énumérations dans l'illusion de faire de l'immense, parfois à la pointe de la phrase anglaise brandissant, tout fier, un mot français comme un sauvage, un bibelot d'Europe, géant enfantin, souvent puéril, de cerveau nul, mais de cœur infini, mais de nature si riche et si profonde qu'il est ени-

vré de ses tumultes sans pouvoir les traduire en verbe, et puis tourné, de tout son instinct plébéien, vers l'avènement des multitudes, vers le millénium de justice sociale, et tendre et bon et patriarcal, poète vraiment et créateur dans un pays surcivilisé, sans traditions et sans culture, où l'on fait du « vierge » de tous les débris importés du vieux continent, tel il nous fut révélé, en France, par M. Léon Bazalgette, cinq ans à peine avant la guerre.

M. Loyson dit, dans une note, qu'il s'était « initié à Walt Whitman sur place », dans un de ses « voyages aux Etats-Unis, dès 1892 ». Cette antériorité rend seulement beaucoup plus pénible la lecture du jugement sommaire, pareil à une exécution, que M. Loyson porte sur Whitman. J'en appelle de ce regrettable sabotage, à la mémoire de notre cher et grand Stuart Merrill et à la vivace admiration de M. Francis Vielé-Griffin pour leur grand aïeul.

Voici, maintenant, séparés par un commentaire de M. P.-H. Loyson, les trois passages qu'il emprunte aux *Drump-Taps* de Whitman :

« *O ma superbe, ô Manhattan (New-York), toi qui es mienne, ma sans égale, comme tu t'es élancée, comme tu as rejeté d'une main dédaigneuse la défroque de la paix !... Comme ta suave musique d'opéra s'est évanouie, remplacée par le tambour et le fifre !... Des maisons, des ateliers, de tous les seuils, ils se sont rués tumultueux et voilà Manhattan qui s'arme !... Année en armes* (1861), *année en lutte, foin des rimes choisies et des vers d'amour sentimentaux, année terrible ! Tu n'es pas, toi, un pâle poètereau assis à sa table, qui murmure de molles cadences... Tu es un homme fort, debout, vêtu de bleu* (uniformes de l'armée du Nord), *qui s'avance, un fusil sur l'épaule, le corps musclé, le visage et les mains hâlés, un couteau passé dans la ceinture* »...

Pas mal, n'est-ce pas, pour ce grand-père des Zimmerwaldiens ? Serait-ce le couteau des « nettoyeurs de boyaux » ? Mais le ton va s'élever, d'un large souffle, au mode épique et c'est à croire que le poète salue l'Amérique de 1917 :

« *Montez, ô jours, des profondeurs de l'abîme ! J'ai cinglé à travers la tempête, et la tempête m'a rafraîchi... Gronde comme le tonnerre, marche à enjambées de géant, ô Démocratie, frappe et que ton coup soit vengeur !... J'ai donc assez vécu pour contempler la guerre qui éclate et l'Amérique qui se lève !... La guerre, la guerre rouge est mon chant dans les rues, ô Ville !... Longtemps, trop longtemps, Amérique, tu as suivi les routes trop unies et paisibles pour y glaner les joies et les prospérités... Mais maintenant, oh ! maintenant, tu vas apprendre la vie dans les crises de l'angoisse, tu vas avancer en luttant corps à corps avec le plus dur destin, sans reculer ! Maintenant, toi-même tu vas comprendre et montrer au monde ce que valent tes enfants*, en masse. »

Ai-je tort de prétendre que Walt Whitman fut prophète, et qu'il est, avec le Victor Hugo de l'*Année Terrible*, le plus grand poète de l'épopée de 1917 ? Mais quelle figure, à de tels accents, font nos Zimmerwaldiens-Whitmaniens ? Voici justement qui semble écrit pour leur coryphée de

Genève : « *M'avez-vous demandé des rimes pacifiques et languissantes de civil ? Avez-vous donc si mal pu suivre ce que j'avais écrit jusqu'à présent ? Mais je n'ai pas chanté pour que vous me suiviez ! ni me comprenïez ! et je ne le fais davantage maintenant, car je suis venu au monde, moi, comme la guerre !* »

Puisque M. P.-H. Lovson, emporté par l'humeur guerrière du polémiste, associe Victor Hugo à Walt Whitman devenu « prophète » et « le plus grand poète de l'épopée de 1917 », tout est bien en somme. Cependant, invoquons Hugo à notre tour. Visionnaire, prophète, celui-ci l'a été, qui datait du *1er octobre 1877*, il vient d'y avoir *40 ans*, son éblouissante, vengeresse et sereine « Conclusion » à l'*Histoire d'un crime* :

Aujourd'hui le monde civilisé sent plus que jamais le besoin qu'il a de la France... Aujourd'hui, elle est plus grande que jamais... Elle est une nation de citoyens et non un troupeau de sujets... La France a dans le passé les victoires de la guerre, et dans l'avenir les victoires de la paix. L'avenir est à Voltaire, et non à Krupp. L'avenir est au livre, et non au glaive. L'avenir est à la vie, et non à la mort... Chercher la vie dans les vieilles institutions est chose vaine, et se nourrir du passé est mordre dans la cendre. La France a la faculté éclairante ; aucune catastrophe, politique ou militaire, ne lui ôtera cette suprématie mystérieuse. Le nuage passé, on revoit l'étoile.

L'étoile n'a pas de colère ; l'aurore n'a pas de rancune. La lumière se satisfait en étant la lumière. La lumière, c'est tout ; le genre humain n'a pas d'autre amour. La France se sait aimée, parce qu'elle est bonne ; et la plus grande de toutes les puissances, c'est d'être aimée. La Révolution française est pour tout le monde. C'est une bataille perpétuellement livrée pour le juste et perpétuellement gagnée pour le vrai...

Qu'on ne dise pas : « Des mots ! des mots ! ce ne sont que des mots ! » Qu'ont fait les prophètes, sinon parler ? La parole entraîne les faits. Qui nierait à Victor Hugo d'avoir été un bon Français ? On s'est réclamé de lui pour réclamer la rive gauche du Rhin. Je n'appellerai pas « maquilleurs de cadavres » ces gens qui empruntaient des textes, à l'appui de leurs thèses de conquérants à froid. Je répondrai seulement aux appels de la haine par cette page qui termine l'*Histoire d'un crime* et dont l'écho, après quarante années, anime les dernières paroles d'un Lloyd George et du président Wilson :

Quand le regard se fixe sur ce vieux continent remué aujourd'hui d'un souffle nouveau, de certains phénomènes apparaissent, et il semble qu'on entrevoit cette chose auguste et mystérieuse, la formation de l'avenir. On peut dire que, de même que la lumière se compose de sept couleurs, la civilisation se compose de sept peuples. De ces peuples, trois, la Grèce, l'Italie et l'Espagne, représentent le midi ; trois, l'Angleterre, l'*Allemagne* et la Russie représentent le nord ; le septième, ou le premier, la France, est à la fois nord et sud, celtique et latin, goth et grec...

J'ai souligné : *l'Allemagne*, parce que Victor Hugo ne l'excluait pas, quand elle venait de nous envahir, de nous démembrer, d'être la force monstrueuse, le vol, le viol, l'incendie, le pouvoir militaire sans limite que sa lâcheté, dominant le Droit sur un malheureux et grand peuple dont la faute unique était de s'être livré à un deuxième Napoléon !

Et Hugo termine ainsi :

Un jour, avant peu, les sept nations qui résument toute l'humanité s'allieront et se fondront, comme les sept couleurs du prisme, dans une radieuse courbure céleste ; le prodige de la paix apparaîtra éternel et visible au-dessus de la civilisation,et le monde contemplera, ébloui,l'immense arc-en-ciel des Peuples-Unis d'Europe.

Ajoutez les Etats-Unis d'Amérique, étendez au globe la prévision du poète,vous obtenez « la Société des Nations ». Hugo, clairvoyant, écrit : les *Peuples-Unis*. C'est une élite égoïste et basse qui a jeté les peuples crédules aux abîmes de la guerre. Les peuples feront la paix. Ils la feront, par-dessus la mauvaise élite balayée , ils la feront pour eux et pour l'avènement définitif de leur descendance à la Liberté où le Travail profitera aux seuls travailleurs,où ceux-ci conduiront les affaires communes, pour le bien public.

§

« Les habiles employèrent tout le XIX^e^ siècle à nous excuser d'avoir commis 89 et 93. » Qui s'exprime de la sorte ? Le lieutenant M., dans « L'ordre de la démocratie », un article serré, net, que, de sa « baraque bâtie dans une carrière sous les bois », il a envoyé à **La Vie** (janvier). Ce combattant voit d'un esprit lucide, dénonce, d'une plume vigoureuse, « avec chaleur », les torts faits à la démocratie et qu'il résume d'un trait : « depuis plus d'un siècle la pensée nationale divisée, sans organe, n'a cessé d'être tenue en échec et bafouée par les intérêts privés. » « Il n'y eut qu'aux cochers de fiacre qu'on osa demander d'expliquer et de justifier leurs prix », constate plaisamment le lieutenant M.

Enfin, la démocratie se laissa confisquer jusqu'à la vérité. Il importait au plus haut point que la presse fût organisée en pleine lumière sous peine de ne servir qu'aux factions, qu'aux complots. C'était la moindre garantie que de savoir par qui un journal était fait. Mais sous le titre de liberté de la presse, l'Etat autorisa un privilège à la vénalité. Il y eut hausse sur les gens décriés, les traîtres avérés, baisse sur le talent et sur la probité. C'eût été un horrible attentat que de demander à un aventurier, au retour de Berlin, d'où il tenait les millions qu'on lui voyait jeter. A lui tout pouvoir de lancer ou de retenir les nouvelles au gré des intérêts qu'il avait la mission de servir, de faire ou de détruire les réputations, de nier l'évidence, d'enfler une vétille, de souffler la discorde, de distraire l'opinion souveraine de ses intérêts essentiels, de la troubler, de l'abêtir. Pleine licence

d'avilir les arts et le théâtre et d'asservir la littérature aux plus infâmes emplois. Que de grands desseins ces tyrans obscurs et grossiers ont rendus impossibles. Ce sont eux qui nous ont menés jusqu'au bord de l'abîme. Du vacarme de leurs cuivres, ils ont couvert les voix de la raison, les voix de la prudence, les cris d'alarme, les cris de détresse.

Est-ce la criante vérité? Et ceci :

L'idée organisatrice, apportée par la Révolution, était perdue de vue. La démocratie désorientée, irrésolue, incapable de bâtir son œuvre, était timidement installée dans les institutions et les palais des régimes qui l'avaient précédée. Il ne devait être difficile de l'en faire déguerpir. La tentation était trop forte pour l'esprit orgueilleux de l'Allemagne. Elle pouvait penser que l'heure avait sonné où elle allait conquérir la direction du travail universel, son but de guerre hautement proclamé. La logique était pour elle : la conquête était son principe, la force était son droit.

Il faut lire *in extenso* cet article riche en constatations et droit en ses déductions. Son auteur veut la démocratie spirituellement armée. Elle parviendra à son avènement par l'instruction. « L'intelligence a tout créé. Il est inconcevable qu'on lui mesure chichement les ressources », déclare-t-il. Avec lui, les hommes de bonne foi, concluront ainsi :

Les intellectuels ont commis le crime d'orgueil. Il leur a paru beau d'être inaccessibles et ils se sont isolés dans le passé. Comme à la Renaissance, comme au XVIIIe siècle, leur place est en avant. C'est une mâle devise que *la perfection de chaque chose consiste dans son action*. Quand ils ont dénigré leur temps, prétendu supprimer deux siècles de notre tradition au nom de la tradition, méconnu la légitimité de la Révolution, leur œuvre, ils se sont voués à l'impuissance. C'était comme s'ils eussent dénigré la Patrie.

Eh! bien, qu'ils confrontent aujourd'hui sur les pentes des collines de Verdun la pensée féodale au maximum de la puissance, avec la pensée démocratique, même imparfaitement définie et par surcroît surprise. Qu'ils les jugent!

Quel ordre attendre, fondé sur la terreur, le viol, le carnage et le vol décorés du titre de conquête.

Vous avez reproché à la démocratie ses irrésolutions, mais parce que vous ne remplissiez pas votre fonction et que vous la priviez de direction, vous lui avez reproché tour à tour sa violence et sa timidité : connaissez-la mieux aujourd'hui. Vous faudra-t-il, pour que vous consentiez à la servir humblement, de plus éclatants mérites? Tous ceux qui sont tombés dans les besognes obscures des batailles, et dont, seule, la terre a recueilli le cri, qui n'ont pour les désigner à notre reconnaissance qu'une croix avec la mention : *Un Français inconnu*, sont morts, nous l'attestons, pour le juste droit fondé sur le travail.

Droit clair, authentique, certain, que la raison admet, qui se renouvelle à chaque génération, qui n'a pas besoin de parchemins pour se faire constater; droit honnête, droit universel qui n'exclut personne de ses bienfaits, qui fixe la propriété dans les familles et dans les races à la mesure de la

vie et du travail dont elles se sont montrées capables; droit protecteur de la femme et de l'enfant, qui fonde la cité, la nation, sur le même plan que la famille; droit pacifique qui dépense l'énergie des hommes à des besognes quotidiennes, qui ne leur fait chercher que dans leurs efforts la source de leurs biens ; droit sans lequel la liberté n'a point de garantie, la vie point d'espérance.

§

S'il n'y avait eu, autour d'Auguste Rodin, parasites de son glorieux crépuscule, tant de ces belles dames mûres qui conviennent d'être à elles seules « le monde » et s'arrogent le privilège de décerner la gloire, il serait demeuré, auprès de son œuvre impérissable, le grand ouvrier sain, robuste, simple qu'il apparut à quelques-uns, vers 1891, dans son atelier du dépôt des marbres, rue de l'Université. Nulle vanité commune ne compliquait alors son mâle orgueil de travailleur qui sait son art et l'apprend sans cesse. Il parlait un clair langage, pour expliquer un groupe en chantier, dire ses projets, formuler son esthétique. Sa grandeur demeurait un bloc éblouissant. Il ne la disséminait dans des énigmes ni des abstractions mises en charades. C'était un rude homme combattu ou nié par les sculpteurs officiels, inconnu des Bélises à la mode, tenace en sa volonté de mieux faire, incertain d'y parvenir, et plus fort après sa tâche généreuse de chaque jour.

La flagornerie des lunes entraînées dans son orbe immense, avait changé Rodin en un autre, celui que M. Ambroise Vollard a vu, en 1915, chez le peintre Renoir, dans le midi. Lisez la vivante chronique de cette visite dans **Le Correspondant** (10 décembre). On est à table. Il y a Mme Renoir, Renoir, Auguste Rodin et M. Vollard. On cause. Rodin a la parole :

— Ah ! ces Grecs, qu'ils étaient heureux dans leur pauvreté ; et parce qu'ils étaient pauvres, quels chefs-d'œuvre il nous ont laissés ! Mais savez-vous, Madame Renoir, je crois bien que j'ai enfin découvert le secret du génie de ces gens-là. Leur secret, c'est qu'ils aimaient la nature ! La nature ! voilà quelque chose que j'ai toujours aimé, moi aussi... Et c'est en l'observant à genoux que j'ai toujours sculpté mes plus beaux morceaux. Ainsi, l'on m'a souvent reproché de n'avoir pas donné de tête à mon *Homme qui marche* ; mais, dites, Madame Renoir, est-ce qu'on a besoin d'une tête pour marcher ?

— Aimez-vous les fleurs, Monsieur Rodin ? questionna Mme Renoir.

— Oui, beaucoup ! répondit Rodin. Mirbeau a chez lui une rose chinoise introuvable que j'ai fort admirée et j'ai vu aussi dernièrement, chez la princesse de Z..., un œillet rarissime. Il est tout noir et sent très mauvais. J'ai passé bien du temps à le contempler.

— Ici, poursuivit Mme Renoir, il n'y a pas de fleurs rares, mais le jardin est bien joli tout de même. Tenez, regardez seulement ces marguerites que vous voyez là par la fenêtre, à côté du mimosa. Je dois vous dire d'ailleurs que mon mari a une préférence pour les fleurs communes.

— C'est comme Mallarmé, dit Rodin. C'est très curieux ; cet artiste, dont le verbe était si précieux dédaignait pourtant les fleurs rares. Il lui suffisait des fleurs de tout le monde.

— A propos du verbe si rare de Mallarmé, intervint Renoir, Mme Morizot, un jour où un poème de Mallarmé lui avait été particulièrement incompréhensible : « Ecoutez, Mallarmé, lui dit-elle, pourquoi n'écririez-vous pas, au moins une fois, un livre comme si vous écriviez pour votre cuisinière ! — Hé, répondit Mallarmé étonné, je n'écrirais pas autrement pour ma cuisinière ! »

— Mais si les poèmes de Mallarmé, continua Renoir, avaient, à mon gré, le tort d'être un peu trop « sibyllins », combien l'homme était charmant et d'une originalité amusante ! Je me rappelle, notamment, la simplicité délicieuse avec laquelle il nous parlait d'un certain élève nègre qui suivait ses cours au collège où il était professeur : « Oui, nous disait-il, je l'envoie tous les jours au tableau, sous prétexte de lui faire écrire, à la craie, des mots anglais. Et vous ne pouvez pas vous figurer l'espèce de volupté que j'éprouve à voir l'âme de ce noir s'exprimer en blanc sur le tableau ! »

— Je propose, dit Mme Renoir, qu'on aille prendre le café dans le jardin, sous les roses. N'est-ce pas, Renoir ? Il fait si chaud, aujourd'hui, ça te fera du bien de sortir un peu.

— Oui, dit Rodin, mais mon portrait ?

Tirant de son gousset une belle montre en or :

— Il est deux heures moins cinq ; la voiture de la duchesse de L..., qui m'a conduit ici, doit venir me reprendre à trois heures précises, et mon secrétaire m'a prévenu, ce matin, que je ne pourrais plus ensuite disposer d'une seule minute pendant tout le reste de mon séjour dans le Midi.

— Vite, alors ! dit Renoir. Qu'on me porte à l'atelier !

A trois heures moins dix le portrait, — une sanguine, — était terminé.

— J'aurai le temps, dit Rodin, de bien voir le jardin. Je dispose encore d'environ dix minutes !

Mais, au même instant, on frappait à la porte de l'atelier et un valet de pied, en culotte courte, parût sur le seuil ; il annonça que « la voiture de Mme la Duchesse attendait M. le Maître ». Alors Rodin, se tournant vers Mme Renoir qui entrait au même moment :

— La prochaine fois que je reviendrai dans le Midi, chère Madame, je vous demanderai à faire le tour de votre jardin. J'aime tant la nature...

J'accompagnai le grand statuaire jusqu'à l'auto, et je lui parlai de ces chevaux du Grand Palais qui exaspéraient Renoir :

— Si une bombe était jetée là-dessus, s'exclama Rodin, les journaux du monde entier en feraient des articles à n'en plus finir ! Et moi, quand un misérable met dans sa boîte aux ordures le *Masque au nez cassé*, c'est à peine si j'ai un écho de trois lignes !...

Les belles mesdames eussent assis Rodin dans un fauteuil d'académicien, s'il avait assez vécu. Elles auraient fait ça, pour lui, à travers leur vanité gazouillante, en protectrices, en patronnesses de son génie ! Le sculpteur prodigieux des bustes, de l'*Eve*, de la *Vieille qui*

fut Heaulmière, des *Bourgeois de Calais*, de la fourmillante *Porte de l'Enfer*, se ressaisissait quelquefois, les pies folles jacassant ailleurs. Alors, il dictait, par exemple, à M. Paul Gsell, ces pages adressées « Aux jeunes artistes », que donne **la Revue** (1-15 janvier) et dont il voulut que la publication suivît sa mort.

Travaillez avec acharnement.

Que la nature soit votre unique déesse.

De la patience! Ne comptez pas sur l'inspiration. Elle n'existe pas.

Soyez vrais, jeunes gens.

Ne perdez pas votre temps à nouer des relations mondaines ou politiques. Vous verrez beaucoup de vos confrères arriver par l'intrigue aux honneurs et à la fortune : ce ne sont pas de vrais artistes. Certains d'entre eux sont cependant très intelligents et si vous entreprenez de lutter avec eux sur leur terrain vous consumerez autant de temps qu'eux-mêmes, c'est-à-dire toute votre existence : il ne vous restera donc plus une minute pour être artiste.

Aimez passionnément votre mission. Il n'en est pas de plus belle. Elle est beaucoup plus haute que le vulgaire ne le croit.

L'artiste donne un grand exemple.

Il adore son métier : sa plus précieuse récompense est la joie de bien faire. Actuellement, hélas! on persuade aux ouvriers pour leur malheur de haïr leur travail et de le saboter. Le monde ne sera heureux que quand tous les hommes auront des âmes d'artistes, c'est-à-dire quand tous prendront plaisir à leur tâche.

Et nous le saluons de toute notre ancienne, vivace, profonde admiration, sur cette dernière parole de prophète.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

M. Coppier : *Les Eaux-fortes de Rembrandt* (Berger-Levrault) — *Tableaux de guerre*, Musée du Luxembourg. — Exposition *Auguste Lepère* : Musée du Luxembourg. — M. Hautecœur : *Mme Vigée-Lebrun*, Collection des grands artistes, Laurens. — Paul Dubray, *les Heures noires*. — J. Ch. Contel, *Celles qui s'en vont*. — L'Art et les Artistes : le *Maroc artistique*, *l'Art russe*. — *L'Art et les Saints*, Laurens.

M. **André Charles Coppier** publie, sur les *Eaux-fortes de Rembrandt*, un livre de solide et attrayante érudition. Les questions d'authenticité y sont traitées d'un point de vue excellent. Graveur de mérite, M. Coppier a manié les cuivres de la collection Alvin-Beaumont, les a étudiés en technicien, pour qui comptent, interrogés avec une égale sûreté, deux ordres de preuves : les matérielles ou involontaires et les esthétiques. De discerner sur des épreuves anciennes et de pouvoir retrouver sur une épreuve récemment tirée sur le cuivre qu'on a en sa possession les mêmes tares, les mêmes stries, dues à des irrégularités du métal, aux défectuosités d'un planage imparfait de la planche, des lignes ajoutées à l'exécution de l'artiste, de

par les creux ou défauts de métal, lui est une certitude que le cuivre qu'il tient en mains est bien celui qui a servi aux premiers tirages des eaux fortes de Rembrandt qui font la gloire des musées et des collections célèbres. C'est une méthode de vérification d'authenticité inattaquable.

Les preuves esthétiques découlent d'une observation et d'une étude approfondie du faire de l'artiste. Le dessin est une écriture. Le dessin du graveur, son exécution, la marche de la pointe sur la planche de cuivre ou de bronze de Hesse, comporte, en surplus des caractéristiques de tracé linéaire des figures, des formes, des accessoires, nombre de procédés de dessin pour figurer les ombres, pour varier les clartés des surfaces.

La main de l'artiste contracte des habitudes, issues de son tempérament propre, trace des griffonnements, des stries, des paraphes, des vrilles, des hachures, des zébrages, qui lui servent à créer ses masses lumineuses ou sombres, à former des plis, à organiser des contrastes. Ces façons de manier la pointe ou le burin sont inséparables du dessin, constituent, à côté de l'écriture principale et faisant corps avec elle, une formule d'ornementation et de mouvement, un *graphisme*, qui est un signe de l'exécution personnelle et offrent les mêmes moyens de vérification d'authenticité qu'une écriture proprement dite.

En appliquant son attention à ces détails, en les agrandissant par la photographie en documents d'étude, M. Coppier arrive subtilement à déterminer si telle eau-forte est de la main, uniquement, de Rembrandt s'il l'a simplement ébauchée et fait continuer par ses élèves, Ferdinand Bol ou Govaert Flinck, ou par son associé Lievens, ou si c'est simplement une reproduction de tableau ou de dessin de Rembrandt, exécutée par de Vliet, graveur de métier, qu'il employa. L'étude à laquelle a procédé M. Coppier à la lueur de ses connaissances techniques sur les travaux personnels de Bol, de Flinck ou de Lievens ou sur les labeurs de Vliet, lui permettent à cet égard de vigoureuses argumentations.

Contre les faux, M. Coppier possède de bonnes méthodes d'enquête. Pour juger l'intercalation dans l'œuvre gravé de Rembrandt de pièces postérieures de faux cuivres, il a l'examen de ce réseau de craquelures que produit le temps sur la planche. Il a mille moyens en dehors des probabilités historiques et de l'assentiment esthétique, et qui ne font que les fortifier.

§

Ce serait une erreur de croire ce livre aride, à cause de sa technicité. La méthode de M. Coppier, qui cherche sans cesse à bien situer l'eau forte qu'il étudie dans l'œuvre et la vie de Rembrandt, l'amène de façon continue à nous retracer des instants de l'œuvre de Rem-

brandt, et à caractériser des périodes intellectuelles de sa vie et de sa création.

A propos de quelques petites pièces libres, isolées dans cette suite de chefs-d'œuvre, M. Coppier en fort bons termes et par l'exacte application de dates de création nous rappelle que ce furent là des dérivatifs momentanés et brefs à la contention imposée par l'exécution de grandes planches de caractère mystique et religieux. Pour se délasser un instant de ses larges biblismes, Rembrandt écoute la Kermesse qui bat à sa porte et étoile de ses cris et de ses danses le recueillement de sa pensée et la paix silencieuse de l'atelier. Ce sont comme des *Parallèlement*, jetés en marge de *Sagesse*. M. Coppier énonce que l'art du graveur, chez Rembrandt, tient une place presque prépondérante, que les causes de cette prédilection pour la gravure diffèrent d'origine et de raisons aux diverses époques de la vie du maître. A ses débuts, alors que Rembrandt est tout à fait inconnu, l'eau-forte lui est un procédé de diffusion plus générale de son nom et aussi un moyen de vivre, une ressource. Plus tard Rembrandt, glorieux et célèbre, cherchera dans la gravure un suprême moyen d'expression. L'art du graveur lui servira à développer toute l'ampleur de sa pensée. Conséquences techniques : Rembrandt jeune ne se soucie pas de terminer lui-même ses eaux-fortes, de graver des œuvres complètement originales. Il a un atelier de collaborateurs, d'élèves, un associé, un praticien. C'est parfois sur une indication de lui, partielle mais précise, parfois, aussi, considérable et poussée que Lievens, Bol ou Gérard Dou terminent une planche de lui, ou reproduisent un de ses dessins. Dans sa deuxième période, quand l'eau-forte est devenue pour Rembrandt un moyen capital d'expression, il n'appelle jamais de collaborateur. L'œuvre est toute de sa pensée et de sa main ; elle est un effet d'une recherche obstinée à traduire par le moyen de la gravure le plus possible de sa personnalité et M. Coppier serait volontiers d'avis que sa planche le livre plus complètement que son tableau.

Cette étude qui part des premiers croquis et des travaux d'apprentissage de Rembrandt, pour étudier les développements de son art et de sa technique jusqu'à l'heure des planches les plus définitives, et suit la marche ascensionnelle de son génie de graveur, n'implique point de biographie complète et ne fait point d'allusion à l'assombrissement final de la vie de l'artiste. Elle demeure spéciale à son art de graveur ; mais, chemin faisant, d'intéressants aperçus se développent sur les années de jeunesse et de maturité du peintre, sur les directions de sa vie, ou bien sur son œuvre. M. Coppier, en passant, parle de *la Ronde de Nuit ;* on aimerait le suivre développant sa théorie, à savoir que le tableau a pour but de représenter, réunie en plein jour, la compagnie du capitaine Banning Cocq. Mais sans doute l'auteur a-t-il pensé que des digressions trop longues l'entraîne-

raient à mordre sur un autre travail, sur une étude complète de l'œuvre de Rembrandt.

Tel qu'il est, ce travail très solide apporte à l'étude de l'œuvre du grand peintre une contribution essentielle. Il serait impossible de traiter de Rembrandt sans en avoir connaissance, sans profiter des clartés qu'il apporte, et sans en tenir compte.

§

Parmi de nombreux envois d'impressions de guerre au *Musée du Luxembourg*, il n'est à remarquer que la belle série de dessins, d'une émouvante dramatisation, de Paul Renouard où la précision du détail et le beau rythme des mouvements font surgir l'émotion par les seuls moyens esthétiques ; les envois de Maurice Taquoy, tranchées sous la neige, arbres coupés émergeant à peine du linceul blanc qui recouvre les terres bosselées, piétons cheminant dans un paysage d'hiver dont l'affreuse désolation s'accroît d'un large horizon de destruction et de vide ; des navires paisiblement ancrés sur des eaux calmes, de Maurice Asselin ; des aspects de port, de Verdilhan ; une bonne série de Marchand ; une suite très remarquable d'Henri Ottmann, de couleur chaude et de remarquable harmonie : des personnages bien plantés, une vivacité d'évocation où persiste la grâce familière et presque obstinée de ce peintre.

§

Au Luxembourg, aussi, une exposition bien combinée d'œuvres d'**Auguste Lepère** présente un aspect abrégé, mais général et caractéristique de l'œuvre du maître-graveur et du beau peintre. Quelques pièces voisines du point de départ de l'effort de Lepère lorsqu'il penchait vers la traduction détaillée des choses, vers la transcription de *toutes* les valeurs par la gradation des teintes, acheminent les visiteurs vers l'expression la plus connue de l'art de Lepère, vers les bois conçus en synthèse robuste, sacrifiant les détails, vivant par les allures robustes des personnages, les vigoureuses oppositions de blanc et de noir pour le décor et pour les fonds.

Il y a là des planches très détaillées comme la *Procession à Nantes*, des planches traitées elliptiquement comme le portrait de Pierre de Serbie ; des coins de Paris sont résumés par de belles eaux-fortes, et aux vitrines apparaissent, évoquées par des spécimens, toutes les nouveautés de goût et de style, tout l'intérêt de couleur ajouté à la typographie par Lepère.

Il n'y manque point de dessins et de peintures rappelant la Vendée, telle que l'artiste la traduit, large, désolée, terroir mélancolique sous les volutes lourdes de nuages. Lepère excelle à décrire les menaces de l'orage, à donner la couleur du temps, à saisir la minute curieuse des colorations atmosphériques. Un vif sentiment des choses empreint ces peintures d'un art si solide et si franc. C'est un re-

gard multiple et curieux sur la vie que résume cette exposition; et elle le démontre servi par une technicité très habile et très souple qui passe des minuties et des robustesses appuyées de la gravure aux légèretés et aux finesses comme aux résumés vigoureux de la peinture avec une égale et pleine maîtrise.

§

Pour quelques portraits d'allure gracieuse, de geste vif, de jolie interprétation de la beauté de la femme et de l'atour féminin; surtout pour quelques portraits intimes où sa tendresse pour sa fille s'affirme, sentimentale, caressante, sans emphase Mme **Vigée Lebrun** a conquis une belle place dans les Musées.

D'avoir aimé la toilette pour elle-même et pour les autres, elle a non seulement dicté à plusieurs reprises et en quelques détails importants la mode de son temps, mais de plus elle a trouvé dans l'attifement de la femme des éléments décoratifs, qui lui donnèrent des équivalents, des arrangements, à des draperies traditionnelles chez les maîtres qu'elle aimait et écoutait. Son esthétique : obtenir du charme, faire du joli, sans fadeur. Elle y parvint souvent; son ingéniosité dans la disposition du portrait arrive au naturel, autant que le naturel exista dans les classes opulentes d'une société très élégante et pour les personnes de beauté reconnue, officielle, théâtrale. Ses quelques essais vers le grand style, vers la peinture allégorique sont médiocres, et ses qualités de grâce y deviennent de la manière. Ses portraits de Marie-Antoinette, trop officiels, n'ont point grand accent. Mais encore telle interprétation d'élégance lasse, telle notation juste d'une beauté un peu singulière, d'un joli regard, telle allure suggestive ramassant sinon la mentalité, au moins la caractéristique familières du modèle en une image nette et vive, la remettent au paroi du musée, parmi les petits maîtres, parmi ceux qui ont apporté, par le moyen d'une technique ordinaire, une observation personnelle de la beauté.

M. Louis Hautecœur, dans un des petits livres de la collection des grands Artistes, a résumé de façon attrayante la vie et l'œuvre de Mme Vigée-Lebrun.

§

Les Heures noires de M. **Paul Dubray**, une suite de huit gravures sur bois, sont d'un vigoureux artiste; les figures sont d'un bon style, les attitudes ont de la puissance ou de la tendresse, des lignes sobres; il y a là une grande émotion et un art certain.

§

D'habiles lithographies de M. **J. Ch. Contel** nous promènent dans des rues tranquilles des villes normandes, nous mènent devant les vieilles maisons à pignons, à passage couvert, devant de vieilles églises aux porches presque rustiques et en font bien sentir la beauté

chargée de souvenirs. D'être isolées par le dessin, ces maisons, ces passages perdent de leur caractère vrai qui est d'être du passé survivant parmi la vie moderniste des rues environnantes, mais l'artiste a voulu surtout conserver des aspects architecturaux et rendre la mélancolie de façades branlantes et menacées par les démolisseurs. Il y a dans ces pages une grâce intime et sincère.

§

A signaler, chez Laurens, une collection nouvelle, l'*Art et les Saints*, vulgarisation hagiographique bien faite et d'une illustration bien documentée.

§

L'*Art et les Artistes* a donné quelques numéros spéciaux. Le Maroc artistique, précédé d'un très beau et très vif dessin d'Alfred Dehodencq, un nº sur l'art russe ancien qui fait voir rapidement les éléments originaux du vieil art russe, un numéro sur l'art russe moderne peut-être moins complet au moins en ce qui touche les tentatives les plus récentes.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ANGLAISES

Lord Morley : *Recollections*, 2 vol., Macmillan, 25 s. — Right Hon. G. W. E. Russell : *Basil Wilberforce*, John Murray, 8 s. — Amiral Sir Albert H. Markham : *The Life of Sir Clement Markham*, John Murray, 15 s. — Sir Rickman J. Godlee, Bart : *Lord Lister*, Macmillan, 18 s. — A. Schuster et A. E. Shipley : *Britain's Heritage of Science*, Constable, 8 s. 6 d.

« Watchman, what of your country? » La phrase hante l'esprit bien avant qu'on ait terminé les **Recollections** ou mémoires de Lord Morley, rédigés comme si la guerre n'avait jamais eu lieu. Les gouvernements dont l'auteur a fait partie avaient, en plus des questions ouvrières, trois grands problèmes à résoudre : la situation de l'Irlande, celle des Indes et enfin les moyens de défense de l'Angleterre contre l'Allemagne qui n'a jamais caché à personne, excepté à ces mêmes ministres, son espoir et son désir de ruiner l'Empire britannique. Après de longues années au pouvoir, malgré leur sympathie sincère pour les sujets de l'Empire qui demandaient l'autonomie, malgré leurs dispositions pacifiques, ces hommes politiques sont tombés en laissant à leurs successeurs la lourde tâche de trancher les nœuds gordiens de l'Erin et des bords du Gange, au milieu des difficultés d'un conflit mondial pour lequel ils n'étaient point préparés. Pourquoi cet insuccès? La cause nous en apparaît vite quand nous étudions Lord Morley. Ses collègues et lui négligeaient de faire entrer dans leurs calculs les sentiments réels des pays étrangers. Par exemple, en dépit des avertissements réitérés de Lord Roberts, de lord Northcliffe, et de plusieurs autres, il a suffi de quel-

ques paroles enjôleuses de Guillaume II pour persuader à lord Morley que l'Allemagne n'avait aucune intention agressive. Il faut citer en entier ce passage adressé au vice-roi des Indes :

22 novembre (1907). — Le grand événement, c'est la visite de l'empereur d'Allemagne qui augmentera les chances d'un peu de calme en Europe. Même les plus sceptiques admettent que le résultat a été avantageux. Je l'ai beaucoup vu à Windsor et j'ai été surpris de sa gaieté, de son aisance, de son naturel, de son amabilité et de sa bonne humeur, tout cela sans aucune pose. Il m'a accueilli par des salamalecs et autres signes de soumission orientale. Avec plus de sérieux, il m'a examiné sur les Indes. Comme je parlais, ainsi que nous le devrions tous, de l'impossibilité de prévoir l'avenir de la domination britannique aux Indes, il s'est frappé le genou en s'écriant avec véhémence que la domination britannique y serait éternelle. Quand j'ai dit cela à Lord Roberts, il m'a répondu : « L'empereur connaît peu les faits. » Guillaume II m'a demandé comment notre parti ouvrier radical traitait les affaires des Indes. Je lui ai répondu : « Sans aucune cause de querelle. » Il s'est frappé de nouveau le genou, en émettant le vœu que ses socialistes aient autant de bon sens. Je vous dirai à l'oreille que des conversations importantes ont eu lieu à propos du chemin de fer de Bagdad.

Quelques semaines plus tard, Lord Morley écrit, toujours à Lord Minto :

20 décembre. — La Perse et le golfe persique sont nos principales préoccupations cette semaine. — De la personnalité de l'Empereur : J'ai beaucoup entendu causer ceux qui l'ont approché. Une partie de ce qu'on raconte n'est que du bavardage, il est vrai, mais de potins authentiques on peut tirer quelque vérité. L'opinion générale de gens bien qualifiés pour juger, paraît être qu'il n'a aucun droit à une place au premier rang à côté d'hommes comme Bismarck, Cavour ou le vieux Metternich par exemple, ou d'hommes d'État rusés comme Léopold de Belgique. Superficiel, pressé, impétueux, mal équilibré, voilà quelques-unes des épithètes qui servent à le décrire. Vous remarquerez que nous ne jugeons pas nos hôtes royaux avec autant de douceur que vous. Une des impressions qu'il a créée dans l'esprit de tout le monde,— et, à mon avis, impression excellente, *golden*, — c'est qu'il désire réellement la *Paix* et veut la maintenir. Vous pouvez vous moquer de cette idée en pensant au nouveau programme naval que les Allemands préparent à un moment fort embarrassant pour le gouvernement de Sa Majesté...

Rien ne serait plus trompeur que de prendre Lord Morley comme représentant le peuple anglais d'aujourd'hui. Ses opinions ne sont point celles de la nation, mais celles d'une caste nourrie des idées d'Oxford, dont les membres ont gouverné l'Angleterre depuis l'arrivée de Gladstone au pouvoir. L'esprit rempli de théories généreuses, empruntées pour la plupart aux écrivains du XVIII^e^ siècle, ils ont commis la faute de trop se replier sur eux-mêmes, d'être trop indifférents à ce qui se passait au dehors, non seulement du pays, mais

souvent de la Chambre des Communes. Ils ne pouvaient imaginer d'autres modes de raisonner que le leur et interprétaient de manière à les réconcilier avec leur propre idéal des actes dont l'hostilité latente leur échappait. Ils ont accompli des réformes sociales et politiques excellentes. Lord Morley lui-même, quand il était sous-secrétaire d'Etat pour les Indes, a nommé, le premier, deux Indiens à son Conseil et a décidé le vice-roi à en admettre un au sien : mais, ils ont craint souvent d'aller de l'avant, de froisser des susceptibilités personnelles, Ils se sont laissé entraîner par l'opinion publique plus qu'ils ne l'ont guidée. Enfin, semblables à d'autres ministres, ils ont voulu réduire les budgets de l'armée et de la marine. Mon programme, écrit Lord Morley, est : « économies et réformes. »

Lord Morley est l'auteur d'ouvrages appréciés sur Voltaire, Diderot, Rousseau, etc., mais sans nul doute sa meilleure œuvre est la collection de biographies des *English Men of Letters* à laquelle ont collaboré les écrivains les plus compétents. Ses *Recollections* sont écrites avec une franchise « surprenante », pour emprunter cet adjectif à un critique anglais. Le premier volume nous parle de gens de lettres et de la carrière politique de Lord Morley avant qu'il ait accepté le sous-secrétariat des Indes.

Le second volume contient les lettres qu'il a adressées à Lord Minto. Elles jettent un jour curieux sur le passé déjà lointain, au point de vue des idées du moins, qui a précédé la guerre.

§

Basil Wilberforce, archidiacre de Westminster, dont G. W. E. Russell vient d'écrire la biographie, fut l'une des figures les plus sympathiques de l'église anglicane moderne. C'était un mystique, et sa doctrine, si l'on peut appeler ainsi l'ensemble un peu vague de sa philosophie, paraît franchement hérétique. Rome l'aurait excommunié, mais à Cantorbery l'on est plus tolérant. Je le vois encore dans sa bibliothèque, salle au plafond bas dans laquelle les hauts contreforts de l'abbaye projetaient leur ombre, tandis que, sous la fenêtre, une branche d'arbre se balançait dans un solitaire rayon de soleil. Il parlait de l'amour divin, de la souffrance de l'homme qui « est l'une des manifestations de Dieu », avec un enthousiasme intérieur qui illuminait son visage pâle et exaltait sa sensibilité déjà aiguë. Son influence était due, en entier, à sa conviction intime, car il n'avait aucune des qualités du logicien ou du savant. Malgré sa campagne contre la vivisection et quoi qu'on ait pu dire de sa théologie, sa mémoire reste chère à bien des gens qu'il a consolés et aidés à supporter la vie. Jeter un peu de bonheur dans la triste monotonie de l'existence, n'est-ce point déjà une grande œuvre?

§

Quand, l'esprit harassé par la politique aveugle des Lansdowne

et les trahisons des Bolos et consorts, on tourne ses regards vers les savants qui, loin des intrigues de partis, dédaigneux de stériles discours, se sont consacrés à étendre le domaine de la connaissance et à augmenter le bien-être de l'humanité, on a la sensation de respirer la brise stimulante de la mer après des mois passés dans l'air empuanti des villes. C'est cette heureuse illusion que donne **The life of Sir Clements Markham**. Cette biographie offre un intérêt historique en même temps que d'actualité. Sir Clements, qui avait fait son premier voyage comme cadet sur le « Collingwood », un trois-mâts élégant, vécut assez longtemps pour assister aux manœuvres navales effectuées par les Dreadnoughts et pour suivre avec intérêt les opérations de la marine anglaise en 1914-1915. Pendant sa première croisière, il visita l'Amérique du Sud et Tahiti. Son journal apporte des renseignements curieux sur les escapades de l'équipage du vaisseau-amiral et explique la cause de certains incidents qui durent quelque peu surprendre et mécontenter les autorités françaises.

En 1850, Markham fit partie de l'expédition envoyée à la recherche de Sir John Franklin. Ce voyage lui démontra l'importance d'une étude scientifique et systématique des régions polaires, et, dès lors, il s'intéressera à toutes les tentatives de parfaire notre connaissance de ces parties du monde. Son plus grand succès dans cette voie fut l'organisation du premier voyage de Scott dans les mers antarctiques. Sir Clements recueillit les fonds nécessaires, arma le bateau et s'occupa de tous les détails de l'outillage. Les explorateurs partis, il leur envoya deux fois un navire de secours. Grâce à lui, ni le gouvernement, ni le public n'oublièrent les hommes vaillants qui allaient ajouter un nouveau fleuron à la couronne de l'Angleterre. Scott prépara lui-même sa seconde expédition, mais Markham l'encouragea de tout son pouvoir et, malgré son peu de fortune, lui donna 2.500 francs pour l'aider à couvrir ses dépenses. La douleur de Sir Clements fut donc très vive quand il apprit que le capitaine et ses compagnons, après avoir atteint leur but et planté l'Union Jack au Pôle Sud, étaient morts de faim et de froid à 11 milles seulement de leur dépôt de provisions.

L'autre grande œuvre de Markham fut l'introduction du quinquina aux Indes. Lors d'un second voyage au Pérou, entrepris dans le but d'étudier l'origine des Incas, il avait été frappé de la manière peu intelligente dont les aventuriers désireux de faire vite fortune coupaient cet arbre précieux sans aucun souci de l'avenir. Pour empêcher la disparition d'un remède si utile, il proposa, peu après son retour à Londres, de transporter de jeunes arbustes aux Indes où la production de la quinine sur place rendrait un immense service à une population dévorée par la fièvre. Le gouvernement accueillit

cette idée avec faveur et Markham reçut l'ordre de se rendre au Pérou avec deux naturalistes et d'en rapporter des plants. Malheureusement la jalousie des habitants était en éveil et ce ne fut qu'à grand'peine et au risque de sa vie qu'il put échapper à la surveillance des indigènes et embarquer ses quinquinas. Aux Indes, il choisit le site des nouvelles plantations. Son succès fut si grand qu'en 1880, il annonça que les Indes anglaises seules fournissaient 490.000 livres d'écorce de quinquina, et qu'en 1879-80, le poids de l'écorce expédiée des Indes anglaises et de Ceylan pour être vendue à Londres s'élevait à 1.172.000 livres.

Comme membre, secrétaire et président de la *Hakluyt Society* et de la *Société royale de géographie*, Sir Clements Markham a contribué à maintenir le goût des explorations. Son activité était incessante, et il avait une mémoire si extraordinaire qu'on le comparait à une encyclopédie. Il a laissé des ouvrages variés sur le Pérou, les grands navigateurs, Richard III, Lord Fairfax, etc. Il avait toujours la plume à la main et notait jusqu'au détail le plus infime. Dès qu'il arrivait à bord d'un vaisseau, il composait la biographie de chaque homme de l'équipage dans laquelle il insérait tous les renseignements connus sur son caractère, sa famille, sa généalogie, ses habitudes et jusqu'à ses mesures exactes : largeur d'épaules et de poitrine. Affable et bon, Sir Clements Markham a été l'ami et le protecteur de plusieurs générations d'officiers de marine, le grand favori des « midshipmen » qu'il encourageait, dit-on, à jouer des tours et à faire du « chahut », autant qu'à s'instruire et à aimer leur métier. Le récit de sa vie est plein de charme et d'intérêt, et son auteur, qui fait preuve d'une modestie rare en ne se nommant jamais, mérite les plus grands éloges.

§

Lord Lister appartenait à une famille de Quakers. De mœurs simples, forcés par leurs croyances de renoncer aux carrières militaire et artistique, les Quakers s'adonnent en général au commerce ou à la science. Le père de Lister s'est fait une réputation mondiale par des découvertes en optique qui ont permis de fabriquer la lentille achromatique et de perfectionner le microscope. C'est une figure émouvante dans sa dignité que ce vieillard absorbé par l'œuvre de ses fils, tous deux des savants comme lui, qui les encourage dans leurs recherches et leur prodigue avec délicatesse des conseils prudents.

Au sortir de l'école, Lister étudia la chirurgie, d'abord à l' « University College » de Londres, puis, à Edimbourg, sous le célèbre professeur Syme dont il épouse la fille, Agnès. Lady Lister fut pour son mari la collaboratrice la plus dévouée. Elle écrivait ses notes sous sa dictée, et lui suggérait parfois une correction ou une idée

nouvelle. Lister débuta par des recherches sur les cellules musculaires lisses. Le premier, il en observa les fibres longitudinales et les différentes formes pendant les phases de la contraction. Sa communication passa inaperçue. Ce n'est que près de 40 ans plus tard qu'Engelmann apprit son existence ! Le jeune chirurgien prépara ensuite un travail sur *The Early Stages of Inflammation* qu'il lut à la Royal Society de Londres, le 18 juin 1857, et qui le conduisit à étudier la coagulation du sang. Il s'acheminait ainsi vers sa grande découverte : la méthode de traitement antiseptique. En 1860, Lister fut nommé professeur à Glasgow et en même temps chirurgien à la Royal Infirmary. Pour se rendre compte de l'œuvre qu'il a accomplie, il faut lire la description des hôpitaux vers 1865. La gangrène, l'érysipèle, la septicémie, le tétanos y florissaient, l'odeur des salles était fétide, l'infection des blessures presque certaine. Les docteurs avaient des habitudes qui paraissent incroyables à un esprit moderne :

Quand le chirurgien de service ou l'étudiant chargé des pansements entrait en fonction, nous dit Sir Rickman J. Goldee, il cherchait une vieille redingote dans le pan de laquelle il mettait un bout de corde à fouet pour lier les artères. Ce vêtement servait pendant six mois ou un an, après quoi on le jetait sagement. Les chirurgiens en chef n'observaient point cette limite de temps. Les habits qu'ils portaient pour leurs opérations duraient des années, si bien qu'à la fin la saleté s'incrustait dans l'étoffe, ce dont les propriétaires étaient inconscients et même fiers.

Le reste était à l'avenant. Une telle situation causait une anxiété continuelle à Lister. Il se demandait comment remédier à la mortalité qui suivait les opérations, lorsqu'il lut les travaux de Pasteur. Il a expliqué lui-même que les découvertes du savant français lui ont fourni la clé du problème qui le tourmentait. Ce n'est point l'atmosphère même, comme on le croyait, qui cause la putréfaction, mais les organismes minuscules qui s'y trouvent suspendus. Il fallait donc trouver un pansement qui, sans exclure l'air, détruisît les microbes. C'est ce que fit Lister. Les propriétés antiseptiques de l'acide phénique étaient déjà connues, mais il eut l'idée d'appliquer sur les blessures des compresses imbibées de cet acide dilué dans de l'eau. Il serait trop long d'entrer dans le détail de tous les perfectionnements qu'il apporta dans la suite à sa méthode, ils sont connus de tous; il suffit de dire qu'il a fallu des années de travail pour trouver le meilleur matériel et le meilleur antiseptique à employer. Pasteur lui proposa l'acide borique. Darwin l'acide benzoïque. Tous ont leur utilité et leurs désavantages.

En dépit d'une vive opposition, Lister fit des disciples et bientôt les hôpitaux changèrent d'aspect. Les chirurgiens tentèrent des opérations qu'ils n'osaient point risquer auparavant; les malades n'eurent plus à redouter l'atmosphère de salles empestées. On a ensuite décou-

vert qu'il suffisait souvent d'empêcher les microbes d'entrer dans une blessure pour prévenir toute décomposition. De là est née la chirurgie aseptique. On a beaucoup exagéré la différence entre les deux systèmes. En réalité la plupart des chirurgiens se servent de l'une ou de l'autre méthode suivant les cas et quelquefois les combinent. En France, le docteur Carrel, l'un des continuateurs de Lister, a accompli des cures excellentes. Longtemps avant la fin de sa vie, Lister eut la joie de voir les polémiques cesser et ses efforts reconnus par le monde entier. A Paris, lors de la grande cérémonie en l'honneur de Pasteur, à la Sorbonne, Lister, qui représentait la Médecine et la Chirurgie, reçut une ovation qui recommença de plus belle lorsqu'à la fin de son discours prononcé en français, il embrassa le célèbre savant. Cet épisode est reproduit dans le tableau de Rixens. A tous les congrès, dès qu'il paraissait, les applaudissements éclataient et son nom était acclamé, — douce récompense après les longues années de lutte pendant lesquelles « l'envie avait monté la garde et l'ignorance avait nié », quand seuls ses malades avaient foi en lui. Mais quelle foi ! Henley le poète nous le décrit dans : *The Chief*.

> We hold him another Heracles
> Battling with custom, prejudice, disease,
> At once the son of Zeus with Death and Hell.

Sir Rickman J. Godlee a accompli sa tâche de biographe à merveille. Sans se perdre dans les détails techniques, il sait contenter le monde savant et intéresser le profane. Par son style soigné, son exactitude et sa clarté d'exposition, son ouvrage est digne de Lister.

§

Britain's Heritage of Science, par Arthur Schuster et A. E. Shipley, est un manuel dans lequel l'étudiant trouvera le résumé des progrès scientifiques dus à des Anglais. Au cours de leur ouvrage, les auteurs montrent qu'il n'y a point de savant dont les découvertes soient indépendantes des travaux des autres. L'invention se borne le plus souvent à un perfectionnement apporté à une machine ou aux méthodes d'observation. Le génie, c'est celui qui prouve qu'une hypothèse, travaillée depuis longtemps peut-être, est une vérité. L'histoire de ce progrès lent, de chaque addition au domaine de la connaissance humaine, est plus passionnante qu'un roman, car elle explique non seulement des incidents individuels, mais l'élan d'une force qui asservit peu à peu la nature. A ces conquêtes, les Anglais ont contribué d'une façon glorieuse et ce volume offre, sous une forme condensée, le compte-rendu de leur œuvre.

HENRY-D. DAVRAY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Gustave Téry ; *Les Allemands chez nous*, « L'Œuvre ». — Harald Wigum : *U-baatafrene, les victimes des sous-mrins*, Bergen, Haakon Tœnnessens forlag. — Johannes Jœrgensen : *Dans l'extrême Belgique*, traduit du danois, par Jacques de Coussange, Bloud et Gay. — *Danske Soldaterbreve, lettres de Soldats danois*, publiées par Harald Nielsen, Gyldendal, Copenhague. — Sir Walter G. F. Phillimore : *Three centuries of treaties of Peace and their teaching*, John Muray 7s 6 d. — Cicely Hamilton : *Senlis*, Collins. 3 s 6 d. — Louis Madelin : *La Mêlée des Flandres*. Plon, 3.5o. — Friedrich Naumann : *L'Europe Centrale* (*Mitteleuropa*), Payot, 9 fr. — Capitaine C. Marabini : *Les Garibaldiens de l'Argonne*, Payot, 3.5o. — H. G. Wells : *La Guerre et l'Avenir*, Albin Michel, 3.5o. — Gaston Sorbets : *Lueurs et Reflets de la Guerre*, l'Edition française, 3o, rue de Provence, 3.5o. — Georges d'Esparbès : *Ceux de l'an 14* ! Flammarion, 3.5o.

Les Allemands chez nous, par Gustave Téry. Il est curieux de constater que deux hommes en France ont prévu, avant la guerre, tout ce qui pouvait nous arriver de tragique du fait de notre inconscience au sujet de l'invasion...pacifique des Allemands. Or ces deux hommes, écrivains tous les deux, nés de la même race, honnêtes, je veux le croire, tous les deux, sont maintenant des ennemis d'apparence irréconciliables. Ce sont Gustave Téry et Léon Daudet. Je connais le premier. Je ne connais pas le second. J'estime fort Gustave Téry et je suis absolument décontenancée par Léon Daudet. L'un est un républicain de l'ordre *logique*, socialement parlant, si on peut admettre la logique comme étant une arme défensive en temps de guerre. L'autre est un royaliste de l'ordre romantique, tellement exalté qu'il en paraît complètement fou.....Mais ces deux hommes ont fait la même besogne. Ils ont cherché la vérité sur les sources de la guerre et la possibilité du retour d'une paix durable. Sans la politique, l'immonde politique, ces deux hommes pouvaient peut-être servir la même grande cause : celle de la *Raison*, qui n'est pas la *déesse raison* de jadis, heureusement. Et ils en sont réduits l'un et l'autre à en appeler aux tribunaux, à ce qu'on croit être la justice en France, la justice qui a produit au plein jour ce fruit singulier rempli de cendres qu'on appelait le président Monier ! G. Téry, directeur de la petite *Œuvre* pamphlétaire, et G. Téry, fondateur de la grande *Œuvre* feuille quotidiennee, st un écrivain hors ligne qui ne se laisse guider que par la réelle philosophie de son propre discours et c'est bien pour cela que, malgré son énorme talent, à cause de lui plutôt, il égare souvent ceux qui cherchent en lui le sectaire qui entraîne au combat. Téry raisonne : il ne frappe pas. Toute la beauté de son *Œuvre*, de ses œuvres, est contenue dans sa juste limite au bon sens. Un article de Gustave Téry est l'expression même de la vérité *intérieure*, qui n'a rien de commun avec celle de la rue. J'ai entendu des gens se demander entre eux : où va-t-il et quel intérêt le guide ? Comme il a réussi à cuire chez nous le pain quotidien de la vérité, on trouve que son ambi-

tion ne doit pas se borner là ! Parce que la masse des lecteurs aujourd'hui n'admet pas la récompense unique du triomphe absolu du bon sens. Je ne crois pas me tromper : Gustave Téry n'en rêve pas d'autre. Et pour le bien connaître il suffit de le lire attentivement. Son orgueil s'aperçoit à travers les trous de... la dentelle de son esprit, esprit français merveilleusement lucide, celui de Voltaire, avec, en plus, la caresse de la phrase normalienne. Il n'aspire à convaincre son auditeur que par la justesse de sa défense et lorsqu'il attaque il semble regretter la vivacité du débat qui conduit, trop souvent à la vivacité de la phrase. Les *Allemands chez nous*, c'est aussi *l'Avant-guerre* de Daudet. Seulement cela y ressemble comme un livre bien tenu (le grand livre de la dette publique) peut ressembler à un roman feuilleton. Si nous avions, en France, moins de portières, de demoiselles du trottoir et d'homme saouls, nous aurions certainement moins de royalistes, camelots et camelottes, et beaucoup moins de cinémas nébuleux où le noble comte se mesure à l'escarpe dans l'espoir de je ne sais quelle restauration. Lisez : *les Allemands chez nous*, lisez surtout l'horrible, l'effroyable affaire *Cadiou*, l'affaire de la *Grand Palud* et vous comprendrez que la vérité, même présentée sobrement, est encore plus terrible quand elle est toute nue que lorsqu'on se complaît à l'affubler des oripeaux des théâtres de crime qui plaisent tant au romancier Léon Daudet.... Et pourtant si ces deux hommes s'entendaient.... Quelle joie dans la littérature, sinon en la justice !

RACHILDE.

§

M. Harald Wigum a raconté l'histoire d'une vingtaine de torpillages de navires norvégiens. **Les victimes des sous-marins** ont été particulièrement nombreuses dans la marine norvégienne, qui a perdu près de sept cents navires et environ autant d'hommes L'auteur fait précéder ses récits de quelques réflexions sur la neutralité. Il se félicite de ce que la Norvège s'est tenue en dehors de la guerre : « C'est ce qui importe le plus. » Il prévoit cependant la possibilité, pour son pays, d'être entraîné dans cette guerre insensée, « parce que les attentats contre nous deviennent tels que notre existence est en jeu ». La Norvège a, « bien que d'une voix faible et tremblante, affirmé le droit théorique et défendu l'idéal de la paix contre celui de la guerre ». Elle aurait dû se montrer moins patiente. Elle aurait dû « chasser les espions allemands et pendre les traîtres. Mais que pouvions-nous faire de plus ? »

M. Harald Wigum est un pacifiste convaincu, et ce n'est pas la perte des vies et des biens qui le soucie le plus dans la guerre :

Ce qui vaut davantage, c'est que nous avons gardé notre cœur pur, c'est que nous avons conservé la volonté de paix et la foi en la paix... Nous

avons conservé notre esprit et l'âme de notre peuple plus purs, nous les avons moins souillés, que si nous nous étions joints à ceux qui se massacrent entre eux.

Ce pacifisme n'exclut pas d'autres devoirs. Au contraire :

Nous ne pouvons venger par le fer et le feu l'injustice commise contre nous ; mais nous serions des misérables si nous allions oublier les attentats et sourire aux criminels. C'est alors que nous serions des misérables.

C'est bien de l'Allemagne seule qu'il s'agit. Non pas que la Norvège ait eu à se plaindre d'elle uniquement :

Mais ce que les autres puissances belligérantes ont pu faire contre nous sera oublié avant que nous ayons achevé de faire le compte des outrages allemands.

C'est d'ailleurs bien moins contre les assassins eux-mêmes, personnellement, qu'il convient de porter un jugement, mais surtout contre « le système social qui en a fait des assassins... et leur a ordonné de tuer ». — Il ne rentrait évidemment pas dans le sujet de M. H. Wigum de rechercher comment le « système social » de l'Allemagne l'a fait différente des autres pays.

Il n'est pas possible de résumer ici les histoires rapportées. A l'état de résumé, la plupart sont connues, et l'intérêt du volume consiste précisément dans le détail. Les récits de M. H. Wigum sont sobres. Ils n'en font que mieux ressortir le courage fataliste des marins norvégiens, ouvriers qui aiment, en général, leur métier, et qui continuent à l'exercer, même sachant combien il est devenu plus dangereux. L'idée de la mort est évidemment envisagée, acceptée par eux, à leur départ. Et lorsque, parfois par gros temps, et à des centaines de kilomètres de toute côte, ils se voient abandonnés sur des barques avec peu de vivres et peu d'eau, ils ne perdent pas courage, et s'entr'aident, ceux qui sont mieux couverts donnent un vêtement aux camarades, et il s'en trouve toujours qui chantent ou content des histoires pour ranimer les autres et les tenir en éveil, car le sommeil, en hiver, signifie la mort. Et il y en a qui meurent en silence, ayant continué à ramer presque jusqu'à la dernière minute. De telles traversées peuvent durer plusieurs jours. L'une d'elles s'est prolongée jusqu'à neuf jours et demi.

Les Allemands mettent de la variété dans leurs procédés. Le *Kong Haakon* a été bombardé à très courte distance, et l'équipage presque entièrement déchiqueté. D'autres navires ont été soudain torpillés, sans avertissement. Tel autre a été d'abord visité, et torpillé malgré un laissez-passer des autorités allemandes. Lorsqu'il y a visite, il y a souvent, aussi, cambriolage. Ainsi le capitaine du *Storaas*, allant prendre dans sa cabine ce qu'il voulait emporter, y trouve un jeune lieutenant allemand qui remplissait ses poches. Le

capitaine saute sur lui, et le chasse de la cabine : le lieutenant avait l'air tout honteux. Mais lorsque le capitaine est monté en barque, le lieutenant, du haut du navire, lui montre des tapis de table et autres objets, et lui dit d'un air triomphant : « Regardez, vous auriez aussi bien pu me les donner, je les prends tout de même. » — Le fait a été démenti en Allemagne, mais le capitaine Gude Due a fait une déposition sous serment.

Voici le second volume du catholique danois, M. Johannes Jœrgensen, sur la guerre : **Dans l'extrême Belgique**, traduit, comme le premier, par Jacques de Coussange. La Belgique n'occupe pas tout le volume. On y parle d'Italie, et l'on s'arrête en France. Après quoi, l'auteur nous raconte un rapide voyage qu'il a fait au Havre, puis sur le front belge. On peut juger que les divers chapitres de ce livre se relient mal entre eux, et que plusieurs seraient bien insignifiants si le talent de l'auteur ne faisait illusion. Il y a pourtant une véritable unité dans ces pages. Elle vient de l'inspiration catholique. Pour M. Johannes Jœrgensen, la guerre actuelle est un phénomène religieux, et rien d'autre. S'il cause, dans son wagon italien, avec son compagnon de voyage, il se trouve que celui-ci est un officier autrefois peu croyant, mais ramené à la foi par le spectacle de la mort sur les champs de bataille. En France, il y a eu une renaissance de l'esprit militaire combinée avec une renaissance de l'esprit religieux. Ernest Psichari a été le représentant typique de la France nouvelle, que Péguy a contribué à former. Il est très curieux de voir des hommes aussi profondément différents que MM. Georg Brandes et Johannes Jœrgensen s'accorder si bien pour penser que ces deux écrivains, Maurice Barrès et *l'Action Française*, sont expressifs du mouvement général de l'opinion en France, et il serait intéressant de rechercher, — tous deux connaissant assez bien la France, — comment ils ont pu se laisser abuser à ce point par quelques apparences.

M. Johannes Jœrgensen tient beaucoup, évidemment, à se dire catholique, et non chrétien. Mais il n'est pas du tout dogmatique, si l'on en juge par ce passage où il est heureux de voir un cardinal Mercier à côté d'un Destrée et d'un Vandervelde. « Car, au plus haut, leur foi est la même. » Quelle est donc cette foi commune? Par moments, il semble l'exprimer d'une manière qui serait acceptable, en effet, pour tous les trois, mais en termes assez mystiques, et il déclare que cette guerre est sainte. Mais il en profite aussitôt pour citer une page du paradoxe de Joseph de Maistre sur la guerre...

M. Harald Nielsen a publié plusieurs volumes de correspondances de soldats. J'ai rendu compte ici des lettres de Slesvigois qui ont combattu dans les armées allemandes. J'avais fait, à ce propos, une confusion. Ces lettres n'ont pas paru d'abord dans *Heimdal*, revue

slesvigoise qui paraît en Danemark, mais dans *Heimdall*, revue de propagande pangermaniste. Il est donc fort possible que, parmi d'autres lettres de Slesvigois, on trouverait, malgré la prudence à laquelle sont habituées ces malheureuses populations opprimées, un ton quelque peu différent.

Voici maintenant des **Lettres de soldats danois**, toujours publiées par M. Harald Nielsen, et qui proviennent de trois soldats dans l'armée française. L'un, qui avait dix-huit ans, d'une famille de fonctionnaires, s'est proposé dès le 3 août 1914. Il a été blessé et réformé. Le second, ouvrier, était déjà dans la légion étrangère lorsque la guerre a été déclarée. Il a pris part à de nombreuses actions particulièrement dures, notamment à Gallipoli, et il sait les décrire avec précision. Certains de ses récits mériteraient d'être traduits. Lors de ses dernières lettres publiées, il était sur le front de Monastir. Mais la correspondance la plus longue et la plus intéressante est celle du troisième, Jules Eliasen, forgeron et fils d'aubergiste, qui se trouvait en Angleterre au moment de la déclaration de guerre, et qui est venu s'engager dans la légion étrangère sans savoir un mot de français. Il a été tué lors de l'offensive de la Somme, avec un autre camarade danois, en juillet 1916.

Jules Eliasen a été le type du parfait soldat de la guerre moderne. Une santé de fer, le goût des sports, un courage naturel qu'il avait déjà montré avant d'arriver au front en sauvant un enfant qui se noyait. Il avait le goût des aventures, et cela n'a sans doute pas peu contribué à sa décision de s'engager. En même temps, beaucoup de sang-froid, de l'optimisme, un peu de fatalisme, un sentiment de l'honneur très vif. Il était à la fois très discipliné et très indépendant, double qualité qu'il exprime fort bien lorsqu'il raconte qu'il est devenu ordonnance d'un officier, ce qui ne lui va guère, mais cela peut aller tout de même, avec cet officier-là :

C'est comme si nous étions camarades, je veux dire comme si nous étions de rang égal, car, pour camarades, nous le sommes, naturellement.

Il savait juger les hommes, chefs et soldats. Enfin, sa plus haute qualité était son inaltérable bonne humeur, que ne troublent ni les gens ni les choses. Jamais on ne verrait de démoralisation dans aucune troupe si les soldats d'un tel type y étaient assez nombreux, Et il fut le premier à en recueillir le bénéfice. Car ce n'eût pas été drôle, pour tout autre, de se trouver au milieu des légionnaires, pas tous commodes, et qu'il ne comprenait pas, et, en même temps, dans un pays nouveau, dont la nourriture et toute la manière d'être ne lui plaisaient pas. Sa bonne humeur n'en fut pas atteinte, et on ne voit pas qu'il ait regretté de s'être engagé. On voit seulement qu'il eût préféré s'engager en Angleterre.

C'était une heureuse nature. Il est vrai qu'il avait pour être heureux, ce qui est, peut-être, le plus essentiel à l'homme : il aimait son métier. « Je n'aime rien tant que la vie de soldat, maintenant ; c'est délicieux » dit-il. C'est surtout l'excitation de la patrouille qui le charme, quand on va « ramper comme un Indien, le fusil armé, les muscles saillants, les nerfs tendus, et que l'on tire sur les Allemands. » Mais cela ne veut pas dire qu'il est inhumain, et qu'il aime la guerre. Il en a horreur, au contraire, et de plus en plus. Au commencement, il rêvait de devenir officier.

[*Censuré.*]

Pourquoi cet ouvrier danois a-t-il pris part à la guerre? Par goût des aventures, sans doute, et aussi par ambition, parce qu'il sentait bien que le métier de soldat lui conviendrait. Mais cela n'aurait pas suffi à le décider. Il dit lui-même qu'il s'est engagé parce qu'il détestait les Allemands, ce que l'on peut attribuer à deux motifs. D'abord, son esprit d'indépendance l'indignait contre la discipline à l'allemande. Et puis, il était très patriote. Il parle souvent du Slesvig dans ses lettres, et parfois il parle de l'Alsace-Lorraine en même temps. Pour lui, combattre dans les rangs des alliés, c'est se battre pour le Danemark, contre un ennemi commun. Certes, l'idée que cette guerre est la guerre du droit, et qu'il faut abattre le militarisme, n'était pas précise en son esprit, au début, et M. Harald Nielsen, dans son excellente introduction à la correspondance de Jules Eliasen, a raison d'observer que l'ambiance a dû exercer, sur ce point, une certaine influence sur son esprit. Mais tout le portait à subir une telle influence, qui n'a eu d'autre effet, en définitive, que de lui donner claire conscience de ses idées latentes. Il parle constamment de liberté, de droit, de l'intérêt universel engagé dans cette guerre, et, concluant avec une logique audacieuse et simple, il voudrait que la monde entier entrât dans la guerre. A propos d'une violation de la frontière danoise par les troupes allemandes, il dit, par exemple :

Oui, ce serait bien, si le Danemark pouvait échapper à la guerre, mais tout de même je ne peux pas comprendre que le pays le plus civilisé du Nord puisse rester calme spectateur. Le Danemark, la Norvège, la Suède, la Hollande, la Suisse et la Grèce, l'Amérique aussi, devraient déclarer la guerre à l'Allemagne. Ils ne devraient pas tant regarder à leur intérêt particulier, ils devraient considérer un intérêt commun : briser la puissance militaire allemande, qui, si elle avait vaincu, se serait soumis par force le Danemark, aussi bien que toute l'Europe, et aurait fait un enfer de toute la vie...

Il s'indigne de voir que le Danemark aide l'Allemagne en la ravitaillant, et remarque :

Si l'Allemagne est victorieuse,... il serait curieux de voir quelle récom-

pense obtiendraient les pays qui l'auraient aidée. L'Allemagne ferait tout simplement la loi au monde entier.

Il a mené la vie active de soldat sur le front pendant une pleine année comme légionnaire particulièrement employé dans les patrouilles. Les rapports de ses camarades montrent qu'il était brave et ne se ménageait pas. Pourtant, il n'a pas reçu la médaille de guerre, et ce fut pour lui une déception. Il n'a jamais bien pu se faire à la nourriture française, et, grand fumeur, il ne pouvait fumer le tabac français. La vie lui était pénible de bien des manières. Il a quand même conservé sa bonne humeur, et ses lettres ne montrent pas un instant de défaillance. Plus la guerre lui fait horreur, plus il affirme qu'il faut la mener jusqu'à la victoire.

Je voudrais bien que la guerre fût finie, mais je souhaite et j'espère que les Alliés ne feront pas la paix avant que l'Allemagne soit complètement battue—battue et écrasée. S'ils font la paix, il y a des milliers d'hommes qui continueront la guerre, moi entre autres. Car nous qui avons été dans la guerre, la guerre moderne, nous savons ce que c'est, et nous ne voulons pas que ça recommence dans quelques années.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Sir Walter Phillimore se propose, dans **Three centuries of Treaties of peace**, d'exposer les points les plus importants des grands traités européens afin d'éclairer le jugement public lors des débats sur les conditions de Paix. Il discute les principaux articles signés par les Puissances avec une clarté remarquable et un sens juste de ce qui a une valeur réelle et de ce qu'on peut négliger. Son volume ne contient pas le récit détaillé des causes historiques ; ce n'est qu'un guide, un résumé de faits pour le jury. L'exposé a la brièveté et la précision d'un verdict. Notre regret est d'autant plus vif de constater que l'auteur n'a point formulé la question de l'Alsace-Lorraine avec le même soin que celle de la Belgique ou du Luxembourg. Nous croyions impossible d'entendre répéter aujourd'hui par un allié que l'Alsace-Lorraine a été « la cause directe » de la guerre. Le mois dernier encore, Georges Weill démontrait de façon magistrale, dans une réunion organisée par l'Anglo-French Society, à Londres, que seule la mauvaise foi allemande peut faire retomber sur cette malheureuse province la responsabilité du conflit. Quant aux sentiments francophiles des Alsaciens, ils sont trop connus pour que les Français aient aucun doute sur la joie avec laquelle on saluera le drapeau tricolore à Mulhouse, Strasbourg, Sarrebourg, etc. Nous voudrions que Sir Walter prît la peine de lire les statistiques sur le nombre des Alsaciens-Lorrains servant dans l'armée française et dans l'armée allemande. Cette lecture lèverait tous ses doutes. Somme toute, ce n'est pas la France qui a des droits sur

l'Alsace et la Lorraine ; ce sont ces provinces qui ont des droits sur la France.

Quand nos amis américains et anglais visiteront les villes de l'Oise ravagées par les Huns modernes, nous leur recommandons d'emporter comme guide le livre de Miss Cicely Hamilton sur **Senlis.** Ils y trouveront, à côté de souvenirs historiques des années riantes et paisibles, le récit des événements de 1914 qui ont prouvé aux habitants d'une cité qui ignorait les meurtres, les incendies et le pillage organisés, que les Allemands excellaient dans ces trois branches de leur art militaire.

HENRY-D. DAVRAY.

§

Le titre adopté par M. Louis Madelin, **la Mêlée des Flandres,** indique bien que la lutte de l'automne 1914 n'a pas été une bataille d'ordonnance régulière et majestueuse, comme la bataille de la Marne, mais une série confuse de poussées et de résistances, comme devait être plus tard la plus longue encore bataille de Verdun. Cette mêlée des Flandres se subdivise en deux sous-mêlées, l'une sur l'Yser, l'autre autour d'Ypres, qui atteignent leur maximum de violence dans les derniers jours d'octobre et premiers jours de novembre et dont l'issue, en apparence indécise, n'en constitue pas moins une défaite pour les Allemands, puisqu'elle confirme et souligne l'échec définitif de leur grand dessein.

Après la bataille de la Marne, l'Allemagne ne regardait pas, en effet, la partie comme perdue ; arrêtée dans sa marche directe par la riposte prodigieuse d'une armée qu'elle pouvait croire hors de cause, elle entreprenait un vaste mouvement tournant pour revenir sur Paris ; ainsi ses divisions remontant au nord pour nous déborder, et les nôtres suivant leur mouvement, il en résultait une course à la mer qui allait finir par jeter les deux armées face à face sur ces Dunes historiques qui avaient vu jadis la rencontre de Turenne et de Condé.

Aux troupes allemandes qui refluaient de la Marne se joignaient celles qui descendaient d'Anvers pris. Une petite armée alliée bigarrée, Belges, Anglais, Français, plus tard Hindous, Marocains, Sénégalais, occupait la plaine flamande. Dès le 17 octobre, les Allemands se ruaient sur elle ; le choc fut terrible ; Charles Le Goffic a écrit un livre admirable sur la défense de Dixmude par nos marins ; là les assaillants ne purent pas passer, mais à gauche de Dixmude, ils enfoncèrent la ligne alliée ; les journées du 23, du 24, du 25 octobre furent critiques. Les Belges recoururent alors contre le Kaiser à la tactique que les Hollandais avaient employée contre Louis XIV, ils ouvrirent les écluses et inondèrent le pays. Mais avant que l'eau fût

trop haute, les Allemands se jetèrent sur Ramscapelle et emportèrent la place ; « ils étaient hideux, mouillés jusqu'à mi corps, crottés jusqu'aux cheveux, mais d'autant plus excités à élargir la trouée ». Heureusement le bourg fut repris par une attaque furieuse du général Grossetti. De ce côté-là, le 31 octobre, la porte était close.

Il allait en être de même quelques jours plus tard, d'un autre côté. Les Anglais tenaient le saillant d'Ypres, position défavorable, car en cas de repli, l'échec pouvait tourner au désastre. Mais Ypres, dernière ville du royaume échappée à l'envahisseur, était sacré. Le Kaiser était là tout près ; il attendait à Thielt le moment de faire son entrée triomphale sur la grande place où le beffroi et les halles étaient encore debout. L'offensive allemande commence le 27 octobre. Le prince Ruprecht de Bavière avait adressé à ses troupes des paroles d'orgueil et de haine « contre l'ennemi le plus détesté » (lequel de nos généraux à nous alliés a parlé ainsi?) Mais il a devant lui l'héroïque maréchal French et aux côtés de French se trouve le général Foch. Le 31 au soir, un conseil de guerre réunit les grands chefs ; l'heure est grave, et on parle de se replier ; mais Foch parle, adjure, convainc ; il écrit une note à la demande de French qui la prend, la lit, la contresigne et avec un beau dédain des mesquins amours-propres l'envoie telle quelle à son subordonné Haig. « Ainsi, comme le fait remarquer M. Madelin, en ces quelques minutes s'accusaient de la façon la plus admirable les caractères de deux beaux chefs et presque de deux races. » Tout projet de repli est donc abandonné. On tient bon, et les Allemands, épuisés par leurs efforts, se lassent. Le 5 novembre, le Kaiser s'en va. Il s'en va, mais la lutte reprend, et le 10 novembre, la suprême attaque ennemie se déclanche ; c'est la garde impériale qui donne. Il y a eu là des faits d'héroïsme admirables. Je n'en cite qu'un : le 12 une colonne allemande se porte à l'attaque en poussant traîtreusement devant elle des zouaves faits prisonniers et en criant : Cessez le feu ! Le feu cesse en effet, mais un des zouaves prisonniers, un inconnu qui mériterait la gloire du chevalier d'Assas, crie : Tirez donc, nom de Dieu ! Et les nôtres tirent et le héros anonyme tombe avec les Allemands qui se dissimulaient derrière lui et ses camarades. Là aussi, on le voit, deux races !

Le 16 novembre, la bataille s'affaissait ; les Allemands avaient perdu 300.000 hommes sans pouvoir entrer à Calais, ni à Dunkerque, pas même à Ypres. « Jamais, écrit un journal de là-bas, on ne versa autant de larmes que ces jours-là. » Les Barbares se vengèrent de leur déconvenue comme ils ont l'usage de le faire. Ypres fut soumis à un bombardement de rage destructrice ; les plus grandioses halles de Belgique, le plus beau beffroi d'Europe, s'écroulèrent sous les obus. En vérité, deux races !

Le livre de Friedrich Naumann, *Mitteleuropa*, qu'on a traduit en français sous le titre **l'Europe centrale**, a été le plus grand succès de la librairie allemande depuis le début de la guerre, il importe donc que nous le connaissions nous aussi. C'est un énorme volume de 400 pages compactes, qui ne vous fait grâce ni d'un renseignement ni d'un raisonnement et qui, par sa lourdeur insistante et ses prétentions objectives, met notre patience française à quelque épreuve. Si tout livre qu'on peut résumer est mauvais, celui du pasteur Naumann est carrément exécrable. Mais ne lui cherchons pas de querelle d'Allemand, quelque Allemand soit-il, et voyons sa thèse.

Elle se présente comme un simple projet d'union douanière entre l'empire allemand et l'empire austro-hongrois et semble, de ce fait, n'intéresser que les économistes. Mais s'il en était ainsi, l'ouvrage ne se serait pas vendu à 2 ou 300.000 exemplaires. En réalité, comme beaucoup, même en Allemagne ou en Autriche, l'ont bien vu, Naumann ne propose d'union économique que pour en arriver à une union politique et militaire, à un vaste empire germanique où l'Autriche-Hongrie garderait son empereur, comme la Bavière aujourd'hui garde son roi, mais n'aurait pas plus d'indépendance qu'elle et dont tous les pays d'alentour, même le nôtre bien qu'il n'en soit pas parlé, seraient les humbles vassaux. De là le succès obtenu par l'ouvrage dans tous les milieux pangermanistes. Naumann donnait une forme moderne et pratique à tous les rêves de restauration du vieux Saint-Empire, un Saint-Empire plus grand encore que ceux d'Othon et de Frédéric Barbarousse !

Que le but de derrière la tête du pasteur soit bien de domination à main armée, c'est ce qui ressort avec évidence de son esquisse du nouvel état médio-européen. Le premier article du programme, dès le début, page 33 du livre, c'est « l'unité du recrutement » et le second « l'unité des inspections militaires réciproques » ; ensuite viennent la communauté d'action diplomatique, de gestion des chemins de fer, de budget militaire, et ce n'est qu'au neuvième ou dixième rang qu'est nommée l'égalité du tarif douanier. La Mitteleuropa du pasteur est donc bien sans conteste une machine de guerre. Elle le serait d'ailleurs, même s'il ne s'agissait que d'une union douanière. L'esprit allemand ramène tout à la préoccupation de conquête et butin, et il ne conçoit les relations économiques que sous l'angle du brigandage ; imposer aux autres des conditions léonines et ne leur accorder des avantages temporaires que pour se les asservir par la suite définitivement, telle est sa politique. Si la production allemande était si sûre qu'il le dit de la supériorité de ses marchandises et de son organisation, aurait-il besoin de recourir au *dumping*, aux bons d'exportation, aux mille manœuvres par

lesquelles il ligotte client et rivaux du dehors? il serait libre-échangiste tout simplement, comme le sont tous les forts de force naturelle et d'esprit loyal ; mais l'Allemand justement est un fort de force artificielle et de mentalité tortueuse et fourbe. Ici encore, donc, la Mitteleuropa est toujours une machine de guerre.

Ce qui a fait le succès de l'ouvrage, c'est avant tout la conviction chez tout Allemand de l'union *nécessaire* de l'Allemagne et de l'Autriche. Naumann a raison de dire que c'est *par hasard* que Berlin et Vienne se sont autrefois combattus. Ceux qui chez nous s'attardent à des souvenirs d'histoire naïvement apprise au collège, ne se rendent pas compte que vouloir ressusciter la rivalité de Vienne et de Berlin est aussi puéril que de chercher à soulever Gênes contre Venise. Dans un régime international basé sur l'équilibre militaire, l'Autriche marchera toujours d'accord avec l'Allemagne et contre nous, et croire le contraire en arguant de l'Eglise catholique, de la maison de Lorraine, des souvenirs de Mme de Pompadour et de Marie-Antoinette, est aller au-devant des pires déceptions. Il en serait sans doute autrement dans un régime international basé sur le respect du droit de tous les peuples, mais ce régime ne pourra s'instaurer, n'en déplaise aux bolcheviks, que lorsque les empires de proie seront brisés; tant que l'héritier des Habsbourg voudra régner sur ses sujets par la force, il sera obligé de s'appuyer sur la force analogue de son bon frère d'Allemagne. L'intérêt bien compris de Vienne serait donc de se débarrasser de son Kaiser ; ce n'est qu'à ce prix qu'elle pourra devenir la capitale de l'Europe, comme sa splendide situation géographique l'y prédispose.

Il convient d'ailleurs de noter que la thèse de Naumann a trouvé des adversaires nombreux et que les avantages politiques d'une Allemagne colossale vantés par les pangermanistes n'ont pas dissipé les appréhensions économiques de ceux qui, en Autriche, en Hongrie, en Bavière même, craignent la ruée envahissante des capitaux et des produits allemands. Sans exagérer le particularisme des anciens royaumes ou grands-duchés et sans croire surtout qu'il irait jusqu'au séparatisme, il ne faut pas le nier non plus ; même en Prusse, il y a beaucoup de gens qui préfèrent être Prussiens plutôt qu'Allemands, et semblablement beaucoup préféreraient être Allemands plutôt que Médio-européens. Quant aux Hongrois, ils ne marchent avec Berlin que pour conserver leur domination sur leurs Alsaciens-Lorrains à eux ; s'ils étaient réduits aux pays strictement magyars, l'Allemagne n'aurait pas d'ennemis plus décidés. Pour toutes ces raisons, la thèse de Naumann est loin de rallier l'unanimité des suffrages.

Et puis, un fait nouveau est venu changer l'orientation de l'Europe centrale. La trahison maximaliste est en train d'ouvrir toutes

grandes à l'Allemagne les portes du marché russe, et c'est là une perspective qui dépasse énormément celle de la Mitteleuropa. Cette chance inespérée, inouïe, de l'Allemagne, la rendra probablement (quoi qu'il ne faille jurer de rien) peu exigeante sur le chapitre des annexions territoriales à l'idée des rattachements économiques bien plus importants qui deviennent possibles pour elle, qui peut-être sont déjà faits, car elle n'aura pas perdu une minute pour rétablir son ancienne emprise brisée par la guerre ; les maximalistes auront ainsi non seulement déshonoré, mais encore livré leur pays au joug capitalistique de l'ennemi. La situation ne sera pas, il est vrai, très différente de ce qu'elle était avant la guerre où la Russie était déjà une colonie d'exploitation pour l'Allemagne, et puis rien ne dit que tout cela persistera. En dépit de ce coup de fortune insoupçonnable que constitue pour elle le triomphe de Lénine, en dépit aussi de ses succès militaires, l'Allemagne, n'en est pas moins condamnée à la défaite ; sa prochaine offensive, si elle la déclanche, n'aura pas plus de succès que celle de Verdun, et elle se trouvera épuisée pour soutenir le choc des Etats-Unis et peut-être du Japon ; à ce moment-là, nous pourrions sauver la Russie de tous ses chiens dévorants, car il ne faut pas souhaiter qu'elle tombe et reste sous le joug kaisériste et ce sera la fin non seulement de l'hégémonie mondiale de l'Allemagne, mais même du rêve de la Mitteleuropa. L'Allemagne jetée bas, l'Autriche, la Bulgarie et la Turquie s'inclineront et ce sera enfin la résurrection de tous les Etats détruits, Serbie, Roumanie, Arménie, et l'organisation d'une Europe nouvelle, libérée de tous les kaisers-brigands à la Guillaume II et de tous les illuminés dangereux à la Lénine et à la Raspoutine, d'une Europe où l'Allemagne dégrisée de son ivresse d'orgueil et de sang s'apercevra enfin de la justesse du mot de Franklin que si les criminels étaient habiles, ils se feraient honnêtes gens *par intérêt !*

HENRI MAZEL.

§

Avec **les Garibaldiens de l'Argonne**, M. C. Marabini, qui fut des combattants de la légion, a retracé l'historique de son organisation et de ses quelques jours de campagne, la première année de la guerre. — Déjà en 1870-1871, les Garibaldiens étaient venus se ranger à nos côtés et les survivants parlent encore des combats de Dijon. — C'est qu'il est dans leur tradition de donner la main aux peuples qui ont à lutter pour leur liberté ou leur indépendance. Quelques-uns même, — une poignée, — allèrent en Serbie aux premières heures du conflit actuel, et plusieurs y furent tués. Ayant offert leurs services à la France au début de la campagne, les petits-fils de Garibaldi réunirent bientôt 12.000 hommes qui furent convoqués dès le 31 juillet. Le capitaine Marabini raconte le départ des

engagés qui quittèrent la capitale le 3 septembre. Il a noté le délaissement des campagnes aux alentours, les bêtes à l'abandon dans les vignes, dans les prés ou les potagers « avec une joie de liberté quasi humaine ». Le train allait lentement et mit vingt-deux heures pour arriver à Lyon. Au bout de quelques jours on apprit la victoire de la Marne et la joie succéda aux angoisses du début. Le régiment fut envoyé cependant à Montélimar pour s'organiser ; des recrues lui vinrent de Nice, de Lyon, d'Orléans, d'Avignon, de Marseille. Mais il semble qu'avec le séjour de Montélimar, tous ces Italiens, dont on connaît le caractère plutôt entreprenant, avaient fait de véritables ravages dans le cœur des dames, — tant que le bataillon du capitaine Marabini fut envoyé cantonner à Monbouché, à 5 kil., puis à Nîmes, au camp de Garrigues. Certains d'ailleurs firent des fugues fréquentes à la ville, qui avait pour les attirer autre chose que ses antiquités romaines : Arènes, Maison Carrée, Tour Magne, etc... Le 10 novembre enfin, eut lieu le départ pour le camp de Mailly, où les troupes eurent quelques jours de repos et d'exercice avant d'être dirigées sur le front (17 nov.). Elles passèrent enfin à Maisons-en-Champagne et sur les champs de bataille de la Marne ; à Vavray-le-Petit, qui présentait le navrant spectacle des ruines de la guerre, avec ses maisons partout incendiées, écroulées ; ensuite à Dommartin-sur-Yèvre, Sainte-Menehould, Grange-le-Bois. Elles avaient fini par arriver en Argonne où elles trouvèrent de la neige, et pour Noël furent envoyées dans la zone de feu. Elles eurent bientôt l'ordre d'attaquer au bois de Bolante les tranchées allemandes qui s'avançaient en coin dans nos lignes, et d'ailleurs l'affaire se trouva dure, avec des résultats médiocres. Mais les Garibaldiens avaient fait connaissance avec l'ennemi et c'est là que Bruno Garibaldi, un de leurs chefs, fut tué. A la suite de cette attaque, repoussée en somme, les Allemands chansonnèrent les Italiens assez bruyamment, — avec « tintamarre de gamelles, d'ustensiles en fer blanc ». Mais nos futurs alliés devaient avoir leur revanche. Ils se trouvèrent au Four de Paris (5 janv.), — avec de l'eau jusqu'aux genoux, — à Claon, au combat des Courtes-Chausses, où l'attaque fut préparée par des explosions de mines, des rafales d'artillerie et leur fut un véritable succès. Deux mortiers, trois mitrailleuses, 200 prisonniers leur restèrent entre les mains. Mais un autre Garibaldi, Constant, qui servait comme adjudant à la 10e compagnie, se trouva blessé à mort. Il y eut enfin le combat des Meurissons (8 janvier) où les pertes furent sérieuses. Les Garibaldiens ensuite furent envoyés au repos, à Grange-le-Comte, puis à Bar sur-Aube, à Avignon. Avec les morts, les blessés, les malades, ils étaient réduits à 1500 hommes. — Le récit indique cependant les honneurs rendus à la dépouille de Bruno Garibaldi quand elle fut ramenée à Rome. L'Italie bientôt entrait en

guerre à nos côtés ; les Garibaldiens revinrent et, après avoir tenté de faire accepter une diversion en Albanie avec un corps de 3.000 volontaires, prirent simplement leur poste de combat dans les Alpes, contre l'armée autrichienne.

La relation de M. C. Marabini, sans être une histoire suivie, est curieuse à lire, car elle reste vivante, animée, — même avec la précision excessive de nommer chacun dans ses actes, de noter les traits de caractère, de donner la biographie comme les paroles. On a l'impression des faits, des combats par le détail qu'il accumule. Il est d'ailleurs exubérant, comme le paraîtra toujours le caractère italien à côté du nôtre. Lorsqu'ils s'avancent pour se battre, les hommes crient, gesticulent, prennent la pose héroïque ; les officiers se découvrent pour entraîner les leurs, croiraient se rabaisser en prenant des précautions, — travers qui a été, de même, reproché maintes fois aux nôtres et nous a coûté si cher aux premiers mois du conflit. C'est que la guerre devait s'apprendre ; qu'il fallait chercher non à se faire tuer mais à battre l'ennemi. Nous avons su gré, toutefois, à nos amis italiens de leur effort personnel aux premiers mois de la guerre, comme ensuite de l'intervention du pays, qui a pu détourner en partie l'effort de nos adversaires. Le secours qui leur a été apporté récemment,— outre l'intérêt que nous pouvons avoir dans les événements d'Italie,— est aussi bien le règlement d'une vieille dette.

Ce qu'ont essayé d'imposer les Allemands avec la presse d'outre-Rhin, nous dit d'autre part H.-G. Wells dans son livre sur **la Guerre et l'Avenir**, c'est l'idée que les neutres doivent se faire des événements actuels. Il appelle cet arrangement : le trafic de l'effigie, et l'oppose à la réalité. Il va donc voir ce qu'est réellement la guerre, sur invitation, et d'abord sur le front italien. Mais il me paraît excessif qu'il puisse dire n'avoir rencontré que gens dont le regard demandait : Pourquoi le conflit, pourquoi de telles horreurs ? Le fait, pour nous, est malheureusement déjà élucidé, et non moins nous pouvons croire que le désastre au point de vue de la civilisation sera plutôt général. — Wells constate du reste, et sans appuyer, que les circonstances n'ont produit aucun grand homme, — Hindenburg excepté, où l'on enfonce des clous, — et que nous sommes en présence d'une œuvre anonyme, collective, — l'œuvre de la masse, — ce qui ne l'empêche pas de parler avec affection et même une certaine ferveur de nos généraux : Joffre, Pellé, Castelnau, qui incarnent les plus belles de nos qualités. Il donne même un croquis curieux du maréchal auquel il a pu rendre visite. Pour lui et les deux généraux cités, dit-il, « l'Allemagne est une chose inadmissible ». Presque en parallèle il indique plus loin l'impression que lui fit le roi d'Italie dont il raconte la conversation, intéressante sans doute, mais qui n'était qu'à côté de la guerre. — Nous arrivons à ses tableaux

du « front de l'Isonzo » avec des scènes typiques comme la procession du matériel, des munitions, des troupes et des prisonniers. Les Autrichiens, à ce moment, avaient été repoussés au delà du Carso. Sur le front, il nota l'abondance des charrettes siciliennes portant sur les panneaux des peintures de sujets divers. Il se trouva dépasser Palmanova, ancienne ville forte ; Aquilée dont la cathédrale a été construite sur les ruines d'une primitive basilique, et qui n'est qu'un village de maisons éparses ; puis ce furent Ganzia, Sagrado, des bourgs détruits de la région : Lucinico, San Martino, Doberdo. Au delà, dans les montagnes, se jouait la guérilla ; Trieste, on l'apercevait à dix kilomètres, mais les Italiens ne la menaçaient pas autrement. — Il raconte aussi la lutte dans les Dolomites ; la première offensive autrichienne, — qui avait l'avantage d'un terrain d'attaque plus élevé, puis parle des villes italiennes qui ont eu à souffrir déjà de la guerre, comme Vérone et Venise. — Il visite plus tard notre front d'Artois et ne peut qu'admirer le degré de dévastation du pays, et aussi les refuges souterrains établis par les Allemands. Il est conduit ensuite à raconter la vie d'Arras sous les bombes, les aspects de Soissons, puis se perd en digressions nouvelles sur les degrés ou échelons de la guerre, — c'est-à-dire son évolution, tant qu'il parle de la stratégie actuelle, qui se modifiera sans doute comme le reste. Suivent les indications sur les reconnaissances et la photographie en aéroplane, et le parti qu'on en tire. Les Allemands, en infériorité aujourd'hui sous ce rapport, ajoute-t-il, n'ont pour se prémunir que la méthode auditive, — l'emploi du microphone, mais qui devient inefficace quand le feu est rapide. Il parle ensuite des attaques aériennes à basse hauteur, puis à propos du « paysage de guerre » de la question du « camouflage » qui a déjà donné tant de surprises. Cette excursion se termine sur le front du côté d'Amiens,— récit susceptible de nous laisser voir que l'humour anglais ne perd jamais ses droits, —ensuite de quoi il parle abondamment de la fabrication des obus, comme il donne des considérations pleines d'à-propos sur l'emploi des *tanks*, dont le développement intensif pourrait bien, lui aussi, amener une nouvelle transformation de la guerre. — On peut penser d'ailleurs qu'il y a bien d'autres choses dans le livre de H.-G. Wells. Après un certain nombre de réflexions, en effet, c'est un chapitre consacré aux changements sociaux et possibles à la fin du conflit. Je ne développerai pas sa théorie, mais elle semble assez indiquée d'autre part, — on pourrait gravement le soutenir, — par des remarques, au delà des événements actuels, qu'il fait sur l'emploi indistinctement des uns et des autres pour le métier militaire. Aujourd'hui, tout le monde est soldat, et n'importe quel civil peut le devenir au bout de quelques semaines, tant qu'il vaudra l'homme des vieilles classes. Nous aurons ainsi la fin du militarisme à brève

échéance, — conséquence qui n'avait pas été prévue, — et, bien mieux, qui serait amenée par l'Allemagne.

De M. Gaston Sorbets, je voudrais indiquer encore un livre curieux : **Lueurs et Reflets de la Guerre**, — des croquis, des notes, des historiettes, — même des vers, le tout sur les choses de la période actuelle. Ce sont des impressions surtout des premiers mois de campagne, les tableaux du départ, des paysages de Lorraine,— avec des vols de corbeaux se levant d'un cimetière et suivant les troupes qui seront leurs pourvoyeuses ; la dévastation des villages, venant attester la sauvagerie de la lutte actuelle. Plus loin c'est, la nuit, l'attaque d'une tranchée par des chasseurs auxquels on a fait mettre, pour les distinguer, une écharpe blanche avec le nœud de côté, — comme pour la *Guerre en Dentelles*. Sous le titre de *Pointes Sèches*, l'auteur a réuni ensuite un certain nombre d'observations, de réflexions ; sur le service des mitrailleuses, l'état et la valeur des fortifications de campagne, les canons au début de la guerre, l'état moral des troupes, la vie sur le front, les effets capricieux des obus, la suppression des couleurs sur le champ de bataille, etc. Il termine enfin avec des anecdotes qui font tableaux, comme *la langue de feu*, *au téléphone* pendant le bombardement de Verdun. Le volume insère également une pièce, *La Salve*, et parmi les choses versifiées, dont plusieurs sont remarquables, j'indiquerai volontiers de jolis sonnets. — Chacun aujourd'hui veut avoir son petit volume sur la guerre, mais le moins qu'on puisse dire de celui de M. Gustave Sorbets, c'est qu'il a trouvé une note originale.

Avec le tempérament enthousiaste que nous lui connaissons, Georges d'Esparbès se trouve tout designé pour écrire le livre grandiose et superbe qui se trouvera l'épopée de la guerre actuelle, — qui évoquera ses pages d'héroïsme, ses gestes magnifiques et terribles. Toutefois il y faudra le recul au moins de quelques années. Il y aura une légende en effet et qui synthétisera des épisodes superbes comme ceux de la Marne, de l'Yser, de Verdun. Mais nous sommes encore bien proche des événements ; ils continuent à se dérouler sous nos yeux et, s'ils peuvent se ramasser parfois dans les quelques pages d'un conte, ils ne constituent en somme que des épisodes, — parfois même des anecdotes. C'est dans ce sens, je crois, qu'on peut apprécier le dernier recueil de Georges d'Esparbès : **Ceux de l'an 14** ! — encore qu'il apporte, nous dit-il dans son préambule, que des choses parfaitement authentiques. Il a surtout amassé des matériaux, par exemple avec des histoires comme *la Défense de la Ferme*, *le Médecin Français* et les scènes atroces du poste de secours, *le 4e Chacails* et ce qu'il rapporte de l'héroïsme des Zouaves, des portraits comme ceux du général Nivelle, du commandant Driant, de ce vieux dur-à-cuire de capitaine Dumas, etc... Mais il n'y a là en somme

qu'un à-compte, une avance d'hoirie sur l'œuvre que Georges d'Esparbès se doit d'écrire après la *Légende de l'Aigle*, les pages des *Demi-Solde*, de *la Grogne*,—et que, je l'espère, il voudra bien nous donner.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

PERSPECTIVES NOUVELLES. — Les aspects de la guerre se modifient tous les jours. Il s'agit de tirer parti des événements et de s'adapter à la situation créée par les incidents diplomatiques et militaires. Mais, pour la majorité des Allemands, le problème se réduit à la nécessité d'obtenir le plus rapidement possible une paix avantageuse. La gêne dont souffrent les civils atteint des proportions invraisemblables et l'on entrevoit avec terreur le moment où toute la vie publique sera arrêtée par la raréfaction des denrées et l'incertitude des moyens de communication. C'est pourquoi la nouvelle de l'armistice sur le front russe, prélude d'une paix prochaine, a provoqué partout des soupirs de soulagement. Déjà le bon peuple germanique voyait les greniers moscovites déverser leur abondance sur les malheureuses régions torturées par la faim. Avant la guerre, la Russie ravitaillait l'Allemagne en céréales et en fourrages. Le moment allait donc revenir où les relations économiques reprendraient comme par le passé! Ce serait la fin du régime des choux-raves et des 70 grammes de graisse par semaine. Du même coup, disparaîtrait la hantise des batailles sur les deux fronts et le cauchemar de l'encerclement. Sur le mode lyrique, les journaux de toutes nuances entonnèrent, à la fin du mois de décembre, le thème de la victoire définitive de l'Allemagne, laquelle ne manquait pas de faire preuve de générosité vis-à-vis de ses bons amis de Russie.

Hélas ! il fallut bientôt déchanter. Les négociations de Brest-Litvosk, à mesure qu'elles se développaient, firent naître de telles difficultés, qu'à l'heure qu'il est la situation intérieure de l'Allemagne paraît beaucoup plus embrouillée qu'elle ne l'était il y a deux mois. Le conflit latent entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire s'est, une fois de plus, transformé en une crise aiguë. A bien examiner les choses, il se pourrait donc bien que nos ennemis ne tirent que de nouveaux désagréments des riantes perspectives qui s'étalaient devant eux.

Pour bien comprendre ce qui se passe en Allemagne, pour juger de l'émotion qui s'est emparée du pays, quand les conflits né des pourparlers avec les maximalistes ont été connus du public, il faut avoir sans cesse à l'esprit l'extrême gravité des problèmes économiques qui réclament une solution impérieuse. L'« usure industrielle »

a été constatée par tous les voyageurs clairvoyants qui ont eu l'occasion de visiter l'empire. Au commencement du mois de janvier, le trafic des chemins de fer a été réduit aux deux tiers faute de combustibles et de lubréfiants. Le rendement du matériel mécanique est devenu insuffisant, car il est impossible de pourvoir à son entretien ; de même le « matériel humain » n'accomplit plus le travail que l'on exige de lui, parce que l'ouvrier ne mange plus à sa faim. Les directeurs d'entreprises industrielles ont essayé de remédier à cette situation, en se chargeant eux-même de veiller à la nourriture de leur personnel. Mais comme les denrées sont introuvables, aux prix fixés par l'administration, il a fallu recourir à un vaste système de fraude dont le détail a rempli pendant plusieurs semaines les colonnes de tous les journaux. Les municipalités chargées de l'alimentation, aussi bien que les directeurs d'usines, ont acheté sous-mains chez les producteurs des wagons entiers de légumes, de fruits et de graisses, à des taux qui dépassent de beaucoup les cours officiellement autorisés. La municipalité de Neukœlln, vaste agglomération berlinoise, dans un mémoire rendu public par le *Vorwaerts*, a cyniquement avoué ces tractations. C'est « l'effondrement de notre politique alimentaire », ajoutait ce journal et, pour sauver la face, M. de Waldow, dictateur de l'alimentation, esquissait des poursuites contre les conseillers responsables des marchés illicites qui empêchèrent des milliers de gens du peuple de mourir de faim.

Le *Berliner Tageblatt*, faisant allusion aux nombreux procès de fraude alimentaire, évoquait les difficultés qui attendaient le pays au commencement de l'hiver :

Les perspectives de l'alimentation sont plus défavorables qu'elles n'ont été à aucun moment antérieur de la guerre, écrit ce journal. Au renchérissement général des moyens d'existence, devenu pour les masses profondes un effroyable fardeau, se joint le danger que même les produits d'alimentation les plus nécessaires ne peuvent être considérés comme assurés. Chacun sait qu'il faudra diminuer à bref délai la ration de graisse et qu'il sera difficile de maintenir la ration de pain.

Et le *Vorwaerts* se faisait supprimer pendant trois jours, pour avoir écrit le 20 décembre :

Les producteurs, les paysans et les riches habitants des villes vivent dans l'abondance. Comme l'accaparement n'est plus interdit, chaque millionnaire a ses cuisines et ses celliers pleins de jambons et de lard, tandis que les bourgeois des classes moyennes n'arrivent plus à soutenir leur existence qu'en dépensant tout ce qu'ils gagnent pour acheter des vivres. *Quant au peuple, il meurt de faim.* Et trente ou quarante millions de personnes mourant de faim ne peuvent pas cependant rester silencieuses ! En présence de ce fait nous pourrions bien assister, d'ici à un mois, en Allemagne, à une catastrophe effroyable, à un effondrement plus grand encore que celui

de la Russie, et comme résultat, la défaite allemande et la perte de la guerre !

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner si les articles publiés à l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'An ont été particulièrement moroses. Le réconfort moral que l'Allemagne s'appliquait à tirer des tractations russes suffisait à peine à voiler l'inquiétude que provoquent les difficultés intérieures.

Le gouvernement impérial est-il allé à Brest-Litovsk avec l'espoir fallacieux d'entraîner l'Entente à des négociations de paix générale, auxquelles personne ne se prêtera de notre côté ? C'est peu probable. Mais, en acceptant de s'aboucher avec « le gouvernement révolutionnaire de la Russie », M. de Hertling, en même temps qu'il enregistrait un succès diplomatique, achevait la désorganisation du front russe. Les perspectives les plus avantageuses s'ouvraient du reste devant l'esprit ingénieux et retors des Allemands, pourvu que l'on sache tirer avantage des circonstances créées par les complices de Petrograd : reprise des relations économiques, exploitation des vastes territoires que ne troublerait plus le bruit du canon, main-d'œuvre à bon compte et menus profits dont nos ennemis ont toujours été friands. Cela valait bien le léger inconvénient de s'affubler du masque démocratique. L'Allemagne n'est pas à un masque près. Elle s'insinuerait dans le cœur des bolchevikis en parlant leur langage, elle leur ferait toutes les promesses qui pourraient les séduire, quitte à revenir dans la suite sur les engagements qu'elle aurait pris. La paix « sans annexion ni indemnité » ? Qu'à cela ne tienne. Seulement il faudra laisser à l'Allemagne le soin d'organiser les territoires qu'elle a conquis et dont elle autorisera la population à se développer librement, quand le moment sera venu.

M. de Kühlmann avait assez habilement préparé ses jeux de scène, lorsqu'il arriva à Brest-Litovsk, accompagné des délégations autrichienne, turque et bulgare. Les compères étaient bien stylés et tout pouvait faire croire que la tragi-comédie se déroulerait jusqu'au bout. Il fallait à vrai dire prévoir que le verbiage des maximalistes créerait quelque embarras, mais, en flattant leur vanité, on finirait par en avoir raison. « Des lèvres il a invoqué le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, mais au fond du cœur il n'a pensé qu'à prendre possession de la Pologne, de la Courlande et de la Lithuanie », écrit M. Georges Bernhard dans la *Gazette de Voss* du 8 janvier, en parlant du secrétaire d'Etat à l'office des Affaires étrangères.

Tout semblait donc marcher à souhait, car il faut compter pour peu de chose les légers arrêts dans les pourparlers provoqués par la phraséologie maximaliste, et l'Allemagne s'apprêtait à recueillir les bénéfices de ses audacieux marchandeges, quand les difficultés naquirent du côté où on ne les attendait pas. Le jeu de M. de Kühl-

mann, habilement soutenu par celui du comte Czernin, n'entrait pas dans les combinaisons du parti militaire : si la Russie demande la paix, c'est parce qu'elle a été battue; c'est donc en vainqueurs qu'il convient de se présenter devant elle, en exigeant des conditions qui répondent aux résultats obtenus sur les champs de bataille, et *M. de Khülmann revient avec les mains vides*! Toute la presse pangermaniste répéta cette formule et, en même temps, elle faisait circuler le bruit que le général de Ludendorf avait offert sa démission.

Cette nouvelle, aussitôt démentie, mais dont l'exactitude fut confirmée dans la suite, produisit à Berlin, dans les premiers jours de janvier, une émotion considérable, dont l'effet n'est pas encore calmé. L'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord* fut chargée d'intervenir pour ramener le calme dans le public. Après avoir exprimé que l'affaire de Brest-Litovsk n'est qu'un incident, qu'il n'y a vraiment pas lieu de s'émouvoir de pareille manière, « car l'Allemagne est assez forte pour être prête à toute éventualité », l'organe de la chancellerie écrivait le 7 janvier :

A en croire les pangermanistes, les déclarations faites vendredi par le chancelier marqueraient une ère nouvelle dans la politique allemande : ce serait la rupture avec le passé; les négociateurs allemands seraient revenus à la raison. Ceci n'a pas de sens. Nos négociateurs sont partis de Berlin forts de la confiance qui leur a été accordée; ils voulaient et veulent poursuivre la route qui, dès le mois de décembre, nous a fait atteindre des objectifs importants. Ce n'est pas nous qui avons provoqué l'incident de ces derniers jours, ce sont les délégués russes.

Quelle que soit la cause de l'incident, que les bolchevikis aient espéré faire prévaloir le programme idéaliste ou qu'ils aient été victimes des intrigues anglaises, peu importe ! Nous pouvons attendre tranquillement le cours des événements. Nos armées veillent et les événements des derniers mois ont prouvé que notre politique était dans la bonne voie. Si aujourd'hui nous disons au gouvernement russe : Jusqu'ici et pas plus loin; si nous lui signifions que nous avons un programme maximum à réaliser et des buts de guerre minima à formuler, ce n'est pas que nous nous abandonnions à des rêves d'annexions; cela veut dire que nous ne nous sentons pas les plus faibles et que nous ne nous croyons pas appelés à dire *amen* à tout ce qu'on nous propose. L'Allemagne est prête à négocier; mais si les maximalistes veulent se faire les complices des puissances occidentales, elle saura se reposer sur ses forces.

Mais ce que la *Norddeutsche* ne disait pas, c'est qu'en opposant les hommes du grand quartier général au pouvoir responsable de l'empire, la clique belliqueuse espérait atteindre le souverain lui-même. Il ne s'agissait pas moins que de préparer un véritable pronunciamento qui établirait la dictature des Hindenburg et des Ludendorf. « Où donc reste York, écrivait Fritz Bley dans la *Deutsche*

Tageszeitung du 3 janvier, York que notre époque pleine de misère attend avec impatience? N'y en a-t-il pas un seul parmi tous les paladins? » Cette allusion au général de la grande Armée qui, en désobéissant aux ordres de son roi, trahit la France en signant avec les Russes, le 30 décembre 1813, la convention de Tauroggen, s'accompagnait d'un appel à la « grève des généraux ». La grande félonie du général d'York a toujours été célébrée en Allemagne comme un acte héroïque. L'allusion de M. Fritz Bley fut comprise par toute la presse des *Alldeutsche* qui se mit à faire chorus. La *Deutsche Zeitung* écrivait :

Le peuple allemand tout entier se lèvera pour défendre ces hommes, qu'il a reconnus, au cours de ces trois dernières années sanglantes, comme *ses vrais*, comme *ses seuls sauveurs*. Sans la direction de Hindenburg et de Ludendorf, l'admirable armée allemande n'aurait pas pu réparer *les fautes que les diplomates et les hommes politiques ont accumulées depuis le départ de Bismarck*. Le départ de Bismarck a été un événement tragique, car le pilote, à ce moment, abandonna le navire. Et cependant cet événement pâlit à côté de ceux qui se déroulent aujourd'hui loin des yeux du public, et qui font craindre que nous ne courrions à toute vapeur droit vers les écueils.

Puissent ces indications, que nous ne pouvons préciser davantage, ouvrir les yeux du peuple allemand et lui montrer *l'abîme dans lequel nos chefs politiques et nos hommes d'Etat par droit de naissance nous ont jetés*. Brest-Litovsk restera dans l'histoire de l'Allemagne une honte éternelle.

Le salut, aujourd'hui, ne peut nous venir que du peuple. Il faut que sonne le tocsin. Chacun doit savoir ce qu'il a à faire. Puisque *tous ceux qui avaient mission de nous conduire politiquement ont failli à leur tâche*, il faut que l'armée et le peuple fassent cause commune et exigent ce que l'Allemagne a le droit d'exiger.

Les *Dernières Nouvelles de Leipzig*, organe attitré du kronprinz, ne sont pas moins violentes. Le journal s'en prend à la politique de M. de Bethmann-Hollweg :

L'esprit de cet homme a pu animer le gouvernement durant trois ans de guerre : on l'expie durement aujourd'hui. *Ce n'est d'ailleurs pas la faute de M. de Bethmann*, reconnaissons-le, s'il a pu aussi longtemps exercer pareille influence ; ce n'est que le *couronnement des erreurs commises durant vingt-cinq ans, et dont se sont rendues coupables les autorités les plus hautes* aussi bien que les individus les plus humbles du peuple allemand.

Dans le même article du même journal, l'empereur semble être sommé d'accomplir un acte non spécifié :

Nous attendons que l'empereur prenne une décision, décision telle qu'aucun Hohenzollern, à la fin d'une guerre victorieuse, n'a eu encore à en prendre, mais cette décision ne devra pas être pénible à un homme ayant conscience d'être un Hohenzollern.

Quelques jours plus tard, les *Leipziger Neueste Nachrichten*, revenant à la charge, écrivaient : « Entre Kühlmann d'une part, Hindenburg et Ludendorf d'autre part, l'empereur n'a pas le droit d'hésiter. » On pourrait citer vingt articles du même genre qui, mieux que les explications embarrassées des journaux libéraux, montrent à quel étrange entraînement l'Allemagne s'abandonne actuellement. Le *Vorwaerts* du 9 janvier se contente de signaler ce courant comme un « signe des temps » :

Jadis, écrit l'organe socialiste, on regardait chez nous vers le monarque comme vers le seul homme qui méritât une confiance illimitée. Aujourd'hui ce sont Hindenburg et Ludendorf qui ont pris sa place dans la dévotion des pangermanistes.

Ce ne sont pas seulement les milieux intéressés à la continuation de la guerre qui soutiennent les vues de la caste militaire et de la grosse industrie. A l'exception des deux groupes socialistes et de quelques radicaux isolés, il semble bien que tous les partis politiques, grisés par les résultats de la défection russe, se laissent de nouveau aller au vieux rêve annexionniste qui, dans les premiers jours de la guerre, avaient animé les metteurs en scène de la ruée allemande. La motion pacifiste du 19 juillet 1917 est déjà classée comme un document historique d'une valeur douteuse. Le centre et les nationaux-libéraux s'en détournent avec horreur et escomptent de nouveaux bénéfices sur le front occidental. En l'absence du Reichstag, les chefs de groupes s'accommodent aisément de tractations secrètes qui leur donnent l'illusion de participer à la majesté du pouvoir.

Au milieu de ces criailleries belliqueuses, il est difficile de savoir ce que pense la masse du peuple allemand, si tant est que l'apathie, née des privations, lui permette encore de penser à quelque chose. Mais M. Hermann Fernau, le démocrate allemand réfugié en Suisse, n'a-t-il pas raison de dire qu'il faut que son pays soit battu pour qu'il revienne enfin à un peu plus de clairvoyance?

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

Nous possédons enfin un document officiel qui nous informe sur la manière dont les empires centraux envisagent le règlement de la question balkanique. L'agence Reuter vient d'apprendre de source tchèque que l'accord conclu, le mois dernier, entre le comte Hertling et le comte Czernin contient entre autres la clause que voici :

« En ce qui concerne l'Albanie, le Monténégro et la Serbie, ces trois pays devront après la guerre être annexés au territoire de la monarchie et, comme les autres nationalités, conserveront leur autonomie et seront ainsi sous un protectorat austro-hongrois. »

Voici donc a diplomatie austro-allemande prise en flagrant délit de duplicité. Après avoir proclamé à cor et à cris le principe : « Pas d'annexions, pas d'indemnités », nos ennemis signent des accords entre eux en vue de partager les territoires d'autrui.

A Brest-Litovsk M. von Kühlmann a soutenu qu'il était superflu d'évacuer les provinces baltiques puisque la population avait soi-disant manifesté sa vive sympathie pour les Allemands! Les délégués maximalistes (pourvu qu'ils tiennent) n'ont pas pris au sérieux cette assertion et ont déclaré que pour qu'il y ait vraiment plébiscite dans ces régions l'absence de toute contrainte allemande s'imposait. Mais si les Allemands se targuent d'avoir un certain nombre d'amis dans les provinces baltiques, les Austro-hongrois peuvent-ils affirmer qu'ils en ont un seul en Serbie ? La mâle résistance des Serbes, leur retraite, le prodige de la réorganisation de leur armée, la reprise de l'offensive par ces guerriers qui venaient de subir les pires tribulations, ne sont-ils pas autant de preuves que ce peuple de héros n'est pas du tout disposé à renoncer à son indépendance pour se laisser annexer par l'Autriche-Hongrie? Mais les principes sont une sorte de matériel de guerre pour les Austro-Allemands. Ils en lancent quelques-uns de temps à autre dans l'espoir de jeter le trouble dans le camp de l'adversaire. « Pas d'annexions, pas d'indemnités », formulait il n'y a pas longtemps le Reichstag dans sa fameuse résolution, afin qu'il se trouvât dans les pays de l'Entente des gens assez simples pour dire : « Voilà, les Allemands deviennent raisonnables, causons avec eux .. » Mais en même temps ces mêmes Allemands qui prenaient des allures d'altruistes méconnus invitaient les Autrichiens à conclure avec eux l'accord que l'on connaît.

Telle est la politique germanique dans les Balkans, comme partout ailleurs. Chaque fois que les gouvernements officiels des empires centraux ont eu l'occasion d'exprimer toute leur pensée, ils ne sont pas gênés pour affirmer leur désir de domination. Ce qu'il y a d'étrange dans l'accord mentionné plus haut, c'est qu'il n'est aucunement question de la Bulgarie. Existerait-il d'autres accords entre l'Allemagne et la Bulgarie, et l'Autriche et la Bulgarie concernant le partage des pays balkaniques ? Cela est possible, mais ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que même si les empires centraux ont déjà fait d'apparentes concessions à l'orgueil bulgare, ils ne sont pas moins désireux d'absorber tôt ou tard dans leur organisme ce pays qui, en s'alliant avec les Austro-allemands, a eu la naïveté de croire qu'il faisait de la politique réaliste. La Serbie et le Monténégro, les empires de proie veulent les manger tout de suite. Quant à la Bulgarie, ils la soignent provisoirement et seraient même disposés à l'engraisser, en se réservant pour plus tard le plaisir d'en faire une bouchée.

Quel contraste entre cette politique d'ogres et celle du président Wilson !

« La Roumanie, la Serbie et le Monténégro devront être évacués, et les territoires occupés devront être restitués ; à la Serbie, on devra accorder un libre et sûr accès à la mer, et les relations entre les divers Etats balkaniques devront être fixés d'entente amicale sur les conseils des puissances et d'après les bases de nationalités et de suzerainetés établies historiquement. On fournira à ces Etats balkaniques des garanties d'indépendance politique et économique et d'intégrité de leurs territoires. »

Tel est le onzième commandement du célèbre message du président Wilson. C'est la justice, la sagesse mêmes qui s'expriment par sa voix. On remarquera peut-être que le président Wilson n'a pas parlé de l'évacuation de la Grèce. Mais n'est-il pas vrai que, dans ce même paragraphe, il est stipulé que « les relations entre les divers Etats balkaniques devront être fixées d'après les bases de nationalités et de suzeraineté établies historiquement ? » La partie de la Grèce occupée actuellement par les Germano-bulgares est tellement grecque que ceux-ci avaient fait des promesses formelles au sinistre Constantin de rendre au royaume hellénique, aussitôt la paix conclue, les provinces envahies. Depuis lors, les Bulgares et avec eux les Allemands ont essayé à plusieurs reprises d'insinuer que la Macédoine tout entière était bulgare. Le comité socialiste international de Stockholm manifestement très mal informé a eu l'imprudence de prendre pour son compte cette assertion plus qu'arbitraire. La réponse faite à ce comité par le syndicat travailliste du Pirée est d'une telle clarté qu'il est à espérer que les socialistes de Stockholm, s'ils ne veulent pas rompre définitivement avec la bonne foi, reviendront à des sentiments meilleurs et à une appréciation plus exacte des réalités. Car il serait vraiment inconcevable que des gens qui parlent constamment de « progrès social » eussent sur ce point des idées — si on peut appeler cela des idées — identiques avec les *comitadjis* de Ferdinand de Bulgarie, qui, du temps de la domination turque, parcouraient, armés jusqu'aux dents, les régions éminemment grecques de la Macédoine et disaient aux villageois dépourvus de toute arme : « Déclarez que vous êtes Bulgares, sans cela nous vous coupons en morceaux. »

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

NE FAISONS PAS LE JEU DES BOCHES. — Quand c'était en Belgique, le temps de la paix, de la quiétude et de la plus enviable des prospérités, les chamailleries entre les Wallons et les Flamands faisaient

partie de nos passe-temps nationaux. Ces chamailleries finirent presque par dégénérer en bagarres après que la Représentation proportionnelle eut introduit l'apaisement dans des mœurs politiques jusqu'alors passionnées et violentes. Nous avons toujours été querelleurs, nous n'en sommes pas moins, dans le fond, de très bons garçons; et c'était fort amusant, peu docte, mais très pittoresque de nous entendre, tumultueux nourrissons de la vieille Gaule du Nord, brandir les uns contre les autres les arguments ethnographiques les plus conjecturaux et les plus saugrenus.

Maintenant, c'est la guerre et le temps est fini de rire.

Des querelles linguistiques, des projets de statut séparatiste entre Wallons et Flamands, tels que des écervelés les fomentent ou les élaborent dans la sécurité de l'exil volontaire, cessent d'appartenir au domaine des distractions permises. En se prolongeant, la plaisanterie risquerait de devenir dangereuse et inconvenante.

Comme le disait fort bien ici même Louis Piérard, la circonspection s'impose, car les Boches guettent, favorisent, exploitent les moindres divisions qu'ils peuvent surprendre dans l'opinion belge.

Et du point de vue des convenances, de la tenue que nous devons à notre infortune d'observer dans les pays neutres et alliés où nous recevons l'hospitalité, il serait odieux de continuer à nous disputer sur des questions superficielles; tandis que dans la Belgique occupée et sur le front, on souffre, on lutte pour une Belgique où sont les Boches et qui cesserait d'être la Belgique si devait prévaloir l'une ou l'autre de ces thèses extrémistes, soi-disant ethnographiques et pardessus tout fantaisistes.

Et quelle lâcheté ce serait de nous abandonner à nos vieilles habitudes de dénigrement maniaque, alors que sur la ligne de feu et dans notre pays envahi, la discipline nationale s'est imposée à nos frères pour les fortifier et les sanctifier! Que diront-ils de nous, au retour au pays, comment soutiendrons-nous leur regard, celui des prisonnier, des déportés libérés, si nous continuons par nos dissensions mesquines, venimeuses et stupides, à faire le jeu des Boches en même temps qu'à amoindrir notre noble pays aux yeux de nos hôtes français, anglais, suisses et hollandais?

Ne voilà-t-il pas qu'au « flamingantisme » exaspéré vient de s'opposer un wallingantisme dont le moins qu'on puisse dire est que la mesure, cette qualité si éminemment française, ne lui a pas été impartie. C'est un extrême qui a engendré un autre extrême et introduit par surcroît un nouveau barbarisme dans notre langage belge courant qui, Dieu merci, n'en manquait pas!

Tout cela serait drôle en tant que ces joyeusetés de l'exil ou comme matière à un florilège des « titres à la Beulemans » de certains wal-

lingants tels M. Colleye, si ces sottes campagnes ne servaient pas la propagande boche.

C'est parce qu'elles présentent un danger réel, tangible, que j'ai écrit ma chronique du 1er décembre qui m'a valu de nos milieux politiques, du front français et du front belge, les attestations les plus encourageantes. J'ai cru devoir mettre en garde l'*Opinion wallonne* contre des imprudences dont elle est coutumière et, sous une forme qui n'avait rien d'outrageant, j'ai fait allusion à certain incident de la Haye dont mon ami Piérard a attesté qu'il connaît les détails.

L'agent principal de l'espionnage allemand en Hollande le herr R., ancien « banquier » établi autrefois à Bruxelles, n'a pas réussi dans ses tentatives et, s'il en essayait de nouvelles, le directeur de l' *Opinion wallonne*, dont je ne songe aucunement à mettre la parole en doute, nous affirme dans le dernier numéro de son « journal » qu'il trouverait à qui causer. Et c'est tant mieux.

Cependant M. Colleye ne doit pas ignorer, s'il est tant soit peu renseigné, que les Boches ne se font pas faute de se servir de son nom et des campagnes de l' *Opinon wallonne* dans la poursuite de leur besogne scélérate de séparation administrative en Belgique. En son bagout de jeune journaliste financier, il me « sommait », dans sa lettre au *Mercure* d'avoir à m'expliquer sur mes propos. Mes propos n'avaient rien de discourtois, ils étaient un avertissement public encore que discret adressé par un Belge à un autre Belge qui fait état, hélas, en sa folle vanité de bavard de la plume, de ne tenir aucun compte ni des avertissements, ni des faits. En mars 1917, il avait reçu cependant un avis des plus autorisés et qu'il ne pourra pas nier.

A cette époque, se trouvait à Zurich mon vieil ami Louis Dumont-Wilden. Ai-je besoin de souligner ici la haute intégrité de pensée de ce parfait écrivain, sa connaissance approfondie des choses de Belgique, ses ardentes amitiés françaises qui viennent encore de se manifester par un des plus beaux livres parus depuis la guerre sur la psychologie de la France, notre grande Alliée? Or, donc, là-bas, en Suisse, où il remplissait une mission de propagande, Louis Dumont-Wilden fut surpris de lire dans un journal alémanique, la *Neue Zürcher Zeitung*, une lettre bien singulière datée de Bruxelles, écrite par un soi-disant Autrichien, et qui contenait la première amorce de ce fameux Conseil des Flandres qui devait peser sur la Belgique d'un si terrible poids en imposant à nos populations flamandes, en matière de rationnement et de recours en grâce, l'autorité des sept traités de cet abominable « activisme flamingant » dont j'ai déjà eu l'occasion d'entretenir les lecteurs du *Mercure de France*. Afin d'étayer sa thèse, le Boche maquillé en Autrichien

citait l'*Opinion wallonne* de Paris et les articles de son rédacteur en chef, M. Raymond Colleye, se réclamant de cette double « autorité » pour affirmer que la séparation était le vœu des populations belges aussi bien wallonnes que flamandes.

Telle est bien, en effet, il faut le reconnaître impartialement, l'impression qui se dégage de la lecture de cette petite feuille, et l'interdiction de savente sur notre front n'a pas d'autre motif.

Louis Dumont-Wilden tint toutefois à remettre les choses au point et, dans une réponse à la *Neue Zürcher Zeitung* qui l'inséra, démontra que le Conseil des Flandres n'était autre qu'une manœuvre allemande et qu'au surplus l'*Opinion wallonne* n'avait aucune signification, ce journal ne représentant que M. Colleye lui-même (ce sont ses propres termes).

Je suis bien obligé de rappeler cet incident, puisque M. Colleye en personne m'y convie. Qu'il ne crie pas à la diffamation, les textes existent.

Avant l'avertissement de Dumont-Wilden, il en avait reçu un autre, plus catégorique, du gouvernement français qui avait supprimé purement et simplement un canard antérieur à l'*Opinion wallonne* et qui lui servait de véhicule à des élucubrations du même goût. C'est un récidiviste incorrigible.

Dans la Belgique occupée, les Boches sont heureux de répandre ses « écrits », afin de démontrer aux Belges qu'un des leurs, établi à Paris, un Wallon, appuie, approuve la séparation de notre pays, du moins dans le principe, et ne formule des réserves que contre la forme, à savoir l'obligation de cette séparation par l'autorité ennemie.

Heureusement, cela ne prend pas sur les Belges, qui ne connaissaient pas du tout M. Colleye et sont plongés dans la même « ignorance stupide » où je me trouvais, voici un mois, concernant la simple orthographe de son nom qu'il est seul à tenir pour célèbre. Mais les neutres peuvent tomber dans le panneau, les Boches sont si habiles à insinuer leur argumentation, et l'opinion des neutres compte beaucoup en ce moment. Des Suisses, des Hollandais, des Espagnols, des Scandinaves seraient très excusables de croire que M. Colleye est une personnalité autorisée dans le mouvement wallon.

A l'éloge du bon sens wallon et après enquête approfondie, je puis affirmer qu'il n'en est rien. Le principal groupement des réfugiés wallons, c'est l'*Union wallonne de Paris*, dont M. Colleye est simple membre. Non seulement cette association n'a jamais permis à la feuille de M. Colleye de se dire son organe, mais encore, à plusieurs reprises, dans l'*Indépendance belge* et dans la *Patrie belge*, son comité a pris la précaution de faire passer des notes indiquant de la manière la plus nette *que les campagnes de M. Colleye n'engagent que lui-même, quoi qu'il en puisse dire, et non pas les Wallons réfugiés à Paris.* Après ma chronique du 1er décembre,

M. Colleye avait cru devoir appeler l'*Union wallonne* à la rescousse et, comme il s'agissait d'un de ses membres, qu'elle pratique la plus étroite solidarité, cette si sympathique association voulut bien m'écrire de la manière la plus courtoise, pour me demander des explications et en insistant à nouveau, dans la lettre qu'elle m'adressait, sur la démarcation bien formelle qui existe entre elle et M. Colleye. J'ai appris d'autre part de source certaine que, parmi les personnalités wallonnes qu'il attestait contre l'opinion que Dumont-Wilden, Piérard et moi avons de son action, un grand nombre se sont montrées extrêmement vexées de l'usage abusif qu'il faisait de leur nom et se sont concertées pour mettre *fin à semblable confusion*, confusion que M. Colleye s'ingénie à entretenir.

Rien de plus naturel ni de plus sacré que l'attachement des Wallons à leur sol, à leur patois et à la langue française qui est leur langue écrite et, dans la bourgeoisie, la langue parlée. Ils se soutiennent admirablement ; ils se soucient des graves questions qui se poseront au retour ; leur région industrielle est une de celles qui auront le plus souffert de la guerre ; beaucoup sont acquis aux principes du Congrès wallon de 1912, mais savent que bien des idées d'avant-guerre seront sujettes à révision ; ils ne renoncent pas à étudier des solutions, à les discuter entre eux ; un Wallon tient par-dessus tout à exprimer librement et carrément sa pensée ; ils ne se courberont pas aisément devant des obligations d'ordre linguistique, mais, avant de se décider définitivement, la grande majorité attend de pouvoir respirer à nouveau l'air du pays, d'avoir repris contact avec les frères de race restés là-bas et de connaître bien clairement l'état des esprits dans la Wallonie retrouvée. Et tout le tapage de M. Colleye n'est pas sans les inquiéter ni les irriter ; qu'il parle donc pour lui seul, si tel est son plaisir, mais qu'il les laisse tranquilles !

Les Wallons cherchent évidemment à tirer parti de leur exil en France pour y faire connaître la Wallonie, les affinités ardentes qui existent entre les Français et nous, à nouer ici des relations économiques et intellectuelles dont ils espèrent très légitimement faire bénéficier notre terre en même temps qu'ils escomptent pour la France hospitalière la sympathie et la reconnaissance wallonnes. Mais ils ont la belle fierté de demeurer par-dessus tout des francs Wallons de Belgique et ne s'intitulent pas, comme M. Colleye, des Belges français ; ils ne renient pas leur patrie et ne versent aucunement non plus dans les velléités d'annexion à la France, particulières au comte A. du Bois, protecteur de M. Colleye, ces idées qu'un des plus ardents et des plus distingués d'entre les Wallons, M. Albert Mockel, qui transplanta la plus haute culture française en Wallonie, remettait si finement à leur vraie place, lorsqu'il les classait sous l'éti-

quette de « nationalisme français » et d'« irrédentisme français », dans une lettre à l'*Opinion wallonne* du 27 décembre dernier, lettre que M. Colleye publiait dans le coin le plus discret de son journal, sous les annonces ! Dans cette même lettre, M. Albert Mockel déclarait sans ambages qu'il n'entendait pas verser dans un nationalisme situé en dehors de nos frontières et que ces précisions ne lui paraissaient pas inutiles, *en ce moment surtout*. Animé du même souci de dissiper toute équivoque, l'*Union wallonne* vient de prendre sous ses auspices une revue dont le premier numéro a paru tout récemment, la *Nouvelle revue wallonne*, où seront étudiés sérieusement par des hommes instruits et qualifiés les différents problèmes qui se posent à la Wallonie *dans le cadre national belge*. Il est à remarquer que la *Nouvelle revue wallonne* n'a pas cru devoir admettre M. Colleye dans son comité de rédaction.

M. Colleye ne s'en fait pas pour si peu et continue à répandre plus ou moins sous le manteau son « livre », recueil de divagations, intitulé « Le Nationalisme français en Belgique », titre qui suffit à lui seul pour indiquer à quel point l'auteur s'écarte de la patrie belge, dans une heure si tragique pour nous. Au demeurant, le nationalisme français, celui de M. Barrès et de ses amis, récuse absolument les « idées » de M. Colleye et entend bien ne pas s'immiscer, en quelque mesure que ce soit, dans les affaires de la Wallonie et de la Belgique.

Je ne suis nullement atteint de bolomanie, ainsi que l'écrivait M. Colleye, qui aime les mots à la mode ; je ne le crois pas animé de noirs desseins, mais simplement peu instruit, imprudent, lancé trop jeune dans des feuilles privées d'assises morales, comme cet « Intransigeant financier » (curieux assemblage de mots !) où il fit ses débuts dans les « lettres » et dans le monde composite de la coulisse de la Bourse de Bruxelles, sans avoir eu malheureusement le temps de passer par les Ecoles.

Le bagout ne suffit pas. Il faut du savoir et posséder cet esprit juste qui s'appelle proprement la raison, pour intervenir dans des problèmes qui méritent plus d'attention et de sérieux que le lancement d'un prospectus financier ou la création de ces ligues fantômes dont on constitue à soi tout seul, ou presque, la Présidence, le Bureau et l'Assemblée...

Cette audace jeune, brouillonne et un peu effrontée ne serait pas antipathique n'était la gravité suprême de l'heure où elle prétend continuer ses esbrouffades. Je souhaiterais ardemment que M. Colleye, toute vanité mise de côté, sans phrases sonores et vides, sans ménagements envers son amour-propre, examine consciencieusement les conséquences — inattendues de lui-même, j'aime à le croire — de ses légèretés et de ses irréflexions, les conséquences compromet-

tantes dont elles seraient susceptibles pour sa propre personne et pour la cause wallonne.

Tenez, Monsieur Colleye, relisez les textes des projets de paix séparée avec la Belgique élaborés par les différents journaux allemands. Examinez-les bien attentivement. Vous verrez qu'ils ont tous un point de commun, *le maintien de la séparation administrative en Belgique;* en d'autres termes, les Boches veulent s'incruster à Anvers et sur le littoral flamand, cependant qu'ils se serviraient de la Wallonie comme d'une monnaie d'échange avec la France. Le *Mercure de France* du 1er décembre, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer, a publié à ce sujet un extrait tout à fait caractéristique de la presse ennemie. Pour avoir Briey, les Allemands ont l'effronterie d'offrir la Sambre et la Meuse à la France. Les arguments dont use la bassesse boche pour proposer ce honteux marché à notre chevalerie que alliée sont des arguments puisés à même votre « nationalisme » spécial, lequel dérive directement de celui du comte du Bois, dont je ne suspecte pas la droiture de pensée et qui est un homme de talent, mais qui a perdu tout droit à se dire un patriote belge, ainsi que l'a si bien compris et exprimé dans votre propre journal M. Albert Mockel.

Si je vous attaque, c'est sans méchanceté ; vos grossièretés à mon égard procèdent des défauts de votre éducation ; je ne les ai lues que d'un œil distrait. Mais, je vous en prie, cessez de faire, sans le vouloir, le jeu des Boches et de faire croire que nos Wallons sont animés *en ce moment surtout* d'un autre patriotisme que celui de leur pays.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Suisse.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, 11 janvier 1918.

Monsieur le Directeur,

Nous avons lu avec stupéfaction, dans un article signé Louis Dumur et publié dans le numéro du 16 décembre du *Mercure*, les phrases suivantes : « l'Allemagne y entretient (en Suisse romande) ou y a fondé une bonne douzaine de journaux et revues en langue française... *L'Indépendance Helvétique*, *la Nation*, *la Feuille*, *Demain*, tels sont les plus notoires truchements de l'imposture germanique en terre romande. »

La revue *Demain* nous est bien connue. Nous y avons collaboré, ce que nous nous serions gardés de faire si nous n'avions pas eu la certitude qu'elle n'était pas « entretenue par l'Allemagne » et qu'elle n'avait aucun lien, ni direct ni indirect, avec le gouvernement allemand. Cette revue, qui ne paye pas ses collaborateurs (détail qu'il est nécessaire de signaler en l'occurrence), est dirigée par un Français, Henri Guilbeaux, homme de vie simple et modeste, auquel il est impossible de reprocher un manque de conviction et qui défend personnellement la thèse socialiste, internationaliste

qui est, dans tous les pays, celle des socialistes restés fidèles à leurs idées. Parmi les collaborateurs, parfaitement indépendants les uns des autres, mais qui nous paraissent avoir ceci de commun : l'amour de la sincérité et de la vérité, on compte des écrivains comme Romain Rolland, Selma Lagerlöf, Ellen Key, Biroukov, P. J. Jouve, le naturaliste Forel, tous gens de conscience et de savoir, qui ne prêteraient pas leur collaboration à une revue qu'ils soupçonneraient d'etre à la solde du gouvernement allemand.

Il n'est pas admissible que l'on porte sans preuves des accusations infamantes : nous attendons que M. Dumur fournisse ses preuves (et bien entendu nous ne considérons pas comme telles des racontars, des rapports policiers ou des inductions arbitraires) ou qu'il rétracte franchement son accusation, comme le fait tout honnête homme quand il s'aperçoit qu'il s'est trompé ou qu'il a été induit en erreur par de faux témoignages.

Nous supposons, Monsieur le directeur, que vous avez, comme nous, l'amour de la vérité et que vous estimez, comme nous, que toute vie sociale deviendrait impossible s'il était loisible à chacun de porter des accusations sans preuves et de ne pas assumer la responsabilité de tels actes. C'est pourquoi nous vous prions d'insérer cette protestation nécessaire dans le prochain numéro du *Mercure de France*.

Veuillez agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de nos sentiments distingués.

GUSTAVE DUPIN.
GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.
MARCEL MARTINET.
JACQUES MESNIL.
JEAN DE SAINT-PRIX.
GASTON THIESSON.
MAURICE WULLENS.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Louis Dumur, qui nous répond ;

Paris, 18 janvier.

Mon cher ami,

Dans une séance du Reichstag, en 1916, un député socialiste minoritaire a posé une question, qui n'a pas reçu de réponse, au sujet d'un paragraphe du budget du ministère des Affaires étrangères relatif aux subventions à la presse. Il s'agissait d'une somme de 200 millions distribuée aux journaux allemands, autrichiens, hongrois, bulgares, etc. Dans ce paragraphe budgétaire, une somme de 20 millions était affectée à la « presse grecque et suisse ». Les journaux suisses s'indignèrent hautement de cette mention déshonorante, mais qui n'en était pas moins officielle. Un journaliste grec de mes amis m'a affirmé que la presse grecque n'était pas chère. On peut donc supputer que les trois quarts de ces 20 millions étaient destinés à la presse suisse, beaucoup plus nombreuse, beaucoup plus florissante, et, partant, beaucoup plus « chère ». Qu'on y ajoute les fonds secrets ne figurant pas au budget allemand. Qu'on songe aux agence de propagande fondées depuis la guerre par l'Allemagne dans les pays neutres, notamment à l'*Auslandanzeiger* (*Ala*), créée et alimentée par Krupp, occupant à Berne plusieurs immeubles et disposant d'importantes ressources, et l'on sera

certainement au-dessous de la vérité si l'on évalue à une trentaine de millions les fonds dépensés annuellement par l'Allemagne en Suisse pour la presse.

Or, jusqu'à présent, aucun journal suisse n'a pu être matériellement convaincu de figurer sur les listes d'émargement de la propagande allemande. Ces choses-là ne se « prouvent » que difficilement, et s'il fallait attendre, avant de formuler un soupçon, la production d'un talon de chèque, on ne soupçonnerait jamais personne. Il n'y a eu, à ma connaissance, en Suisse, qu'une exception : c'est un petit journal qui se publiait à Genève au commencement de la guerre et qui s'intitulait *la Dépêche Suisse*. Comme cette « Dépêche Suisse » était ostensiblement allemande, l'autorité genevoise finit par lui signifier d'avoir à changer de titre et à déployer son drapeau. Elle se transforma en *Nouvelliste* et arbora ce sous-titre : « Organe de la colonie allemande. » Désormais brûlée, cette feuille ne tarda pas à disparaître, car elle ne servait en effet plus à rien. A s'en tenir aux « preuves », il faudrait donc conclure que la presse publiée en Suisse est tout entière insoupçonnable et que, défalcation faite de la *Dépêche Suisse*, dont le numéro pouvait bien revenir à une cinquantaine de francs, les millions allemands sont tout simplement jetés dans le lac des Quatre-Cantons par les gents de M. de Bülow.

C'est par d'autres moyens qu'il faut juger les organes de la presse. Il faut les juger par l'œuvre qu'ils accomplissent et ranger sans ambages ceux qui servent visiblement les manœuvres politiques de l'Allemagne dans la presse de propagande allemande. Voici les raisons pour lesquelles j'ai cru devoir classer la revue *Demain* dans cette catégorie :

1° Ce que j'ai dit de *Demain* est de notoriété publique à Genève et dans toute la Suisse, ainsi qu'à Paris, au ministère de la Guerre et au ministère des Affaires Etrangères. Cette publication a été interdite en France dès son quatrième numéro.

2° *Demain* est édité chez le libraire Jeheber, Allemand naturalisé. C'est le seul de cette espèce à Genève, où il y a de nombreux libraires-éditeurs.

3° La presse allemande et germanophile ne cesse de couvrir d'éloges *Demain* et de le citer avec complaisance. Les rapports sont étroits et constants. Lors de la création du *Paris-Genève*, en 1917, Guilbeaux consacra un article enthousiaste et même toute une brochure au panégyrique du fondateur de cette feuille boche, Ch.-L. Hartmann. A la suite d'une scandaleuse campagne anti-française, *Paris-Genève* a été suspendu par le Conseil fédéral et son rédacteur en chef, l'agent allemand Rielens-Mahler, expulsé du canton de Genève. Rappelons d'autre part que l'interdiction de *Demain* en France, en mai 1916, été commentée avec indignation par le *Bonnet Rouge*. Citant ce passage du journal d'Almereyda dans son livre, *les Serviteurs de l'Ennemi*, M. Charles Sancerme l'a fait précéder des lignes suivantes : « Dans le même numéro, l'entrefilet ci-dessous, qui concerne une feuille louche imprimée en Suisse et que la presse allemande ne cesse de distribuer en Belgique et dans nos départements envahis, avec *la Gazette des Ardennes*. »

4° *Demain* est un organe pacifiste, datant de l'époque où la manœuvre allemande pour la paix avait déjà commencé. Il y a pacifistes et pacifistes. Je ne reconnais comme sincèrement pacifistes que ceux qui l'étaient en 1914 et

au commencement de 1915, c'est-à-dire au moment où l'Allemagne, croyant encore à la victoire, ne l'était pas. Il est à remarquer que la plupart des organes allemands ou germanophiles, en pays neutres, qui étaient impérialistes, pangermanistes et belliqueux en 1914 et 1915, sont devenus pacifistes vers la fin de 1915 et surtout en 1916. Le premier numéro de *Demain* date du 15 janvier 1916. Telle est la différence essentielle qu'il faut faire entre l'attitude d'un Romain Rolland, dont les premiers articles, parus en septembre, octobre et novembre 1914, furent violemment attaqués en Allemagne, et celle d'un Guilbeaux. Quoi qu'on puisse dire contre Romain Rolland, il reste un honnête homme; quoi qu'on cherche à dire en faveur de Guilbeaux, il demeure, qu'il s'en défende ou non, un complice de l'Allemagne.

5° *Demain* est un organe zimmerwaldien. Or, Zimmerwald et Kienthal sont de purs produits allemands, deux pions importants de l'échiquier de bataille de l'Allemagne. Leur organisateur et metteur en scène fut Grimm, dont le rôle au début de la révolution russe et la collusion avec Hoffmann et, par son intermédiaire, avec Bethmann-Hollweg sont maintenant des faits historiques. Guilbeaux a coopéré activement à la fondation d'un parti zimmerwaldien à Genève, en opposition au parti socialiste national de M. Sigg. Quand Lénine est venu à Genève, avant sondé part pour la Russie par l'Allemagne, machiné par Grimm, Muller, Hoffmann et von Romberg, c'est Guilbeaux qui l'a reçu et qui, dans la réunion organisée en son honneur, l'a présenté « devant un auditoire en majeure partie austro-allemand », notait le journal *la Suisse*. Grimm est le chef politique de Guilbeaux. Or, Grimm, Allemand naturalisé, est un agent avéré de l'Allemagne. Il a manipulé des centaines de milliers de francs et probablement des millions, d'origine allemande. Tel maître, tel valet.

Je ne sais si ces raisons, qui pour moi me paraissent suffisantes, seront de nature à ébranler les amis du directeur de *Demain*. Au reste, je ne cherche nullement à les décourager, ni n'ai l'intention de les convaincre. Qu'ils continuent à accorder leur confiance à cette revue, si tel est leur bon plaisir ou leur secret instinct. Ils me citent une demi-douzaine de collaborateurs honorables, parmi lesquels l'un est tolstoïen (non résistance au mal) et deux au moins sont germanophiles. Le *Bonnet Rouge* présentait aussi des collaborateurs de la plus haute honorabilité et du plus grand savoir. On peut même être Allemand, sans cesser d'être honorable et sans cesser d'avoir du talent. Mais parmi ces collaborateurs de *Demain*, les protestataires en oublient qui ne sont pas des moindres, pour ne citer que Lunatcharsky, qui, comme le dit M. Paul-Hyacinthe Loyson dans la *Revue* du 1er janvier 1918, « a pris part, comme ministre de l'Instruction publique de Lénine, aux saturnales maximalistes de novembre qui ont abouti au ravage du Kremlin et des chefs-d'œuvre du Musée de l'Ermitage », et Lénine lui-même, dont le nom figure, depuis mai 1917, sur la couverture de *Demain* en compagnie de celui de Romain Rolland.

Quant une publication seconde aussi évidemment l'action de l'Allemagne, il importe peu de savoir si elle est ou non subsidiée directement pour cela. Ce serait bien plutôt à elle, si elle tient à établir son « indépendance », à prouver qu'elle ne « touche » pas, alors qu'elle fait tout pour donner à croire le contraire. Au reste, l'Allemagne a mille manières d'« entretenir » la presse qui lui est utile. Quand le malheureux Bary est venu à Genève

fonder sa *Belgique indépendante*, il ne se doutait pas du rôle qu'il allait jouer. Il n'attribua qu'à son « talent » et au mérite de ses « idées » le succès qui l'accueillit et le tirage inattendu de son journal. Ce ne fut que dans un voyage à Bruxelles que ses yeux s'ouvrirent. Les Allemands répandaient à flots sa feuille démoralisatrice en Hollande et en Belgique. Comprenant enfin à quoi il avait servi, et devant l'indignation de ses anciens amis, il se suicida. M. Guilbeaux est trop intelligent pour ne pas savoir ce qu'il fait. Je suis tranquille sur son sort. Il ne se suicidera jamais. Après la guerre, il rentrera en Allemagne, d'où il est venu, et il y recueillera le fruit de ses efforts et la récompense de sa belle attitude. Pareille attitude me révolte déjà profondément chez un neutre : qu'on juge de ce qu'elle m'inspire chez un Français !

Pendant deux ans j'ai dénoncé Hoffmann, sans avoir la preuve matérielle de ses intrigues avec l'Allemagne. Cette preuve est venue. Si j'avais dû l'attendre, je n'aurais jamais écrit une ligne sur Hoffmann. M. Sancerme — qui est pacifiste, dreyfusard, républicain et radical-socialiste, et qui s'est désisté aux élections de 1914 en faveur d'un socialiste unifié — a pu écrire tout un livre sur le *Bonnet Rouge* où, par le simple rapprochement des textes, il établissait que le journal d'Almereyda était un organe allemand. Ce livre, *les Serviteurs de l'Ennemi*, a paru avant que l'auteur ait eu connaissance du chèque Duval. Je n'ai pas besoin d'un chèque Duval pour savoir que M. Guilbeaux est, lui aussi, un « serviteur de l'ennemi ».

Recevez, etc.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — La *Revue des Nations latines* préconise, depuis sa fondation, une sorte de fédération des nations française et italienne. M. Charles Gide apporte à l'enquête établie par la revue le tribut de sa perspicacité, en économiste ayant horreur des mots glorieux faciles et vides.

Il ne faut pas se dissimuler que la guerre actuelle, quelle que soit son issue, réservera des surprises, disons même des déceptions à tous (ou presque tous) les pays belligérants. Or il n'est pas besoin d'être fin psychologue pour prévoir que chacun d'eux sera enclin à faire peser la responsabilité de ses déceptions plutôt sur ses amis que sur ses ennemis. Il ne faut pas oublier que, du côté de l'Entente surtout, les parties en cause sont nombreuses, neuf, à ne compter même que les pays d'Europe, et avant qu'on ait pu donner satisfaction, je ne parle même que des satisfactions légitimes, à tous, la bonne Entente sera mise à une rude épreuve.

En ce qui concerne l'Italie précisément, les difficultés seront plus grandes que pour tout autre des pays belligérants. Non seulement ses intérêts se trouveront nécessairement en opposition avec ceux de deux autres des pays belligérants, le premier et le dernier entrés dans le conflit mondial, mais de plus je ne vois pas très bien un Congrès de la Paix, présidé peut-être par le président Wilson qui a proclamé le principe du « Libre accès

de chaque pays à la mer », fermant à l'Autriche et à l'Europe Centrale tout accès à l'Adriatique et à la Méditerranée.

Mais passons, nous n'avons à nous occuper ici que des rapports entre la France et l'Italie.

Il semble que la tâche ici sera plus aisée, puisqu'il n'existe pas entre les deux pays de compétitions territoriales, pas en Europe tout au moins — et qu'entre les deux existe, sinon cette parenté de sang, dont on parle si souvent dans les discours officiels, tout au moins des liens puissants noués par une communauté d'histoire et de civilisation. Mais ce n'est pas une raison suffisante, car il est peut-être plus difficile d'établir l'union entre des pays qui ont des caractères communs, soit naturels soit acquis, qu'entre ceux qui ont des caractères très différents. La loi physique qui veut que les électricités de même nom soient celles qui se repoussent et les électricités de nom contraire celles qui s'attirent, est également vraie dans l'ordre politique et économique.

Il est bien évident, par exemple, que le fait pour les deux pays d'avoir tous les deux pour principale production industrielle les soieries et pour principale production agricole le vin, constitue non une facilité, mais un obstacle à l'unisson, et que cet obstacle ne pourra être tourné qu'en tant que l'on réussira à établir entre les deux pays soit une certaine division de travail dans ces deux branches de la production, soit, par une méthode inverse, un contrat bi-national.

Il y a, il est vrai, quelques domaines dans lesquels les économies des deux pays peuvent être considérées comme complémentaires plutôt que concurrentes, notamment, comme on l'a souvent fait remarquer, pour l'exportation de main d'œuvre d'Italie en France (quant à l'exportation inverse, celle dont on a souvent parlé aussi, celle de capitaux de France en Italie, je ne pense pas qu'il y ait lieu d'y compter de longtemps : la France aura assez à faire de reconstituer d'abord son propre capital). Mais, même ici, il y aura des conflits d'intérêts qu'il importe de prévoir afin d'essayer de les résoudre préventivement. Ce ne sera pas la question de l'égalité des droits et des salaires entre ouvriers italiens et français qui fera difficulté, car cette égalité sera appuyée, réclamée même, par les syndicats français, mais, ce qui pourrait en faire, ce serait la question de la naturalisation des immigrés italiens, au cas où le gouvernement italien prendrait pour politique de l'empêcher. Si ces colonies devaient rester réfractaires à toute assimilation dans les pays étrangers, elles risqueraient alors d'être aussi mal supportées que des balles dans la chair. Mais l'Italie a une natalité assez forte pour ne pas se montrer avare d'hommes, d'autant plus que ses économistes peuvent lui démontrer que l'émigration n'a que rarement empêché l'accroissement de la population et parfois l'a stimulé.

A ce propos, il faut noter qu'on verra après la guerre un démographique, sur lequel il ne semble pas que l'attention du public ni même des économistes ait été attirée et dont pourtant la portée sera énorme : c'est que la population de l'Italie se trouvera probablement supérieure à celle de la France. En effet, au cours de la guerre, la population italienne a dû s'accroître, non seulement par l'accroissement automatique qui était environ de 600.000 âmes par an, mais en plus par la cessation de l'émigration d'outre-mer et inversement par le retour d'un grand nombre d'émigrés, en

sorte que cette population qui était de 35 millions à la veille de la guerre, sera au moins de 37 millions après la guerre, les pertes d hommes au feu ayant été (relativement aux autres pays belligérants) peu importantes. Au contraire, la population de la France aura subi des pertes considérables pour quatre causes : 1° par les pertes sur le front ; 2° par celles dans les camps de prisonniers en Allemagne ; 3° par la mortalité civile, toujours accrue dans les temps de guerre, mais qui aura été particulièrement élevée dans les régions envahies ; 4° par la diminution de la natalité qui paraît être de près d'un tiers du nombre normal. Je ne veux pas préciser par des chiffres, mais on ne peut mettre en doute que toutes ces causes agissant cumulativement n'aient pour effet de faire descendre la population de la France, qui était de 39.600.000 habitants avant la guerre, au-dessous de 37 millions. Et même en admettant que la restitution de l'Alsace-Lorraine lui apportât quelque 1.200.000 habitants de plus (je ne compte pas les 400.000 immigrés allemands), il me paraît très douteux que sa population pût égaler celle de l'Italie. Ainsi l'Italie se trouverait, du moins comme importance numérique, la première des nations latines. Le jour où on s'en apercevra, elle ne pourra manquer d'en ressentir quelque orgueil, comme la France quelque amertume. Et il faudra beaucoup de bonne grâce à l'une comme à l'autre pour qu'il n'en résulte pas de froissements.

LA PRESSE ENNEMIE. — La rétrocession de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne à la France et des provinces irrédentes par l'Autriche-Hongrie à l'Italie, qui fait partie du programme de paix du président Wilson, est inadmissible pour les *Münchner Neueste Nachrichten*, comme d'ailleurs pour toute la presse allemande.

Au sujet de l'Alsace-Lorraine, Wilson s'exprime d'une manière aussi imprécise que Lloyd George. Il apparaît qu'il n'est pas aussi catégorique que le vieux Clemenceau et qu'il ne réclame pas sans plus le retour du pays d'empire à la France ; il parle incidemment d'une injustice qui doit être réparée de manière à ce que la paix soit assurée dans l'intérêt de tous. Ici encore, la réponse n'est pas difficile. Elle ne peut que dire ceci que, pour l'Allemagne, il n'existe pas de question d'Alsace-Lorraine, au sens territorial du mot, et que c'est notre affaire de modifier la constitution du pays d'empire de notre propre mouvement, afin d'en faire un membre ayant tous ses droits dans la Confédération germanique, et surtout afin d'enlever à une petite majorité française le prétexte de pouvoir se plaindre d' « oppression ». Ce sera alors affaire de la France de se contenter de cette définitive « reconsidération » et de faire son possible pour que la paix soit assurée dans l'intérêt de tous. Nous désirons cela non moins ardemment que Wilson.

Ce que le président dit au sujet de l'amélioration de la frontière italienne constitue une exagération du principe des nationalités, auquel l'Italie, après son formidable désastre militaire, a, moins que jamais, le droit de prétendre. Le comte Czernin a déjà donné la réponse : L'Italie, dans le meilleur des cas, c'est-à-dire si elle revient à temps à la raison, ne peut s'attendre qu'à un rétablissement de l'état des choses d'avant la guerre.

Le développement autonome des peuples austro-hongrois que Wilson

insère également dans son programme se fera, ainsi que l'ont souvent exprimé le président des ministres von Seidler et le comte Czernin, dans les limites constitutionnelles à l'intérieur de la monarchie habsbourgeoise. Cette question ne saurait constituer un point de discussion de la conférence de la paix.

— Voyons quelle est, aux yeux du *Fremdenblatt*, de Vienne, la situation du marché financier dans la monarchie des Habsbourgs.

La monarchie austro-hongroise est journellement l'objet d'une recrudescence de confiance sur les marchés financiers. Partout et sur toutes les places de bourse le change intérieur est de plus en plus apprécié, et le mouvement ascentionniste des possibilités de paiement est d'une intensité extraordinaire et il s'ensuit partout une grande demande d'achat des rentes autrichiennes et hongroises. On nous annonce aujourd'hui de Berlin que le mouvement de nos titres d'emprunt de guerre a été très grand, et les chiffres indiquent que la monarchie est l'objet de la confiance justifiée et générale au sujet du développement ultérieur des choses. Cette conception optimiste dans le domaine de l'avenir de la monarchie a été grandement renforcée par le résultat brillant du dernier emprunt de guerre austro-hongrois. Plus de six milliards en Autriche et trois milliards en Hongrie. Les dimensions gigantesques de ce résultat obtenu pendant le quatrième hiver de guerre ont suffisamment documenté l'univers sur la richesse de nos ressources et sur notre volonté à forcer la victoire.

Le mouvement de hausse sur le marché étranger a reçu sa plus forte impulsion par les événements de portée mondiale des derniers mois, par l'armistice conclu avec les Russes et par l'annonce des pourparlers de paix qui s'y rattachent. Le cours élevé de la couronne dans les pays neutres cristallise l'impression que, faisant suite aux brillantes victoires de nos armées, la monarchie est entrée en négociations de paix sous les meilleurs auspices. On a assisté à un premier et grave ébranlement du cours des devises neutres qui, au cours de cette guerre, était monté à des hauteurs fantastiques. Une chose extrêmement caractéristique est la descente du dollar qui, dans différents pays neutres, a commencé avec l'entrée en guerre des Etats-Unis, ainsi que la dépréciation sensible de la livre sterling.

Au début de l'année 1916, à l'époque où la dépréciation de la couronne et du mark avait atteint un très haut degré, le directeur de la banque bavaroise d'émission, Dr Moritz von Stroel, écrivait : « Le mal disparaîtra de lui-même après la fin de la guerre, et même beaucoup plus rapidement qu'on ne le suppose. Des circonstances visibles et des impondérables contribueront à ce résultat. » Le mouvement absolument sensationnel de hausse qui s'est manifesté au cours de ces dernières semaines, qui a pu déjà se produire maintenant, en pleine guerre, justifie l'espérance que les paroles de von Stroel seront parfaitement et pleinement confirmées après la guerre. Le nouveau succès de notre emprunt de guerre, la consolidation de notre devise nationale, la hausse constante du cours de nos rentes sont des points importants de repère pour tous ceux qui sont appelés à juger de la situation de la monarchie danubienne en les présentes heures si graves de l'histoire et pour tous ceux qui ont à prendre des mesures décisives au sujet de cette situation.

LA PRESSE NEUTRE. — Les négociations de Brest-Litovsk suggèrent à M. William Martin, dans la *Semaine littéraire* de Genève, les réflexions suivantes :

... Lenine, pacifiste outrancier, n'admet pas que l'alliance franco-russe ait servi la paix du monde, ni qu'elle ait été un instrument nécessaire de l'indépendance de la Russie. Ce sont là, pour lui, des conceptions surannées. Seules, la paix et la révolution sociale comptent à ses yeux. Il les croit contagieuses et cherche à les établir, à n'importe quel prix, assuré que, une fois réalisées sur un point, leurs conquêtes ne s'arrêteront pas. Qu'importe la victoire momentanée de l'impérialisme allemand et du militarisme, qu'importe la défaite des démocraties bourgeoises de l'occident, qu'importe l'asservissement inévitable de certains peuples, si, sur ces ruines, doit naître un regime entièrement nouveau, dans lequel les mots eux-mêmes auront un autre sens et où toutes les préoccupations, tous les problèmes, toutes les relations seront bouleversées?

A Brest-Litovsk, les plénipotentiaires allemands et russes ne discutent pas sur le même plan. Cela ne veut pas dire, d'ailleurs, qu'ils ne parviendront pas à s'entendre, car ils sont unis par un intérêt commun, le désir d'arriver à une paix immédiate, dont la pensée exercera, ensuite, des ravages parmi les autres peuples de la coalition occidentale. La diversité même de leurs conceptions peut les aider à trouver un terrain d'entente.

Il est permis de croire que les délégués russes sont prêts à faire à peu près toutes les concessions pratiques qui leur seront demandées par leurs adversaires. Les avantages économiques, l'appartenance des capitaux, l'indépendance de la richesse nationale et du travail sont pour eux des billevesées, puisqu'ils condamnent à la fois le capital et la patrie et se font forts d'abolir dans le monde, par leur exemple triomphant, l'une et l'autre. Ils ne se montreront intransigeants que sur des point de doctrine et de théorie. Ils exigeront sans doute des facilités pour leur propagande. De même qu'ils ont tenu, dans l'armistice, à inscrire le principe de la fraternisation, de même que Trotzky entend exiger que l'Angleterre reconnaisse à ses courtiers diplomatiques le droit de faire, au dehors de la Russie, de la propagande maximaliste, de même sans doute, le traité de paix contiendra quelques clauses du même genre. Les basses de paix, préparées par la délégation russe, n'avaient pas sans motif un caractère théorique et utopique. La théorie seule intéresse ces hommes, parce qu'ils la croient toute puissante dans ses conséquences.

Les Allemands, au contraire, affectent le réalisme. Que leur importe la théorie ? On peut tout accorder, à condition de savoir s'y prendre. Ils l'ont bien montré dans la question de la fraternisation, par détachement de vingt-cinq hommes. On se représente aisément ce que doivent être ces conversations entre vingt-cinq Allemands, choisis sur le volet et munis d'instructions, et les Russes déchaînés. Pour les Allemands, la pensée n'est dangereuse que dans la mesure où elle échappe au contrôle.

Entre ces hommes, dont les uns méprisent plus que de raison la force des idées et dont les autres ne sont épris que de nuages, l'entente doit être moins difficile qu'on ne le croit. Les Russes peuvent offrir à l'Allemagne des perspectives presque illimitées, dans le domaine économique. En Rus-

sie, le 76 o/o des locomotives ne circulent pas, parce que leurs tubes ont gelé et éclaté et que l'Allemagne seule pourrait livrer des tubes de remplacement. Lorsque ces locomotives marcheront, que les aiguilles seront réparées et que les gares cesseront d'être engorgées, la Russie sera, pour l'achat et pour la vente, un marché illimité. L'Allemagne, que menaçait la prolongation de la guerre économique, sait désormais qu'elle pourra respirer, et profiter, à l'Orient, de sa situation géographique exceptionnellement favorable. C'est pour elle le salut, et les conséquences en dépassent de beaucoup toutes les questions d'indemnités et d'annexions que la révolution russe à mises au premier plan.

Ce qui paraît caractériser la pensée de Lenine — au moins en matière internationale, et elle est en cela bien différente de celle de Marx, — c'est qu'elle fait abstraction des facteurs économiques. La paix, pour Lenine, est une question de territoires, d'argent, de droit. Pour les Allemands, au contraire, elle est surtout une question de marchandises qu'on achète et qu'on vend, de capitaux qu'on place, d'entreprises qu'on gère, de champs qu'on ensemence, de richesses qu'on fait fructifier.

Pour leur abandonner tout cela, les Russes ne demandent aux Austro-Allemands que des engagements de principe. Comment croire qu'ils ne les obtiendront pas ? Ce serait connaître fort mal les successeurs de Bismarck. D'autant plus que, si les Allemands étonnent par leur modération le monde — celui du moins qui se laissera étonner, — ils n'en retireront pas seulement des avantages matériels incommensurables, ils n'ouvriront pas seulement la Russie à leurs entreprises, mais ils s'assureront aussi à l'ouest et aux Etats-Unis, où l'on sera sensible à leur geste, tous les avantages moraux de la générosité.

L'alliance franco-russe a été le dernier mot de l'équilibre européen... La fin de cette alliance marque, à nos yeux, la fin de cet équilibre. Nous nous trouvons à la veille, semble-t-il, non d'une alliance — Lenine en repousserait sans doute l'idée avec horreur, — mais d'une coopération germano-russe. Etablie sur les bases encore chancelantes que nous lui voyons, il est impossible d'en prévoir l'avenir. Dans une Europe qui continuerait à être dominée par le souci de l'équilibre, on peut tenir pour assuré que l'alliance austro-germano-russe serait trop forte pour être viable. Elle ne tarderait pas à provoquer au dedans d'elle-même des réactions. Mais personne ne sait quelles seront dans un an la forme et la couleur du continent. Dominé par l'idée héréditaire de l'équilibre, notre esprit a quelque peine à concevoir un ordre différent en Europe. Mais il serait hardi — alors qu'on ignore si la Russie continuera à exister comme nation, et si l'Orient de l'Europe ne sera pas livré à l'anarchie triomphante de vingt petits Etats, indépendants et brouillons, de prétendre distinguer déjà l'avenir des amitiés nouvelles et paradoxales qui se nouent à Brest-Litovsk.

PAUL MORISSE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Marylie Markovitch : *La révolution russe vue par une Française*; Perrin 3 50

Dr G. J. Witkowski : *Henri IV*. Avec gravures; Le François. 4 »

Littérature

Almanach de l'Amitié de France et de Flandre pour l'an de grâce 1918. Avec de nombreux bois originaux; Crès. 2 50

Dom Besse : *Joris Karl Huysmans*; Libr. Art Catholique. 2 50

Anatole France : *Le génie latin*; Calmann-Lévy. 3 50

Sir Sidney Lee : *Shakespeare, sa vie et son œuvre*. Edit. française par Firmin Roz; Payot. 5 »

Dr J.-C. Mardrus : *La reine de Saba*. Selon le texte et la traduction; Charpentier. 5 »

Pierre Xardel : *Un chêne*; Edit. Lorraine. 2 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

James M. Beck : *La Guerre et l'Humanité*, trad. de Stéphane Lausanne. Préface de Th. Roosevelt. Trad. de l'anglais par Ad. Cohn; Payot. » »

Capitaine Delvert : *Quelques héros*. Lettre-préface de Marcel Prévost. Avec 16 grav., Berger-Levrault. 3 50

Auguste Gauvain : *L'Affaire grecque*; Bossard. 3 »

Anton Nyström : *Avant 1914, pendant et après*; Payot. 7 50

Edouard Payen : *La neutralisation de la Suisse et de la Savoie*; Bossard. 2 »

Whitney Warren : *Le témoignage d'un citoyen Américain*; Renaissance du Livre. 4 »

Philosophie.

Victor Delbos : *Figures et doctrines de philosophes*; Plon. 3 50

Poésie

Maurice Magre : *La Montée aux Enfers*; Fasquelle. 3 50

Alphonse Mortier : *La nouvelle pitié des Eglises de France*; Les Essaims nouveaux. 0 50

Questions Médicales.

Dr Galtier-Boissière : *Larousse médical de guerre illustré*. Avec 497 grav., 3 tab. et 2 pl.; Larousse. » »

Romans

Comtesse de Chambrun : *L'Echiquier*; Crès. 3 50

Gyp : *Ceux qui s'en f...*; Flammarion. 3 50

Georges de Linière : *L'Illusion*; Crès. 3 50

Robert de Traz : *La Puritaine et l'amour*; Payot. 4 »

Renée d'Ulmes : *Le Chemin de la vie*; Lemerre. 3 50

Miguel Zamacoïs : *L'Avant-Scène II*; Flammarion. 3 50

Sociologie

L. Jerrold : *La France hier et aujourd'hui*. Trad. de l'anglais par l'auteur et M. de Genestoux. Préface de Maurice Barrès; Hachette. 3 50

Théâtre

Conférences de l'Odéon, 2e série, 1916 1917, publiées par Paul Gavault; Hachette. 3 50

Voyages

Eugène Pittard : *La Roumanie*. Avec de nombr., illust.; Bossard. 9 »

ÉCHOS

Mort de Francis Chevassu. — Vingt-deuxième anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Mort de Maurice Dreyfous. — Argots de guerre. — A propos du jubilé de Dante. — Un mot de Gambetta. — Quand il était maire de Montmartre. — Mouches remarquables. — « Pax Gallica ». — Les Totems des Indiens du Pacifique. — La Danse en pyjama. — « Némésis ». — Le Hussard poupon. — La méthode de M. Bouglé. — Hanoura. — Ouidah. — Rome et les Allemands. — Les Invalides anglais d'autrefois. — Le Clairon. — Cannibalismes. — Annonces niçoises.

Mort de Francis Chevassu. — Francis Chevassu est mort à l'âge de 56 ans. Il était né en 1861. C'est pour ainsi dire le dernier « chroniqueur » qui s'en va. Avec lui disparaît une formule bien « parisienne » de journalisme. Il était ce que l'on appelait sur le boulevard : « Un homme averti. » C'est-à-dire qu'il était au courant de tout ce qui est essentiellement « parisien ». Au reste, ce genre d'esprit se perd. Il voyait l'univers « de la terrasse d'un café » pour employer sa propre expression. Son premier livre parut en 1891 intitulé : *Parisiens, portraits d'aujourd'hui*. En 1892, il publia *Grands Enterrements*. En 1904, il donna *Visages*. Il tint, au *Figaro*, la « Vie littéraire ». Ce n'était pas seulement « un homme averti », mais encore un confrère aimable et qui sera regretté.

§

22e anniversaire de la Mort de Paul Verlaine. — « Les Amis de Verlaine » se sont réunis au Luxembourg, le dimanche 13 janvier, à onze heures du matin.

Des fleurs ont été déposées au pied du monument : MM. Georges Izambard, président du groupe « Les Amis de Verlaine », Charles Morice, Fernand Gregh, Paul Brulat, Gustave Kahn, Mme Aurel, Ernest Raynaud et Félix Gorge.

Pour terminer, M. Georges Izambard lut un poème : *Pour Verlaine — Cour Saint-François*, que l'auteur, M. François Porché, s'était excusé de ne pouvoir, vu son état de santé, venir réciter lui-même.

M. Jean Bourguignon, ancien chef de cabinet du Président du Conseil, Ministre de la Guerre, représentait M. Paul Painlevé, député du Ve arrondissement, empêché.

S'étaient également excusés :

MM. Adrien Mithouard, Jean Richepin, Georges Lecomte, Pierre Halary, Théodore Maurer, le sculpteur genevois James Vibert, ainsi que Mme Moreno, encore souffrante.

Nous avons relevé, sur les feuilles de signatures, outre les noms des personnes ci-dessus désignées, ceux de M. et Mme Abd-el-Nour, MM. Alixan, L. Aressy, Mme Aurel, MM. Jean-Emile Bayard, Beaucourt, Beaufils, Carol Bérard, MMmes L. et Carola Blanc, MM. Camille Bloch, Léon Bocquet, MMmes Jacqueline Bocquet, Jean Bourguignon, Frédéric Boutet, MM. André Breton, Adolphe Brodaky, M. et Mme F.-A. Cazals, Mme Julie Charoppin, M. Henri Dacremont, Mme Daniel, MM. Raymond Devaux, Bernard Dournens, Mme André Dupont, M. Louis Dumur, Mme Paul Fort, M. et Mme Robert Fort, MMmes Georges Foucault, Fernand Gregh, MM. Gumery,

Charles Houin, Houssin, M. et Mme Pierre Izambard, MM. Janin, J. Javelet, Mme Rachel Kahn, MM. Kœiscop, Gérard de Lacaze-Duthiers, Lafon, G. Le Rouge, A. Liard, Léon Maillard, Alexandre Mari, G. Martinet, Ch. Meunier, G. Périn, M. et Mme Gaston Picard, Mlle Monique Picard, M. Pourlier, M. et Mlle Pressat, M. Xavier Privas, Mme Rachilde, MM. Saint-Georges de Bouhélier, le Dr Saltas, M. et Mme Gino Séverini, MM. Alfred Vallette, Van der Meer, Georges Verlaine, André Warnod, etc.

§

Mort de Maurice Dreyfous. — L'éditeur Maurice Dreyfous est mort le 6 janvier dans la matinée. Editeur-écrivain, familier du Parnasse, il avait débuté comme secrétaire de Théophile Gautier. Il était devenu un des plus fidèles amis du maître. Il avait édité une plaquette aujourd'hui introuvable de Banville : *Les Forgerons*. Editeur passionné de Jean Richepin, il fut l'infatigable prosélyte de la réputation du poète, et réalisa pour ses premières œuvres des modèles de typographie et de goût. A la même époque il édita Savorgnan de Brazza. Il laisse comme œuvre personnelle des travaux historiques, notamment une émouvante étude sur le sculpteur Dalou, une biographie des Carnot et deux volumes de souvenirs littéraires : *Ce que je tiens à dire*. Maurice Dreyfous laisse aussi des poésies.

On trouve généralement quelque partialité dans les jugements portés par Maurice Dreyfous dans ses souvenirs littéraires.

Mais ce qu'il y a surtout d'émouvant dans la disparition de Maurice Dreyfous, c'est qu'elle coïncide avec celle de Judith Gautier. Et voici deux êtres qui tenaient de près au grand Théo qui s'en vont, pour ainsi dire, de conserve : sa fille, son secrétaire.

§

Argots de guerre. — Le récent article de M. Dauzat sur *les Argots militaires* (*Mercure* du 1er janvier 1918) me suggère quelques observations que je soumets à votre érudit collaborateur.

Au contraire de ce que pensent M. Dauzat et l'auteur helvétique où il s'est renseigné, l'argot militaire alémanique des fils de Guillaume Tell n'est peut-être pas aussi « foncièrement suisse » qu'ils l'affirment.

En voici trois exemples, pris parmi ceux cités dans le *Mercure* : *Affe* (singe) désigne, en Allemagne, le havre-sac roux et poilu en usage dans l'infanterie ; c'est un terme de caserne purement germanique. *Gulaschkanone* (canon à goulasch ou à ragoût) est un terme déjà ancien ; il est appliqué par le peuple aux cuisines populaires qui roulent dans les rues des grandes villes, depuis la guerre ; ce terme s'imprime couramment dans les journaux.

L'expression *Kohldampf schieben* (aspirer de la fumée de *choux*, non de *charbon*) est une vieille expression, — militaire ou populaire, je ne sais, — qui se lit journellement dans les lettres adressées d'Allemagne aux prisonniers. Dans ces mêmes lettres, un langage conventionnel, qui n'a plus de secrets pour les censeurs, est usité par le correspondant, lorsqu'il veut faire des allusions politiques : *Baer* (l'Ours) désigne la Russie ; *Franz*, la France, *Ida*, l'Italie. *Tante Frieda*, qui revient souvent dans ces lettres, la tante Frieda, dont on attend le retour avec impatience, c'est la Paix (*Friede*) ; etc., etc.

L'étude de M. Dauzat contient d'ailleurs quelques inexactitudes de traduction. *D'Pariser* veut dire le Parisien, non pas la Parisienne; *Krautmesser* traduit bien coupe-choux, mais ne signifie pas (*lapsus calami* évidemment) « canon à choucroute ». *Anneldestelle für Arbeitslosen* doit être traduit par bureau de placement (et non cabinet) pour sans travail. *Feuerwehrmann* me semble devoir être lu : *Feuerwehr-mann* plutôt que : *Feuerwehrmann*, et signifier, par conséquent pompier et non soldat de feu.

Katzlmacher, appliqué aux Italiens, n'a-t-il pas un sens très... érotique? (Rapprocher *Katzl*, petit chat, minet, du mot *cazzo* italien...)

Quant à la déformation orthographique des noms propres, *Genua* pour Le Quesnoy, par exemple, elle est fréquente sous la plume de tous les soldats : elle provient de la prononciation que ceux-ci, n'étant pas polyglottes, transcrivent à leur façon. Notons, à ce propos, que les Allemands, pour leur commodité, ont traduit beaucoup de noms de lieux; c'est ainsi que Charleville est devenu *Karlstadt;* le Mort-Homme, *Der tote Mann;* le Bois-le-Prêtre, *Priesterwald,* etc.

Mais cela nous éloigne de l'argot. Au surplus, l'argot de guerre et, notamment, l'argot allemand de guerre, existe-t-il ? Il semble bien que non, et qu'il s'agisse, la plupart du temps, soit de l'argot faubourien ou de caserne, soit de métaphores plus ou moins heureuses, plus ou moins pittoresques,— mais non d'une nouvelle « langue verte ». — J.-G. PROD'HOMME.

§

A propos du jubilé de Dante.

Monsieur le Directeur,

Sans vouloir entrer en discussion sur le fond même du sujet qui me vaut la réponse d'un de vos honorables correspondants (*Echos* du dernier numéro du *Mercure de France*), qu'il me soit permis de réfuter l'affirmation suivante de M. Paul Guiton :

> Jamais la Congrégation de l'Index n'a condamné de fragments d'ouvrages, mais les ouvrages entiers, en s'abstenant de désigner les passages incriminés.

Précisément, à propos de l'ouvrage *De Monarchiâ* du célèbre poète florentin dont il s'agit, je rappellerai que *seul* le troisième livre est classé dans la liste des livres proscrits, indiqués au catalogue connu sous le nom d'*Index du concile de Trente* (Index tridentinus), publié en exécution de la bulle de Pie IV, datée du 24 mars 1564. J'ajouterai que le *Traité de la Monarchie* avait été publiquement brûlé à Bologne, après la mort de son auteur, par l'ordre du légat du pape. En effet, dans cet ouvrage, Dante limitait à l'autorité spirituelle le pouvoir du Saint-Siège, rejetant « toutes les interprétations forcées que les papes faisaient de quelques passages de la Bible, et plus encore de prétendues donations de Constantin et de Charlemagne, mettant l'Eglise dans l'Empire et non l'Empire dans l'Eglise ». L'idéal des gouvernements — la monarchie, d'après Dante — ayant été réalisé par l'Empire romain, il fallait remettre cet idéal entre les mains d'un empereur. La thèse de Dante, gibelin modéré, n'excluait point les papes de Rome; il ne les envoyait point en captivité à Babylone, c'est-à-dire à Avignon; il tenait pour légitime leur pouvoir temporel de Rome seulement. Dante, lui aussi, était, on le voit, un partisan de l'unité italienne, moins la capitale actuelle de notre chère alliée d'au delà les Alpes. Henri VII, dit

de Luxembourg, empereur d'Allemagne, ne sut pas même réaliser l'idéal restreint que lui indiquait l'auteur du *De Monarchia* : il ne sut point soumettre l'Italie au pouvoir impérial et, après avoir ravagé la Toscane, comme le ferait, s'il le pouvait, le kaiser boche Guillaume II, il lâcha la proie pour l'ombre, se fit couronner à Saint-Jean de Latran et mourut, misérablement empoisonné, sans avoir su seulement comprendre la tâche héroïque à laquelle un homme de génie l'avait convié.

Si M. Paul Guiton reconnaît que « Dante est rigoureusement catholique », il n'en est pas de même de tous les fidèles dont le pape de Rome est le chef spirituel : M. E. Aroux, catholique ultramontain, dans son ouvrage, publié en 1853, *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste*, demande à Pie IX la condamnation du chantre de la *Divine Comédie!* — COMMANDANT Z.

§

Un mot de Gambetta. — M. Joseph Reinach rappelait dernièrement, dans le *Mercure de France*, le mot célèbre attribué à Gambetta : « *Le cléricalisme, voilà l'ennemi* », en le restituant, comme l'avait fait Gambetta lui-même, à A. Peyrat, qui mourut sénateur, le 31 décembre 1890, huit ans, jour pour jour, après son illustre ami.

Les lignes suivantes, empruntées aux souvenirs encore inédits du fils de A. Peyrat, qui a bien voulu me les communiquer naguère, racontent comment et en quelles circonstances fut prononcé ce mot devenu le « cri de ralliement des vrais républicains » :

C'était à l'époque des élections sénatoriales de 1876. Un comité s'était formé pour élaborer le programme à soumettre aux candidats ; ce programme avait même pris le nom du président du comité : Laurent-Pichat.

Une première réunion avait eu lieu à la salle des conférences du boulevard des Capucines ; tous les candidats n'avaient pu exposer leurs idées ce jour-là et A. Peyrat était au nombre de ceux qui devaient être entendus à la réunion suivante.

La seconde réunion eut lieu à quelques jours de là, dans une salle de bal dite du Pré-aux-Clercs et située rue du Bac. Nous remarquerons en passant que ce salon de danse était situé sur l'emplacement de l'ancien couvent des Filles de l'Immaculée Conception, et qu'il est assez curieux que ce cri : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi » ait été poussé sur ce terrain par Peyrat, qui fut excommunié pour son livre, introuvable aujourd'hui, sur le dogme de l'Immaculée Conception.

Voici la fin du discours que prononça Peyrat :

Dans une autre réunion, j'ai accepté le programme que vous connaissez. Je veux seulement y souligner deux articles.

Le premier est relatif à l'amnistie, non seulement comme une mesure d'humanité, mais surtout comme un acte de grande, de bonne politique.

Le second article que je veux souligner est relatif à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, c'est-à-dire à la défense de la société civile contre le parti clérical. La République, Messieurs, est le besoin de la France, la plus sûre garantie de ses intérêts. Et, comme elle se maintient par la force des événements, des opinions et des intérêts tous les projets de nos ennemis qui ne s'appuient pas sur cette force ne sont que des intrigues impuissantes. Aussi, n'est-ce pas là ce que nous avons à redouter. *Ce qui est redoutable, c'est le parti clérical !* LE CLÉRICALISME, VOILA L'ENNEMI ! (*Vifs applaudissements*). Il l'a toujours été, et, pour l'humiliation de la France, il l'est aujourd'hui plus peut-être qu'à aucune autre époque.

Pendant près de trente ans, ma longue vie de journaliste a été principalement consacrée à deux choses : lutter contre le parti clérical et glorifier la Révolution, qui, depuis longtemps, aurait réduit à l'impuissance ce parti funeste, si elle n'eût pas été si souvent arrêtée dans sa marche.

Ce que j'ai fait, je le ferai encore, toujours, en toute occasion, quoi qu'il arrive !

Peyrat fut nommé le second de la liste des candidats ; Victor Hugo était le premier.

Ce n'était pas du reste la première fois que Peyrat se prononçait aussi énergiquement contre le péril clérical. Nous trouvons dans un numéro du *Temps*, daté du jeudi 9 avril 1863, une longue lettre adressée à Neffzer, directeur de ce journal, et d'où nous extrayons ce qui suit :

... Comme les idées nouvelles les envahissent (il s'agit des royalistes et des cléricaux), les cernent et les dominent, ils sont quelquefois forcés, comme le prophète, de rendre hommage à ce qu'ils ont si souvent maudit et qu'ils voudraient pouvoir maudire encore. Mais ces hommages ne dépassent pas le bout de leurs lèvres. Au fond, croyez-le bien, ils sont toujours les mêmes, aimant ce que nous détestons, détestant ce que nous aimons. Pour résumer ma pensée en un seul mot : *c'est là l'ennemi !*

Voici maintenant comment Gambetta fut amené à emprunter cette formule à Peyrat et, en la lançant du haut de la tribune du Palais-Bourbon, à lui donner le retentissement qu'elle a eu depuis.

Le 4 mai 1877, sous le ministère Jules Simon, Gambetta soutenait une interpellation sur les menées ultramontaines.

« ... Vous sentez donc, disait-il, vous avancez donc qu'il y a une chose qui, à « l'égal de l'ancien régime, répugne à ce pays, répugne aux paysans de France « (*bruyante interruption à droite*) : c'est la domination du cléricalisme. Je ne fais « donc que traduire les sentiments du peuple de France en disant du cléricalisme « ce qu'en disait un jour mon ami Peyrat : *le cléricalisme, voilà l'ennemi !* »

A. Peyrat est donc le père de cette formule célèbre, mais Gambetta, en l'adoptant, lui a donné le retentissement de sa puissante éloquence. » J. G. P.

§

Quand il était maire de Montmartre. — La Société historique e archéologique du Vieux-Montmartre possède, en son pittoresque musée de la rue Tourlaque, un exemplaire, unique peut-être, d'une proclamation du docteur Clemenceau, alors maire de Montmartre, et dont voici le texte imprimé quatre jours après le 18 Mars. Ce « papier » du jeune maire de la Butte est bien dans la manière à laquelle nous a habitués, dans ses proclamations et discours les plus récents, notre ministre de la guerre et président du conseil. — On remarquera que ce document, imprimé dans la hâte des événements, est antidaté de... cinq siècles :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ
MAIRIE DU 18e ARRONDISSEMENT.

CITOYENS,

« Aujourd'hui à midi, la Mairie du 18e arrondissement a été envahie par une troupe armée. Un officier de la Garde Nationale a osé sommer le Maire et ses Adjoints de remettre la Mairie aux mains d'un délégué du Comité de la Garde Nationale.

« Le Maire et ses Adjoints revêtus des insignes municipaux, ont en présence de tous les Employés de la Mairie sommé le chef du poste d'expulser les envahisseurs. Celui-ci, après en avoir référé à son commandant, a répondu qu'il se refusait à obtempérer à cet ordre et qu'il était dispose à prêter main-forte aux violateurs de la Loi. Le chef des envahisseurs a alors mis en arrestation le Maire et deux de ses Adjoints, qui ont été conduits au poste entre deux haies de Gardes Municipaux. Quelques minutes après on venait déclarer au Maire et aux Adjoints élus du 18e Arrondissement qu'ils étaient LIBRES de se retirer.

CITOYENS,

« Nous avons à cœur d'éviter un conflit dont les résultats désastreux nous épouvantent. Voilà pourquoi nous cédons à la force sans en appeler à la force. Mais nous protestons hautement contre l'attentat dont la Garde Nationale du 18e arrondissement s'est rendue coupable sur la personne de Magistrats républicains librement élus, et qui se rendent ici publiquement le témoignage qu'ils ont accompli leur devoir.

VIVE LA FRANCE ! VIVE LA RÉPUBLIQUE !

Paris, le 22 mars 1871 (*sic*).

Le Maire du 18e Arrondissement
G. CLEMENCEAU.

Les Adjoints au maire du 18e arrondissement.
J.-A. LAFOND V. JACLARD.

Paris. Imprimerie Paul Dupont 781. 3. 1.

§

Mouches remarquables. — A une époque où les mouches sont devenues si insupportables et règnent partout où l'on se bat, il n'est pas inutile de chercher quelque chose à leur actif. Nous n'avons trouvé que le trait suivant :

On raconte qu'un électeur de Saxe avait apprivoisé une mouche au point de la faire venir à discrétion sur sa main et sur son front. S'il lui arrivait de vouloir la chasser, elle se couchait sur le dos et demeurait dans un état d'immobilité qui annonçait sa douleur.

Aujourd'hui l'Electeur de Saxe aurait bien autre chose à faire que d'apprivoiser les mouches.

§

« Pax Gallica ». — Sur les lignes que les Russes occupent encore, un de leurs détachements a pris un cerf qui portait un collier sur lequel était gravé : « Pax Gallica », c'est-à-dire *la paix française*, au moment même où les bolcheviks concluent la paix allemande.

Dans l'antiquité il est arrivé de prendre des cerfs qui avaient plus d'un siècle, et qui se trouvaient ornés des colliers d'or qu'Alexandre-le-Grand leur avait fait mettre ; la croissance et l'embonpoint qu'avaient acquis ces animaux, depuis un si grand nombre d'années, étaient cause que ces colliers étaient cachés sous un pli graisseux de la peau du cou.

Charles VI chassa, dans la forêt de Senlis, un cerf portant un collier sur lequel était gravé : « Cœsar hoc me donavit », *César m'a fait ce don*. Buffon croit que le cerf venait d'Allemagne où les empereurs sont dans l'usage de prendre le nom de César. Il n'est pas croyable qu'il tînt ce collier de l'empereur romain, car cela aurait fait remonter son âge à plus de mille ans.

§

Les Totems des Indiens du Pacifique. — Ces étranges figures sculptées dans le bois, qui affectent des formes plus ou moins grotesques, se rencontrent en Colombie-Anglaise et en Alaska, spécialement le long de la côte du Pacifique. Dans plus d'un village construit au bord de la mer, comme par exemple à Albert Bay, ces totems sont plantés dans un endroit bien en vue, le long de la rue principale, ou bien sur les tombes des valeureux guerriers qui ont laissé cette terre pour les joyeux pays de chasse. Pour le visage pâle, les totems n'ont guère plus de signification qu'une pierre druidique, mais pour l'Indien, ils constituent de véritables biographies ; ils indiquent la généalogie du mort, le nom de son clan, de la tribu à laquelle il appartenait et autres détails de famille.

Chaque clan indien de l'Alaska et de la Colombie possédait et possède encore son propre totem, d'où il tire son nom. Par exemple le clan du loup, le clan du corbeau, de la grenouille, etc. Tous les membres d'un clan sont supposés être des descendants directs de l'animal qui leur sert d'emblème, aussi doivent-ils tenir compte de ce fait dans toutes les actions de leur vie. Doit-on tuer et manger son père ? Comment alors les Indiens du clan de l'ours pourraient-ils tuer un ours et manger sa chair ? L'animal est aussi sacré pour eux que le sorcier de la tribu et celui qui oserait enfreindre cette coutume serait puni sévèrement.

Les usages matrimoniaux de ces Indiens étaient aussi curieux. Pour eux, deux membres d'un même clan ne pouvaient convoler. Un ours pouvait épouser un corbeau, un loup ou un requin, mais jamais un autre ours.

Quelques-uns des totems sont d'assez grandes dimensions pour qu'on ait pu percer au travers, au niveau du sol, une porte conduisant à la maison de bois dans laquelle le clan habite. Chez certaines tribus, avant de planter les totems en avant de l'habitation du chef, on commençait par placer des cadavres dans le fond des trous qu'on perçait dans le sol; ces cadavres, disait-on, chassaient les mauvais esprits.

§

La Danse en pyjama. — Il y a quelques temps, dans une réunion de charité tenue au Château Laurier à Ottawa, de jeunes personnes de la haute société montréalaise innovèrent cette danse au bénéfice du bazar. Le Révérend J. C. Roper, évêque anglican d'Ottawa, fulmina contre un tel divertissement dans son plus prochain sermon dominical. « Le temps est venu, déclara-t-il, de protester explicitement contre cette tournure d'esprit qui chercherait à prélever de l'argent pour des besoins de guerre au moyen de divertissements comprenant des danses en pyjamas dans leur programme. Ces choses conduisent à des résultats nuisibles, terriblement mauvais, de façons et en des lieux dont ceux qui les organisent n'ont même pas idée. »

Les demoiselles vitupérées se sont empressées de protester et l'une d'elles déclare : « Tout le monde a semblé prendre plaisir à cette distraction et je ne puis comprendre pourquoi ce dignitaire ecclésiastique pourrait faire exception. Les pyjamas étaient de couleurs chatoyantes, rose et bleu ; les pantalons étaient amples et la veste descendait aux genoux. Les manches tombaient sur le poignet et l'encolure en quinconce était garnie d'un jabot. Ce costume ample et resserré à la taille par une ceinture constituait une superbe toilette. Les danseuses portaient un flambeau à la main et exécutaient des chants populaires. Ces costumes n'étaient donc guère plus inconvenants que la plupart des toilettes que l'on voit dans les salons.»

§

Némosis. — Paul Bourget a commencé la publication d'un roman intitulé *Némésis* et qui est, d'après ce que l'on connaît déjà, un des mieux charpentés qu'il ait écrits.

Un des principaux personnages est un nain dont une grande dame a fait son jouet. Un nain hideux, normal par le haut, rabougri par le bas. Que nous voilà loin du charmant Ferry qui fut le nain du roi de Lorraine !

Et le nain nouveau style, auquel la grande dame qui en fait son jouet a donné un stylographe en or, raisonne comme un Bolchewik.

Ce roman tragique et plein d'imagination, il y a plus de dix ans que M. Paul Bourget y travaille, mais il l'a finalement situé à la veille de la guerre.

§

Le hussard-poupon. — Il paraît que la mode de l'aristocratie viennoise est d'habiller les petits enfants en soldats.

Cela rappelle l'anecdote rapportée par la Duchesse de Dino :

Lady Londonderry, fort connue pour ses bizarreries, étant près d'accoucher et se persuadant qu'elle aurait un garçon, commanda un petit costume de hussard, uniforme du régiment de son mari. En le commandant, elle dit au tailleur :

« Pour un enfant de six jours.

— « De six ans, veut dire Milady ? reprend le tailleur.

— « Non vraiment ; de six jours, ce sera le costume de baptême. »

§

La Méthode de M. Bouglé. — Le sociologue C. Bouglé a une méthode originale pour préparer ses conférences. Un de ses amis lui demande un jour :

« Combien de temps durera votre conférence ?

— « Dix kilomètres, répondit-il.

« Quand j'ai une conférence à faire je vais à la campagne, je rassemble mes idées et je parle en marchant. Comme j'ai un pas très régulier, je sais quelle est la longueur de ma conférence en regardant les bornes kilométriques. Aujourd'hui j'ai fais dix kilomètres. »

Mais on ne peut pas dire que l'auteur de *la Biologie de Proudhon* fasse marcher ses lecteurs.

§

Hanoura. — L' « Hanoura » ou fête de l Inauguration a été instituée après la promulgation de la loi de Moïse.

En l'an 3596 de la création, Antiochus Epiphane, roi de Syrie, avait envahi la Palestine et souillé le temple de Jérusalem. Les Israélites, persécutés, avaient combattu contre les Syriens. Sous la conduite des Asmonéens dit Maccabées, dont le chef était le grand-prêtre Matatias fils de Yohanan, les Israélites avaient remporté de nombreuses victoires et avaient été témoins de plusieurs miracles, dont celui du petit récipient d'huile, le seul non souillé, qui suffit à allumer le chandelier à sept branches pendant huit jours. En mémoire de ces événements les Juifs célèbrent chaque année « Hanoura » pendant une semaine à partir du 25 « Hislew ». Ils récitent le « Hallel » et illuminent chaque soir.

Le même miracle : la délivrance de Jérusalem, s'est reproduit cette année. Les Anglais et le régiment d'Israélites *Maghen David* ont été mobilisés comme les Asmonéens : Lazare, Simon, Judas et leur père Matatias. Les Juifs leur devaient une part de l'admiration qu'ils réservaient aux Maccabées.

Jérusalem est délivrée. C'est le cas plus que jamais pour les Juifs de chanter le « Hallel » :

« Tu as changé mon deuil en allégresse, tu as détaché mon sac et tu m'as ceint de joie.

« Afin que ma langue te psalmodie et ne se taise point, Eternel, mon Dieu, je te célébrerai à jamais. »

§

Ouidah. — Il ne s'agit pas de la regrettée romancière anglaise qui vivait en Italie et prit son pseudonyme de l'expression française vieillie : oui-dà. Il s'agit de Ouidah au Dahomey.

Lors de l'inspection de M. Vollenhoven au Dahomey, était présent au déjeuner de Cotonou *le lieutenant-colonel de l'armée portugaise commandant à Ouidah*. C'est la formule officielle, employée dans les compte rendus.

Et ce commandant portugais d'Ouidah vient de ce que le Portugal a participé à la colonisation du Dahomey.

Dès le XIVe siècle, Dieppois, Génois et Portugais, vinrent pratiquer sur la côte des esclaves.

Les bâtiments et le fort construits au XVIIe siècle par la Compagnie des Indes Orientales furent rasés peu après leur érection, mais un petit fort portugais de la même époque existe encore à Ouidah.

En 1797 la garnison française fut supprimée par économie.

A la même époque un Portugais originaire du Brésil venu à Ouidah en 1789 et nommé Francisco da Souza exerçait une influence prépondérante au Dahomey. On l'appelait le *chacha* ; il laissa 50 enfants autour desquels se groupait tout l'élément portugais.

Les rois du Bas-Dahomey traitèrent avec lui et ses descendants. Son fils, le chacha Julio da Souza, aurait eu avec le roi Gléglé à Cotonou, près d'Abomey, une entrevue au cours de laquelle il aurait obtenu la cession d'Ouidah aux Portugais. C'était du reste une mystification qui amena l'incarcération, au palais du roi Gléglé, des enfants du Chacha, relâchés peu après.

L'élément portugais est là-bas la principale origine des métis du Bas-Dahomey et le Portugal a toujours conservé quelques soldats et un officier dans le fort portugais d'Ouidah.

§

Rome et les Allemands. — La colline sacrée sur laquelle se dressait le temple de Jupiter Capitolin est en grande partie propriété allemande.

Le palais Caffarelli est allemand : sa salle du trône est plus grande que celle du Quirinal. Guillaume II y a un trône avec des lions et l'aigle.

L'Institut archéologique est allemand. C'est là que siégeaient les savants qui rêvaient du rétablissement du Saint Empire Romain Germanique avec Guillaume II prenant la couronne de Charlemagne.

La villa Malta est allemande. Elle fut un temps la propriété de Louis de Bavière. Elle a été depuis achetée par Bernard von Bülow qui a utilisé ainsi les deniers laissés par un riche parent de Hambourg. Elle est connue maintenant sous le nom de « Villa des Roses ».

Allemande aussi la vénérable Archi-Confrérie du Saint-Nom-de-Marie au forum de Trajan. Elle est plus exactement autrichienne, puisque l'empereur d'Autriche la protège toujours. Les conservateurs des monuments italiens ayant été ces temps derniers frapper à l'huis, on ne l'entr'ouvrit que pour leur déclarer que Sa Majesté l'Empereur d'Autriche était le protecteur séculaire de la Congrégation, que par conséquent ils devraient s'adresser avant tout à l'Ambassade d'Espagne chargée des biens autrichiens en Italie.

§

Les invalides anglais d'autrefois. — Les Anglais s'ingénient à faire la vie douce à leurs invalides. Voici comment s'amusaient les invalides d'autrefois :

On appelait wicket une espèce de petite porte faite avec deux baguettes fichées en terre et traversées d'une troisième. Le joueur d'une des parties roulait la balle contre ces assemblages, qu'il cherchait à abattre. Celui qui tenait le battoir défendait le wicket et tâchait de renvoyer la balle très loin d'un coup de son battoir; s'il y parvenait, il profitait du temps employé à la recherche de cette balle pour courir le plus vite possible jusqu'au wicket qui était vis-à-vis, et revenir au sien. Ces courses formaient les points de la partie.

Le 11 août 1796, une partie de wicket, annoncée par des invalides de l'Hôpital de Greenwich, savoir, onze qui n'avaient qu'un bras et onze qui n'avaient qu'une jambe, partie à jouer sur une gageure de mille guinées, se fit à Walwort, en présence d'un nombre prodigieux de spectateurs que la singularité du spectacle avait attirés. A neuf heures, les invalides arrivèrent en trois carrosses; à dix, on dressa les wickets et la partie commença. Les boiteux tinrent les premiers le battoir et gagnèrent 93 points. Vers trois heures, à l'instant où les manchots devaient commencer leur tour la foule devint si considérable qu'elle força l'entrée de la balustrade et qu'un grand nombre de personnes étant montées sur le toit d'une écurie, le toit s'enfonça et les curieux tombèrent au milieu des chevaux; on les retira blessés ou meurtris pour la plupart. La partie, que cet incident avait interrompue, recommença à six heures et les manchots ne prirent que 42 points pendant leur tenue. Les boiteux commencèrent leur second tour battoir, et six d'entre eux furent hors de jeu avant d'avoir gagné 60 points. La partie, interrompue par la nuit, fut continuée le lendemain matin et achevée. Les boiteux l'emportèrent de 103 points sur les manchots. Lorsque la partie fut achevée, les onze invalides qui n'avaient qu'une jambe disputèrent entre eux de vitesse dans une course de cent verges, et un prix en guinées fut partagé entre les trois premiers arrivés au but.

§

Le Clairon. — Le clairon n'a pas cent ans. Il date de 1823. Le ministre de la guerre avait demandé aux facteurs de fabriquer pour l'infanterie un instrument dont les sons fussent différents de ceux de la trompette de cavalerie.

Une ordonnance ministérielle déclara que le cornet, employé depuis tant d'années, était nuisible à la santé des cornettistes.

L'ordonnance dénommait *clairon* l'instrument nouveau construit en si bémol. Le prix en fut fixé à 21 francs y compris le cordon, estimé à 2 fr. 50.

§

Cannibalisme. — A propos de l'écho paru dans le *Mercure* du 1er juillet sur l'interprétation de réel désir de cannibalisme donné en Allemagne au titre d'un journal de tranchées françaises, M. André Charpentier, directeur du *Bochofage*, répond dans ce journal à l'opuscule allemand :

Nous voici pris à partie de l'autre côté du Rhin. C'est très amusant, et l'épithète de cannibales qui nous est décochée nous laisse tout hilares.....

Il faut recéler dans sa boîte crânienne des méninges en ciment armé pour prendre le titre de notre canard à la lettre et croire que nous *pensons à manger* notre ennemi et que de *pareils désirs de cannibales nous donnent envie*.

Nous voilà donc contraint à faire cette ridicule déclaration que le poilu le plus vorace n'a jamais planté les dents dans la fesse d'un sujet de Guillaume II, qu'au-

cun de nous n'a dégusté du brandebourgeois et qu'il nous est impossible de dire quelle chair est la plus tendre d'un beefteck de posnanien ou d'un gigot de wurtembergeois. Le bœuf de l'ordinaire est assez coriace sans que l'idée nous vienne de le remplacer par une viande probablement plus désavantageuse, et le boche n'est pas de ces aimables créatures devant lesquelles on s'écrie, pâmé: « Hum! on en mangerait! » Non! le boche n'a rien en lui qui puisse être bouffé avec quelque agrément...

Votre protestation est puérile, nous objectera-t-on. Personne ne peut se méprendre à ce point. Pourtant au cours de cette guerre, de part et d'autre, les belligérants se sont lancés par-dessus les frontières de si phénoménales, de si grotesques accusations, qu'il se pourrait qu'un historien d'Outre-Rhin cherchât à accréditer chez les neutres et dans l'avenir cette légende du soldat français dévorant tout cru ses ennemis dans sa haine de la race teutonne et pour assouvir une faim exacerbée par les restrictions. Et cet historien ne manquerait pas de puiser un argument dans ce fait que les combattants français disposaient même d'un organe culinaire, *le Bochofage*, qui publiait des recettes sur l'art de confectionner le bavarois au chocolat ou d'accommoder le boche en miroton.

Avant de monter à l'attaque, dans la Somme, il nous fut recommandé de ne pas emporter sur nous des exemplaires du *Bochofage*: « Si par malheur vous tombiez entre leurs mains, nous disait-on, ils vous fusilleraient! ils s'imagineraient que vous les mangez! » On voit ici, par une tragique éventualité, se confondre la légende et la réalité.

Pour paraître moins féroces, nous avons, narguant les puristes, fait la concession étymologique du *phage* trop pédant en un *fage* badin. Notre titre nous semblait ainsi un titre de derrière le *phagô*. Le herr professor ne nous en tient pas compte. Nous espérons pourtant que ce plaidoyer *pro domo* l'aura convaincu et que la seconde édition du *Feldgraus Büchmann* publiera notre protestation!

Nous sommes bochofage, kamerad, mais au figuré.

§

Annonces niçoises. — Le poète Jules Romains, qui se trouve à Nice, y a noté, à l'intention de l'un de ses amis, quelques annonces charmantes, au cours de ses flâneries.

Celle-ci, pleine de cordialité :

« Nous demandons un bon garçon ».

Ailleurs (rue Gioffredo), ce distique :

On fait toujours
Des points à jours.

Et enfin, dans le vestibule d'une vieille maison à l'italienne, cette recommandation qui part d'une humanité raffinée :

« Les locataires sont priés de tenir constamment les chiens en liesse. »

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Dans l'attente d'événements qui puissent donner au Marché une orientation quelconque, la Bourse continue à observer une prudente réserve. Les dispositions restent néanmoins soutenues, et certains compartiments de la cote ont fait montre d'une activité relative.

Il y a lieu de remarquer l'excellente tenue de nos Rentes, et spécialement celle du nouveau 4 o/o libéré à 69 fr. 20. Le 3 o/o est calmé à 58 fr. 25; le 5 o/o fait encore quelques progrès à 88 fr. 55.

Les nouvelles qui parviennent de Pétrograd ne sont pas de nature à raffermir les fonds russes qui perdent de nouveaux quelques points. Il paraîtrait que les soi-disant gouvernants de la Russie se proposent de décréter l'annulation de tous les emprunts, ainsi que les garanties qui leur avaient été accordées en gage par l'ancien régime.

A ce sujet, il est bon de se souvenir que les fonds russes ne sont pas uniquement dans les portefeuilles français et que les gouvernements de la France comme ceux de ses Alliés se préoccupent de la question.

En attendant, disons-nous que là encore il s'agit de tenir, et de ne pas faire le jeu de nos ennemis en voulant réaliser à tout prix.

Même si une mesure aussi anarchique était prise, elle ne saurait être qu'éphémère, un grand Etat ne pouvant vivre sans crédit.

Le prochain relèvement des tarifs de nos chemins de fer a impressionné favorablement le cours des actions de nos grandes compagnies; parmi les chemins espagnols, les Andalous fléchissent à 386 francs.

Nos grands établissements de crédit sont généralement soutenus, et plusieurs, tels le Crédit Lyonnais à 1.115 fr., le Comptoir d'Escompte à 768 fr., la Banque française pour le commerce et l'industrie à 210 fr. ex-coupon, se présentent en progrès.

Les valeurs métallurgiques, principalement celles traitées au Parquet, ont été indécises. Des craintes de grèves en Espagne et les exigences de son personnel ont pesé sur les cours de Peñarroya qui recule à 1.135 fr. Les titres industriels laissés ont continué d'être offerts.

Les dispositions restent généralement bonnes sur les valeurs de cuivre; le Rio est à 1.830 fr., la Tharsis à 146 fr. 50; Montecatini reprend à 120 fr. Aux valeurs de transports, le Métropolitain et le Nord-Sud sont en progrès, respectivement à 110 et 132 fr. 50.

Au groupe des valeurs mexicaines, il se produit un peu de tassement que provoque un renouveau d'agitation contre le gouvernement.

LE MASQUE D'OR.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

VIENT DE PARAITRE :

AGENDA P.-L.-M., septième publication du même genre, comportant notamment divers articles littéraires se rapportant à la guerre, avec de nombreuses illustrations en simili-gravure, hors-texte en couleurs et une série de cartes postales détachables.

En vente, au prix de 2 francs, à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris, dans les Bureaux Succursales et Bibliothèques des gares du réseau P.-L.-M., dans les grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette, des Trois-Quartiers, etc..., à Paris.

Envoi à domicile sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., boulevard Diderot, à PARIS, et accompagnée de 2 fr. 75 pour les envois à destination de la France et de 3 francs pour ceux à destination de l'étranger.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

ABONNEMENT

TARIF POUR 1918

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.